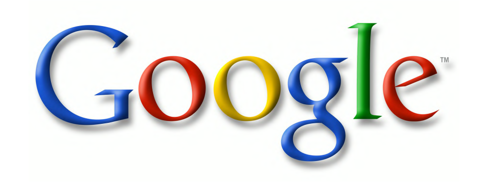
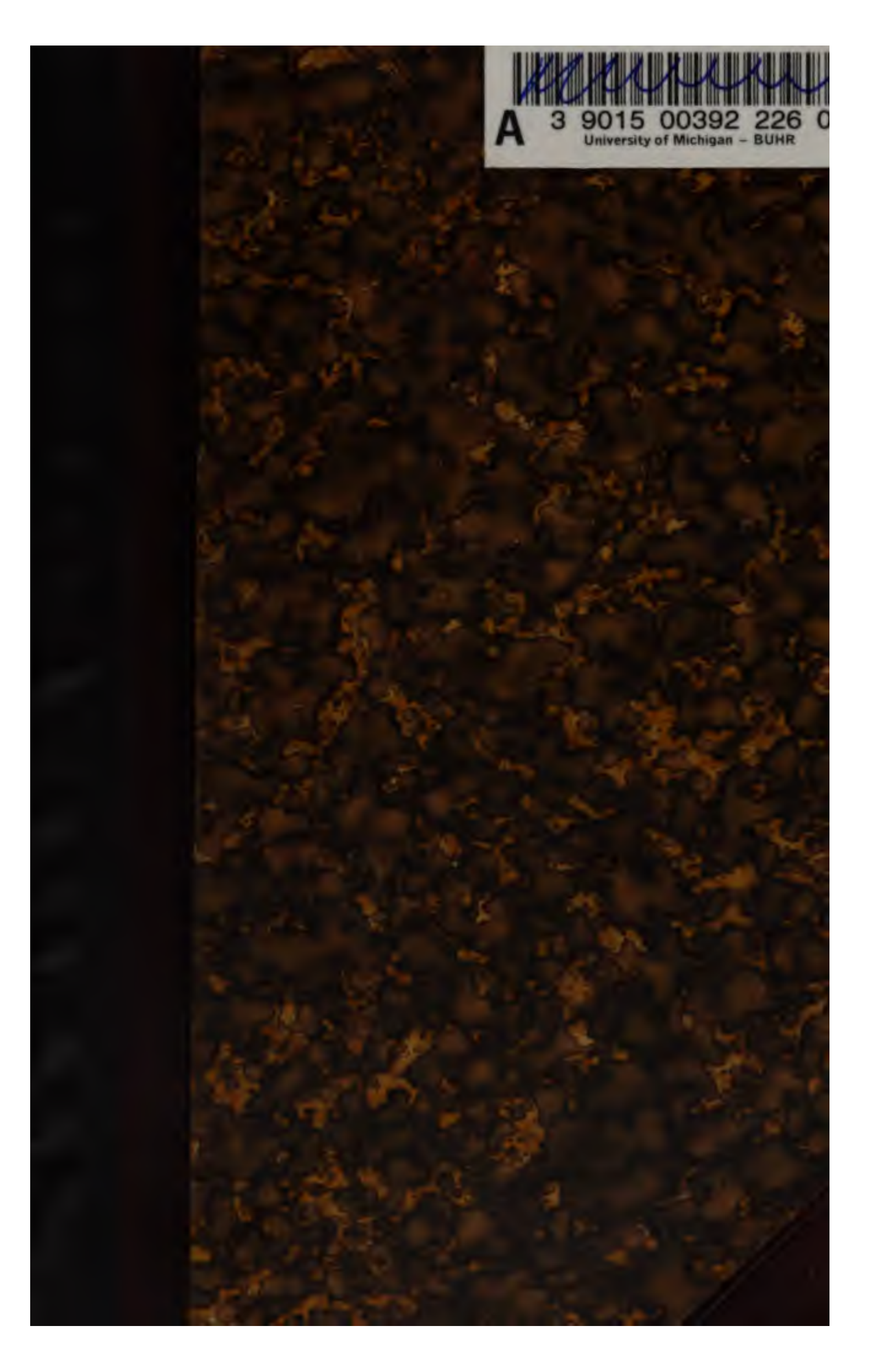
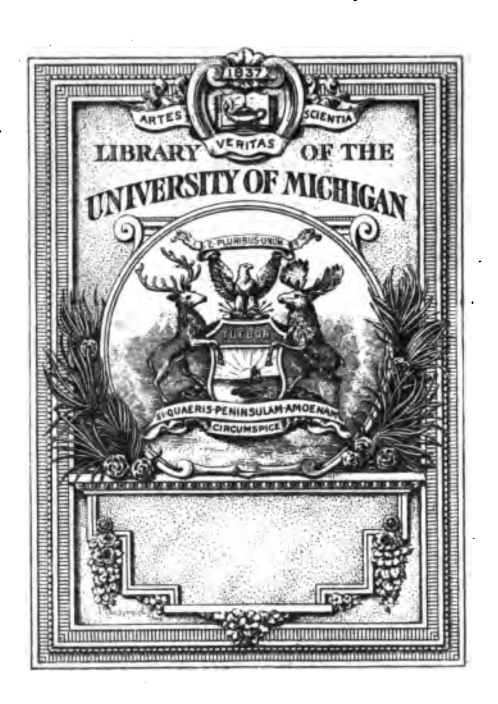



A 3 9015 00392 226 0
University of Michigan – BUHR


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



BIBLIOTHÈQUE

MATÉRIALISTE

IV

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Inventeur. Un vol. in-8. 1866. (*Épuisé*).

Nos préjugés politiques. (*Bibliothèque démocratique.*) 1872. (*Épuisé.*)

Les Lieux communs. Un vol. in-12. 1873.

La Préfecture de police. — Lettres d'un VIEUX PETIT EMPLOYÉ. Brochure in-8. 1879.

La Police des mœurs. — Révélations d'un EX-AGENT DES MŒURS. Lettres d'un MÉDECIN. Brochure in-8. 1879. (*Épuisé.*)

Le Travail et les traités de commerce. — Conférence avec graphiques. Brochure in-8. 1879. (*Épuisé.*)

La Suppression des octrois et le Conseil municipal de Paris. Proposition Yves Guyot. Brochure in-18. 1880. (*Épuisé*).

Études sur les doctrines sociales du christianisme. Un vol. in-18. Nouvelle édition. 1881.

La Science économique. Un vol. in-12, avec 57 graphiques, cartonné, (*Bibliothèque des sciences contemporaines.*) 1881.

Dialogue entre John Bull et George Dandin, sur le Traité franco-anglais. Brochure in-18. 1881. (*Épuisé.*)

La famille Pichot. 1 vol. in-18. 4e édit. 1882.

La prostitution. Etudes de physiologie sociale. in-18. 6e mille 1882.

En collaboration avec Sigismond Lacroix. *Histoire des prolétaires.* 20 séries in-4. (*Épuisé*).

EN PRÉPARATION

Histoire d'un fou.

La police. Etudes de physiologie sociale.

Tableau du centenaire. 1789-1889.

BIBLIOTHÈQUE MATÉRIALISTE

LA MORALE

LA MORALE THÉOLOGIQUE
LA MORALE MÉTAPHYSIQUE — VARIATIONS DE L'IDÉAL MORAL
LA MORALE OBJECTIVE — LES PROBLÈMES

PAR

YVES GUYOT

PARIS
OCTAVE DOIN, ÉDITEUR
8, PLACE DE L'ODÉON, 8

1883

LA MORALE

LIVRE I[er]

LA MORALE THÉOLOGIQUE

CHAPITRE I[er]

Croquemitaine

I. Le Saint-Sacrement. — Comment on obtient l'absolution.
II. Croquemitaine.
III. La loi de survivance. — L'animisme. — La religiosité du chien. — Le délire religieux. — La complication des hypothèses. — Le criterium de la folie. — La subjectivité. — Personnalités subjectives et réalités objectives. — Le subjectivisme et la méthode objective, — Le caprice et la règle. — Civilisation religieuse. — Civilisation scientifique.
IV. Stupéfaction.
V. Négation.
VI. Imprécation. — Doctrine immorale.

I

— Entendez-vous cette clochette?

— Oui. C'est le Bon Dieu qu'on porte à quelque moribond.

Autrefois tout le monde s'enfuyait sur son passage. Sa rencontre était fatale. En 1277, à Utrecht, des jeunes gens ayant continué à danser sur un pont, au moment où il se présentait, le pont s'écroula, et ils

furent tous engloutis. Aujourd'hui, il est moins dangereux. On fait seulement le signe de la croix, et on s'agenouille devant le cortège : d'abord, un homme porte une lanterne au bout d'un bâton, car le Saint-Sacrement ne saurait se passer de lumière ; puis, un enfant de chœur, couvert d'un surplis, que dépasse une robe rouge, sous laquelle s'agitent de gros souliers, d'une main secoue une petite clochette, et de l'autre porte un vase d'où sort le manche d'un goupillon ; enfin, le prêtre, son rocher sur sa robe noire, revêtu de son étole, tient, contre sa poitrine, un Saint-Ciboire.

Les bonnes femmes et les hommes, en se relevant, disent :

— Il paraît que X... est bien mal, puisqu'on lui porte le Saint-Sacrement.

C'est l'avis de X... aussi. En entendant la sonnette se rapprocher de lui, il lui semble que c'est la mort qui arrive. On a tout préparé pour la recevoir ; les murs sont couverts de draps blancs ; on a dressé une sorte de reposoir sur une table ; une branche de buis trempe dans une soucoupe remplie d'eau bénite. L'aspect de tous ces préparatifs, la vue du prêtre, noir et blanc, accompagné de ce petit diable, les incantations qu'il semble faire au milieu des visages consternés qui l'entourent, enfoncent dans le cerveau de X... la conviction bien intime que son dernier moment est venu et qu'ensuite...

X... étant ainsi préparé, les assistants se retirent, le prêtre s'approche de lui et lui tient ce langage :

— Mon cher frère, vous avez pu commettre bien des fautes ; mais la miséricorde de Dieu est infinie, pourvu que votre confession et votre repentir soient sincères.

Alors, péniblement le moribond répond :

— J'ai complétement négligé mes devoirs religieux,

depuis que j'ai été libre; et étant enfant, je ne les remplissais que par contrainte.

— Hélas ! mon cher frère, c'est là un des grands malheurs de notre époque ; mais si votre repentir est sincère, Dieu pourra vous pardonner, surtout si vous compensez cette négligence par quelque bonne œuvre qui montre que vous êtes toujours sincèrement attaché à l'église dans laquelle vous êtes né et vous allez mourir.

A cette consolation, X. pousse un gémissement. Le prêtre continue :

— Interrogez sévèrement votre conscience, et surtout n'oubliez pas que Dieu voit tout, que Dieu sait tout, et que, par conséquent, vous ne devez rien me cacher.

— Hélas ! mon père, j'ai commis tous les péchés...

— Tous ? mon frère, reprend le prêtre, d'une voix remplie d'une sévérité affligée. J'espère qu'il y a quelques exceptions.

— Je ne me rappelle plus, halète le moribond.

— Je vais vous aider. Vous avez négligé vos devoirs envers Dieu.

— Complétement.

— J'espère que vous n'avez pas été homicide.

— Si ! J'ai été soldat, j'ai été zouave en Afrique, en Chine, j'ai fait la contreguerilla au Mexique, j'ai pillé, j'ai violé, j'ai tué, non seulement par nécessité, mais par plaisir...

— Hélas, mon très cher frère, je vois que votre âme est bien malade.

Le moribond pense peut-être, au fond, qu'elle se porterait assez bien, si son corps n'était point en mauvais état; mais l'avenir l'inquiète, et c'est, frissonnant de terreur, qu'il entend le prêtre porter un pareil jugement.

— Mon cher frère, achevez votre confession... La guerre peut excuser bien des choses...

— Je n'ai guère mieux valu en temps de paix. Je suis devenu riche en dépouillant une pupille... J'ai été luxurieux. J'ai perverti des jeunes filles et les ai ensuite abandonnées avec leurs enfants, sans ressource. J'ai fait une banqueroute dans laquelle j'ai ruiné une quantité de pauvres gens qui avaient eu confiance en moi.

Le prêtre soupire et hoche la tête d'un air accablé à chaque nouvel aveu. Le moribond le regarde avec anxiété. Le prêtre reprend posément, en homme qui laisse à chaque mot le temps de produire tout son effet :

— Je vous plains, mon très cher frère. Vos fautes sont grandes : votre expiation doit être grande. Il vous reste trop peu de temps à passer sur la terre pour faire pénitence. Vous avez mal acquis votre fortune ; purifiez-la, en en faisant hommage à Dieu... notre souverain juge.

— Mais comment?

— Dieu est représenté sur la terre par son église et ses ministres.

— Et alors, si je leur donnais une partie de ma fortune?...

— Vos crimes sont grands, mon très cher frère ; votre expiation ne serait pas complète. Il faudra bien des prières et bien des messes pour arracher votre âme aux tourments du Purgatoire.

Le moribond se voit rissoler dans le Purgatoire et tourner et retourner avec les fourches de fer rouge par de terribles démons. Il frissonne comme si de la bouche du prêtre avait jailli une langue de feu.

— Tout... tout... mais vos prières pour moi... vous ferez en sorte que je n'aille pas dans le Purgatoire...

— Ce sera difficile...

— Que je n'y reste pas, au moins...

— Le moins possible.

— Des messes tous les jours, des prières .. vous allumerez des cierges...

— Oui.

— Vous allez me donner l'absolution !

— Je vois, mon cher frère, que votre repentir est sincère, je vais vous donner l'absolution.

— Pour un vol.

— Oui.

— Pour un viol ?

— Oui.

— Pour un meurtre ?

— Oui; pleine et entière !

Le prêtre prononce certaines paroles magiques, fait certains signes de croix, fait avaler au malade un pain à cacheter, lui graisse les orteils avec de l'huile, et s'en retourne l'air conflit, en disant :

— Je viens de blanchir une âme bien noire.

Quant au moribond, rassuré par l'absolution du prêtre, calculant la portée de l'acte qu'il vient d'accomplir, il se dit :

— Au fond, j'ai fait une bonne affaire. J'ai joui, sans scrupule, pendant ma vie. Maintenant, j'ai l'absolution, je suis sûr de ma place au paradis. C'est égal, j'ai bien fait de voler, car si je n'avais été qu'un pauvre diable, comment aurais-je pu racheter mon âme?

II

Un enfant crie avec ou sans motifs. La maman lui dit :

— Si tu n'es pas sage, Croquemitaine va t'emporter.

Le Saint-Sacrement arrive à ce moment. La maman fait le signe de la croix et s'agenouille dévotement.

Un matérialiste qui se trouve là, en entendant cette menace, sourit doucement :

— Madame, je viens de vous voir faire le signe de la croix.

— Certainement, monsieur, répond la dame avec une surprise presque indignée...

— Et vous menacez votre enfant de Croquemitaine.

— Oui, répond la dame en riant.

— Vous y croyez ?

— Oh ! pour ça, non !

— Alors, pourquoi vous agenouillez-vous devant le Croquemitaine du prêtre ?

La dame regarde le matérialiste, avec une surprise épouvantée.

— Oh ! ce n'est pas du tout la même chose !

Le matérialiste répond tranquillement :

— Je vous assure que si, madame.

La dame prend son enfant par la main et l'attire violemment à elle, pour le soustraire au matérialiste, croyant voir en lui le véritable Croquemitaine en chair et en os.

III

Le matéraliste sachant bien qu'il est inutile, pour le moment au moins, d'essayer de réformer ses idées, s'en va monologuant ainsi :

— C'est là une des expressions de la loi de survivance, si bien déterminée par Tylor. Cette femme se moque du Croquemitaine qu'elle appelle contre son en

fant et croit au Croquemitaine qu'évoque le prêtre. Elle s'imagine, comme le moribond, que si elle n'est pas bien sage, il la châtiera, sinon dans cette vie, du moins dans l'autre, et qu'elle doit adoucir sa mauvaise humeur par des prières, des offrandes, des présents. Elle se moque des fétiches et des manitous des nègres ou des Peaux-Rouges ; mais elle a des images de saints dans sa chambre, et s'agenouille devant un bon Dieu de bois. Non seulement elle, mais presque la totalité des 13 à 1400 millions de bipèdes sans plumes qui peuplent le globe terraqué, se figurent qu'il y a, en dehors d'eux, à côté d'eux, des êtres ayant une vie propre, une personnalité, une volonté qui peut influer sur la nature ; ils leur donnent le nom de démons, de bons et mauvais esprits, de génies, de djinns, de Dieu, de saints, d'anges. Bien plus, ils se figurent qu'il y a, dans leur corps, à une place qu'ils ne peuvent déterminer, un être distinct qu'ils appellent âme ; que cet être leur était antérieur ou, tout au moins, leur survivra, et éprouvera les besoins, les joies, les douleurs, qu'ils éprouvent, sans que cet être ait aucun des organes à l'aide desquels ils éprouvent ces besoins, ces joies et ces douleurs.

L'enfant se heurte contre une chaise, il dit : « Méchante chaise, » et il la frappe : et il rit, si sa mère la brutalise et la met en pénitence pour le venger. Il s'imagine que cette chaise est une personnalité, animée de volonté, qui lui a fait mal à dessein et qui, étant responsable de ce mal, doit être punie.

Il rapporte tout à lui et voit toutes choses comme il se voit.

Entendez-vous ce hurlement lugubre? Le chien engage un dialogue avec la lune. Voyez-vous ce bouledogue chercher à atteindre la lune au fond d'un seau?

Présentez-lui une barre de fer et il la mordra. Ce chien prête à des objets une personnalité analogue à la sienne. Il est animiste comme l'homme, dirait Tylor. M. de Quatrefages avait oublié ce détail quand, lui, naturaliste, voulait baser sur la religiosité la démarcation d'un prétendu règne humain.

Certains hommes, frappés d'arrêt de développement, en restent là, à peu de chose près : d'autres, continant d'évoluer, essayent d'expliquer ce qu'ils ne comprennent pas et de coordonner leurs explications, et alors, à l'aide des matériaux ojecctifs qu'ils ont à leur disposition, ils construisent des images subjectives (1).

C'est ainsi que jusqu'à présent, presque tous mes semblables ont été dans un état d'hallucination perpétuelle, peuplant toute la nature d'êtres animés et volontaires.

Tu dis que tel de tes congénères est fou, parce qu'il prétend avoir une horloge dans le ventre : tu prétends bien, toi, que ton existence est liée à un être, qui habite en toi.

D'après certains vitalistes, les femmes qui ne veulent pas avoir d'enfants, doivent fermer la bouche au moment de l'acte génital, pour empêcher d'entrer les âmes vagabondes à la recherche d'un domicile.

Tu enfermes ce malheurenx, parce qu'il entend des voix qui le menacent : tu crois bien au Diable, aux saints et aux anges. Tu l'enfermes, parce qu'il prétend qu'il est sous l'influence d'une force surnaturelle : tu crois bien à Dieu et tu payes le prêtre qui te garantit, moyennant finances, une place en paradis, et en dé-

(1) V. pour la manière dont elles se produisent : *Etudes sur les Doctrines sociales du Christianisme*, par Yves Guyot. Introduction.

pit de toutes tes déceptions, tu lui fais faire des neuvaines pour provoquer de la pluie ou pour appeler du soleil.

Tu enfermes ce fou, comme dangereux, parce qu'il a des accès de peur ou de violence, indépendants de toute cause objective ; mais en vertu de quel criterium ?

Le fou est celui qui ne pense pas comme toi, dis-tu ; qui n'a pas de « bon sens », comme si ton « bon sens » pouvait ne pas être le « mauvais sens », pour moi ; qui n'a pas le « sens commun », comme si tous les hommes avaient des sentiments et des pensées coulés dans un moule unique !

Eh bien ! moi, matérialiste, seul, au nom de [la méthode objective, je peux répondre à cette question :

— Qu'est-ce que le fou ?

— Un individu pour qui les images extérieures se sont effacées, et pour qui les images subjectives ont pris la prépondérance, en raison de la lésion de telle partie du cerveau et de l'éréthisme de telle autre. Mais qu'est-ce que le religieux, qu'est-ce que le croyant à telle ou telle conception théologique, à l'aide de laquelle il essaye d'expliquer ses actes ou les phénomènes dont il est témoin ? C'est un être en état de subjectivité. Comme le fou, au lieu de construire l'hypothèse la plus simple que comporte l'ensemble des documents à représenter, il est obligé de compliquer ses hypothèses, pour expliquer, les unes par les autres, ses images subjectives. En réalité, entre le religieux et l'aliéné, il n'y a qu'une question de plus ou de moins.

Jusqu'à ces derniers temps, l'homme n'avait que de pauvres matériaux objectifs à sa disposition ; il n'avait pas acquis l'habitude de l'observation voulue ; il se contentait d'à peu près ; et en même temps, dans son besoin d'explication, il fabriquait des hypothèses qu'il

prenait ensuite pour des réalités, quoique aussi inexplicables que les phénomènes qu'elles étaient destinées à expliquer.

Il se servait cependant de la méthode objective pour la satisfaction de ses besoins de chaque jour ; mais il s'en servait, comme M. Jourdain faisait de la prose, jusqu'au jour où Gassendi, Bacon, et tous les savants qui les ont suivis depuis, l'ont employée à l'étude des phénomènes perceptibles à l'homme.

Elle a eu pour résultat d'éliminer les personnalités subjectives et de les remplacer par des réalités objectives.

Depuis que Franklin a ramassé le tonnerre avec son cerf-volant et que Morse en a fait un courrier, bien peu de gens, parmi ceux qui ont vu des paratonnerres et des télégraphes électriques, croient qu'ils doivent le prier pour le détourner de leur personne ou de leur maison. Tous ceux qui ont eu un traité de cosmographie entre les mains ne songeront point à adorer le soleil et ne trembleront pas devant une éclipse de lune. Ils savent que les astres ne sauraient avoir d'influence sur les destinées humaines et que, s'ils brillent dans la nuit, ce n'est point pour nous éclairer.

Tous les Dieux, que ce soient le Manitou du Caraïbe, le Jehovah hébreu, le Dieu trinitaire, mi-partie sémitique, mi-partie aryen des chrétiens, ont des affections variables, des accès de bonté et de férocité, d'amour et de haine. Si vous faites passer deux fils électriques à travers un bocal d'eau, dans tous les laboratoires du monde, vous obtiendrez, à peu de choses près, deux centimètres cubes d'hydrogène pour un d'oxygène.

Les phénomènes n'ont point de volonté capricieuse, mais sont régis par des lois ; les lois étant, selon la belle

définition de Montesquieu (1), les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses.

Le subjectivisme, c'est le caprice.

La méthode objective, c'est la notion de fixité des rapports entre des phénomènes de même ordre.

De là, deux civilisations nettement tranchées par un criterium positif :

La civilisation religieuse, qui prête à des êtres sans organes une action propre ; qui place des personnalités derrière chaque phénomène, quand elle ne les revêt pas eux-mêmes d'une personnalité ; qui attribue à toutes ces images subjectives des volontés particulières, une action dans le passé, dans le présent et dans l'avenir de l'homme ; qui compose celui-ci de deux êtres : un corps et un esprit ; l'esprit, presque toujours survivant au corps, devant, par conséquent, veiller aux intérêts de son avenir au-delà de la désagrégation de l'organisme qu'il habite momentanément,

En un mot, ceux qui appartiennent à cette civilisation créent des images subjectives depuis les fétiches primitifs jusqu'aux dieux des religions qui dominent encore les peuples les plus avancés en évolution.

Ceux qui appartiennent à la civilisation scientifique, rejettent toutes ces créations subjectives, ne considèrent plus les entités que comme des symptômes de pathologie psychologique, et substituent aux hypothèses qu'elles représentaient et qu'elles provoquaient tour à tour, l'étude des lois qui régissent les phénomènes.

(1) *Esp. des lois*. Liv. Ier, ch. 2e, plus exactement on devrait dire ; « l'expression de rapports », car si elles existent par elles-mêmes, c'est l'homme qui les formule.

IV

En face de cette doctrine, éclate, dans un chœur formidable, l'étonnement de presque toutes les civilisations contemporaines et de toutes les civilisations passées. (1).

L'*Algonquin* : — Ainsi il est inutile de me faire enterrer avec mon mousquet, mon casse-tête, mon calumet, les couleurs dont je me peignais ; il est inutile d'enterrer ma femme avec une pagaie, un chaudron, la courroie avec laquelle elle devait attacher, dans l'autre monde comme dans celui-ci, les fardeaux sur ses épaules ?

Le Malais : — Il est inutile que j'aille demander à un « poyang » des mintivas d'infliger à mes ennemis le malheur et la mort. Je ne puis être le jouet des caprices du Jekoun.

Une prêtresse des îles Sandwich. — Les hommes vivants que j'ai jetés aux requins pour les rendre plus cléments ont donc été des victimes inutiles ? Pelé n'habite pas le grand volcan d'Havaï ?

Un Abipone. — Les petits canards qui volent dans la nuit ne sont pas les esprits des morts ?

Un Esquimau — Je n'irai pas, après ma mort, dans un monde où le soleil brillera toujours et où je pourrai toujours manger à ma faim des veaux marins, des poissons et des oiseaux qui se laisseront prendre sans peine ?

(1) Presque tous ces exemples sont pris dans Tylor : *La civilisation primitive*, ou dans Letourneau : *La sociologie d'après l'ethnographie*.

L'Australien.— Et moi je dois renoncer à l'espoir de fumer un jour tant que je le voudrai?

Un Osage. — La chevelure de mon ennemi accrochée devant mon tumulus n'en fera pas mon serviteur dans l'autre monde?

Le Tasmanien, — Je n'irai pas dans une-île où je serai changé en homme blanc?

Le Vitien. — Alors le Bolotou n'existe pas; mon âme n'a pas besoin de se procurer une dent de cachalot pour aller à la pointe de Vanna Levou, et cette dent ne deviendra pas un arbre au haut duquel mon âme devra grimper et où elle devra rester en attendant les âmes de mes femmes; celles-ci ne doivent pas être étranglées pour venir me rejoindre et me soustraire au dieu Ravuyalo?

L'Achanti — Moi, je tue les femmes, les esclaves, les sujets, je fais des boucheries pour assurer le cortège des morts; et tu prétends que ce cortège n'existe pas?

Le Nègre du Gabon. —Tu ne crois pas que les sorciers ont des maléfices qui tuent?

Le Nègre du Congo. — Je n'ai pas besoin de tuer ma mère pour la transformer en puissant esprit?

Montézuma. — L'égorgement de 80,000 êtres humains n'a jamais fait plaisir à Huitzilopotchi? Un mois de fête au dieu Manahualt est beaucoup moins efficace pour ses victimes qu'un bonne dose de mercure et d'iodure de potassium?

L'Inca. —Pachacamac ne gouverne pas le monde?

Un prêtre polynésien. — Vraiment, le monde serait autre chose que la coquille de Taaroa; il n'est pas nécessaire de porter les prémices de toutes choses au Moraï, et je n'ai pas le pouvoir de tabouer!

Le Khond. — Il est indifférent à Tari Pennon qu'on lui dépèce des femmes vivantes!

Le Veddah de Ceylan. — Les esprits des morts ne réclament pas de viande de singe ?

Le Chaman mongolique. — Mes extases, mes convulsions sacrées sont inutiles ? Mon tambour magique ne peut évoquer des esprits et ne peut leur soustraire l'âme du moribond ?

Le Tao-sse (1). — Ma magie, mon astrologie, mes génies sont impuissants ?

Un mandarin. — Tu soutiens alors qu'un des trois esprits de l'homme ne vient pas habiter les tablettes des ancêtres et qu'un cercueil de laque dorée n'est pas un séjour agréable pour le second esprit ; tu prétendrais que l'empereur Lao-Kouany avait raison de dire que toutes les religions, étant également fausses, devaient être méprisées également ?

Le Japonais. — Ce n'est donc pas une grosse baleine qui fait les tremblements de terre ? Il n'y a pas de jugement après la mort ? Les âmes des vicieux ne sont pas plongées dans le royaume des racines ; et il est inutile d'adresser des prières aux Kamis, nos glorieux ancêtres ?

Le Fakir. — Je me serai laissé ankyloser pendant vingt ans sur une chaise, avec des clous dans les fesses, et la pourriture de mon derrière ne m'embaumera pas dans l'autre vie !

Le Dalaï-Lama. — Les reliques que je fabrique sur ma chaise percée n'ont pas de vertu sainte !

L'Arya Védique. — Le feu de mon regard ne retourne pas au ciel, mon souffle, aux vents : mon âme n'ira pas goûter le bonheur parfait au Paradeça, situé au-dessous des cieux, et celles qui y sont déjà dédaignent le riz bouilli dans du lait que je leur offre le treizième jour

(1) Docteur de la raison.

de la lune ; Indra ne frappe pas le nuage de la foudre et ne fait pas couler des pluies sur la terre fécondée ? Roudra ne conduit pas la troupe mugissante des marouts qui sont les vents ; Agni n'est pas le feu, la chaleur vitale et le principe pensant, et il n'aime pas le beurre fondu ?

Çâkya-Mouni. — Tu nies que j'aie ressuscité dans ma pensée le souvenir de mes incarnations précédentes ; que les planètes forment une masse moins grosse que les ossements que j'ai animés, dans mes divers états de péché, et que les eaux de l'univers sont moins abondantes que les flots de sang qui ont coulé de mes innombrables décapitations, subies en punition de mes crimes !

Le Brahme. — Mon corps n'est pas le fourreau de mon âme, émanation de l'âme suprême : elle ne se retire pas, pendant mon sommeil ; après ma mort, elle n'ira pas de transmigrations en transmigrations ; si elle est pécheresse, elle ne sera pas condamnée à des tourments, dans les régions infernales ; si elle est vertueuse, elle n'ira pas plus haut que la lune jusqu'au séjour et à la cour de Brahma, et elle ne rentrera pas dans la divine essence ?

Le Rabbin. — Tu ne crois pas que Jéhovah a dicté ses commandements à Moïse sur le mont Sinaï. Tu ne considères pas que la peste est un de mes anges exterminateurs ; tu ne crois pas que mon âme ira dans le scheôl, pays ténébreux et souterrain, fermé par des portes ? Tu ne crois pas que manger du lièvre, soit un péché, parce que, bien qu'il rumine, il n'a point la corne fendue, et que, manger du porc, est également

1. *Deut.*, ch. 14.

un péché, parce qu'encore qu'il ait la corne fendue, il ne rumine point ?

Le Prêtre Egyptien. — Osiris, incarné dans Apis, et Isis, aux cornes de vache, sa sœur et son épouse, ne sont pas les dieux du bien ; Typhon n'est pas le principe du mal, incarné dans le crocodile ; Horus, fils d'Osiris et d'Isis, n'a jamais vaincu Typhon ! Mon double n'habite pas mon tombeau, auprès de ma momie ! Il ne peut manger le pain, les œufs, les oies, boire le lait, le vin, la bière, respirer les parfums que sa famille et ses amis lui apportent ! Anubis, à tête de chacal, n'est pas le gardien des momies ! Il est inutile de placer, dans la dépouille du mort, le rituel funéraire, destiné à lui tracer la voie qu'il doit suivre ! Osiris ne s'empare pas de mon âme, et identifié avec elle, il ne parcourt pas les longs et sombres couloirs remplis des monstres, compagnons de la nuit !

Elle n'a pas à comparaître devant Thoth, à la tête d'Ibis et Pacht, la déesse à la tête de lionne pour les méchants et à la tête de chatte caressante pour les bons. Leurs serviteurs ne mettent pas, dans un plateau de la balance, le bien, et dans l'autre, le mal. Osiris ne prononce pas de jugement, Thoth ne l'enregistre pas ; si le mal l'emporte, mon âme ne court pas le danger d'aller habiter un cochon ou quelque autre animal immonde ; si le bien l'emporte, Osiris ne lui ouvrira pas les portes du séjour éternel !

La Pythie, assise sur son trépied, la robe gonflée par la vapeur du Dieu qui la pénètre, s'écrie : — Misérable impie, tu oses donc prétendre que Delphes n'est pas le centre du monde. Œdipe aurait pu se soustraire à l'arrêt de l'oracle ! Une créature humaine pourrait échapper au destin ! Tu ne crois pas que Jupiter est marié à Junon, sa sœur !

Le Styx ne roule pas des eaux noires qui font neuf fois le tour des enfers. Caron, à la barbe inculte et blanche, l'œil immobile et incandescent comme un charbon, couvert de son sale vêtement, n'est point le nautonnier qui doit passer les ombres. Il est inutile de mettre, dans la bouche des morts, l'obole sans laquelie ne pouvant payer leur passage, ils seraient repoussés impitoyablement par lui. Cerbère n'est pas un chien à triple tête, aux aboiements terribles. Pluton, coiffé du boisseau, au sceptre surmonté d'un aigle, n'est pas le roi des enfers, et Proserpine n'en est pas la reine. Minos, Eaque et Rhadamanthe ne sont pas les juges du sombre royaume. Hécate, tricéphale, n'appelle pas les furies vengeresses à qui appartiennent les coupables. Alexo, Tisiphone et Mégère ne les torturent pas. Ixion, attaché sur sa roue, avec des serpents et des liens d'airain, n'est pas emporté dans une éternelle rotation à travers l'espace. Sisyphe a pu mettre son rocher d'aplomb. Tantale peut boire à son aise. Le tonneau des Danaïdes s'est rempli. Eurynome, dont le visage est violacé comme le ventre d'une mouche à viande, ne ronge pas les chairs des morts jusqu'aux os, et les ombres des Champs-Elysées ne jouissent pas du bonheur décrit par Virgile !

Le Marabout. — Les anges exterminateurs ne viendront pas examiner mon cadavre dans le tombeau ; je n'irai pas dans le paradis où coulent des fleuves de lait et de miel, recevoir les caresses des houris aux grands yeux noirs et à la peau couleur des œufs d'autruche; je ne porterai point de bracelets ornés de perles, et ne serai point paré d'habits de soie ; et les pervers ne descendront pas, environnés de leurs crimes, dans un gouffre de feu, et ils n'y seront pas abreuvés d'eau bouillante qui leur brûlera les entrailles ? Allah

n'est pas Allah, et Mahomet n'est pas son prophète !

Le Derviche tourneur. — J'aurai inutilement passé mon existence dans un perpétuel vertige.

Le Santon. — Je plains les saintes femmes qui, ayant eu le courage de baiser certaines parties de mon corps sans l'échauder, n'auront pas de compensation.

Torquemada. — Je n'ai pas eu de raison de brûler 10,000 Juifs et de pénitencier une centaine de mille hérétiques, relaps et mécréants.

L'abbé du Chayla. — Pendant mes 16 ans de mission dans les Cévennes, j'ai eu tort de torturer les protestants, de leur enfoncer des roseaux pointus sous les ongles, et de lier à des arbres des mères qui allaitaient, de sorte que, tandis que leur sein éclatait sous la pression du lait, elles avaient sous les yeux leur enfant mourant de faim !

Le Catéchiste (1). — Alors les fins dernières de l'homme ne sont pas la mort, le jugement et l'enfer ; la mort n'est pas la séparation de l'âme et du corps ; le corps ne ressuscitera pas à la fin du monde ; notre âme ne paraît pas devant Dieu pour être jugée sur nos bonnes et mauvaises actions. L'âme, en état de grâce, ne va pas au ciel qui est un lieu de délices où les anges et les saints jouissent d'un bonheur éternel et parfait, par la vue et la possession de Dieu ; l'âme en état de péché mortel n'ira pas en enfer qui est un lieu de tourments où les damnés souffriront, avec les démons, des supplices qui ne finiront jamais ; celle qui, bien qu'en état de grâce, n'est pas exempte de tout péché véniel ou n'a pas entièrement satisfait à la justice de Dieu, n'ira pas en purgatoire. La confession n'est pas nécessaire ; l'Église n'a pas le pouvoir de délier

(1) Extrait du catéchisme du Diocèse de Paris.

dans le ciel ce qu'elle délie sur la terre; les messes pour les âmes du purgatoire sont de l'argent perdu et le Pape commet une escroquerie en vendant des indulgences! Quand je promets une place au paradis, j'emploie des manœuvres frauduleuses pour persuader l'existence d'un pouvoir ou d'un crédit imaginaire dans le but de faire naître l'espérance ou la crainte, et en vertu de l'article 405 du Code pénal, je devrais être puni d'un an à cinq ans de prison !... Et Notre-Dame-de-Lourdes ne guérit pas les maladies du corps et de l'âme !... Il n'y a pas dans l'autre vie de châtiment pour les méchants et de récompense pour les bons?

V

— Non, répond tranquillement le matérialiste.

VI

Le prêtre, dans son horreur, oublie dans son calice le sang du Seigneur. Le pape retire son pied des lèvres de la dévote qui le baisait; le capucin s'oublie jusqu'à débarbouiller son corps crasseux; saint Labre, secoue sa sainte vermine, la carmélite relève son voile, pour contempler le monstre, le clergyman interrompt son psaume, le piétiste ouvre les yeux, et cesse son assommant sermon, et tous, prêtres, moines de toutes couleurs, bonzes, lamas, fakirs, brahmes, santons, derviches tourneurs, marabouts, étendant vers lui un bras vengeur, s'écrient :

— C'est un impie! il est séditieux! A mort! il ou-

trage les vérités universellement vénérées. Il est sacrilège ! Il nie les esprits, les Dieux et les démons, les châtiments et les récompenses qu'ils distribuent ! C'est un fou !

Et le prêtre qui vient de donner l'absolution au sacripant de tout à l'heure, furieux comme un dogue à qui on arracherait son morceau de charogne, jette au matérialiste, à défaut d'autre chose, cet anathème :

— Ta doctrine est immorale !

Et avec la colère de l'homme qui, pendant des siècles, a eu l'habitude d'avoir à son service le bras séculier pour réduire ses adversaires au silence, il ajoute, indigné :

— Sans la maudite loi du 29 juillet 1881 sur la prétendue liberté de la presse, je te l'aurais prouvé en te faisant condamner à l'amende et à la prison pour outrage à la morale publique et religieuse.

CHAPITRE II

Le moi physiologique

L'unité de l'homme. — Le protoplasma. — La Méduse. — Problèmes. — La volonté. — La grâce. — Homère. — Eschyle. — La grenouille décapitée. — Action réflexe. — L'unité de l'appareil nerveux. — La poste nerveuse. — Actions réflexes, naturelles et artificielles. — La loi de nouveauté. — La loi de Hartley. — Les circonvolutions cerébrales. — La localisation des facultés. — Actes volitionnels. — Hérédité. — Unité de vie. — Instinct. — Habitudes organisées héréditaires.

Ces théologiens, grands simplistes, en dépit de la complication de leurs hypothèses, se figuraient que l'homme était un être peu compliqué. Vous avez vu des Méduses. C'est un protoplasma contractile, mais non différencié, recouvrant un réseau de fibres nerveuses commençantes. L'homme pour eux, n'était qu'une Méduse

Mais alors ils se disaient :

— Comment un homme peut-il avoir des penchants et y résister ? Comment peut-il être tiraillé entre des impulsions diverses ? Qu'est-ce que cette volonté qui fait partie de lui-même et qui cependant lutte contre ses appétits, contre ses passions, le fait aller là où il ne veut pas aller et lui fait accomplir des efforts que sa paresse lui défendrait de faire ? Comment peut-il se dédoubler ainsi ?

Homère répond : l'amour, la colère, le courage, et la sagesse sont des inspirations directes de Dieu.

Cassandre proclame solennellement que les crimes et les malheurs de la race des Atrides ne sont que l'accomplissement des ordres du ciel ; et devant le corps d'Agamemnon tué par Clytemnestre, tous s'écrient en inclinant la tête : « Jupiter l'a voulu. Jupiter est le maître suprême, le Dieu qui fait tout. Quel événement peut arriver dans le monde sans la volonté de Jupiter? »

Ainsi parle Eschyle, et sa voix formidable résume l'explication psychologique que nous trouvons au fond de toutes les théologies : la grâce, la faveur ou la colère de Dieu.

L'homme n'est qu'un pantin dont une volonté extranaturelle tient les fils. Cet être que vous voyez, qui mange, qui boit, qui parle, qui marche, qui aime, qui frappe, qui tue, n'est lui-même qu'un mannequin. Il y a au dedans de lui, siégeant partout et nulle part, un autre être, séparé de lui, qui le pousse ou le retient, qui en est le maître, et qui, dans certaines théologies, lui survivant, reçoit la récompense ou le châtiment de ses actes.

Toutes les théologies admettent plus ou moins nettement, selon le développement intellectuel des peuples à qui elles sont adaptées, les influences supérieures et le dédoublement qui explique pourquoi l'homme, étant un, peut obéir à tant de mobiles contraires.

Le matérialiste répond : — Vous avez raison, en vous plaçant au point de vue de votre moi grossier ; mais le moi physiologique n'est pas la même chose. L'homme n'est point un organisme aussi simple qu'une Méduse. C'est un organisme très complexe, composé d'organes spécialisés, à la foi indépendants et reliés les uns aux

autres, de manière qu'ils influent les uns sur les autres.

Un jour, Pflüger décapite une grenouille, puis il place une goutte d'acide acétique sur la partie supérieure d'un des nerfs : immédiatement, l'autre patte se met en mouvement et le pied vient frotter le siège de l'irritation : il ampute ce pied, et il verse une nouvelle goutte d'acide acétique ; aussitôt la patte amputée fait de nouveaux efforts pour frotter l'endroit irrité. Elle ne peut y parvenir. Après quelques instants d'agitation, comme si cet être sans cerveau cherchait un nouveau moyen d'arriver à son but, l'excitation motrice suivit une autre direction déterminant l'incurvation du membre de l'autre côté, jusqu'à ce que sa patte pût arriver à frotter la région irritée (1).

Quel est ce phénomène ?

C'est celui qui a reçu le nom d'action réflexe, mentionné pour la première fois par David Hartley en 1748, décrit d'une manière plus précise par Prochaska, en 1784, enfin déterminé vers 1840, par Marshall Hall, et établi d'une manière expérimentale par Dugès.

Nous venons de voir de quelle manière il se manifeste : nous allons voir comment il s'opère.

Le système nerveux chez tous les animaux supérieurs se compose de fibres nerveuses, de cellules nerveuses et d'une substance intermédiaire basilaire, appelée névroglie qui est probablement la gangue à l'aide de laquelle les nouvelles fibres, et les nouvelles cellules se développent. Le tout forme un tissu continu.

L'unité de l'appareil nerveux se compose des organes suivants :

(1) Cité par Charlton Bastian. *Le cerveau et la pensée*, t. I, p. 127.

1° Des fibres nerveuses centripètes, sensitives, recevant les impressions du dehors et les transmettant au centre nerveux dans lequel elles immergent.

2° Des cellules nerveuses formant des groupes distincts et séparés, appelés ganglions sensitifs, en relation avec d'autres groupes de cellules nerveuses appelés ganglions moteurs.

3° Des fibres nerveuses centrifuges émergeant de ces dernières cellules et transmettant le mouvement aux glandes et aux muscles.

Un ganglion sensitif et le ganglion moteur correspondant, ou deux ou plusieurs paires des uns et des autres, peuvent se confondre en un nodule qu'on appelle un centre nerveux.

L'épaisseur des fibres nerveuses varie de $\frac{1}{60}$ à $\frac{1}{480}$ de millimètre ; chaque nerf visible est un composé de ces fibres : on évalue à 100,000 au moins, le nombre de celles qui composent le nerf optique. La substance blanche du cerveau et de la moelle épinière, est composée de centaines de millions de ces fibres. La substance grise est composée de fibres nerveuses et de cellules dont le diamètre varie de $\frac{1}{12}$ à $\frac{1}{220}$ de millimètre. Toutes les fibres s'étendent des centres nerveux aux extrémités du corps, sans interruption et sans fusion entre elles. Chacune porte donc ou rapporte son propre message, après une impression extérieure. Celle-ci agissant sur certaines fibres nerveuses, met en mouvement les centres nerveux, indépendants et cependant solidaires les uns des autres, et provoque un ébranlement, de réseau en réseau, une altération moléculaire des composés chimiques complexes et très instables qui entrent dans la constitution des tissus nerveux.

La fibre nerveuse de la main ne communique pas

directement aux bras l'impression qu'elle reçoit : elle la transmet d'abord à la substance grise de la moelle épinière ou du cerveau, d'où elle revient agir sur les muscles du bras. M. Bain compare ce mécanisme à celui de la poste. Vous jetez une lettre dans une boite ; elle n'est pas portée directement au destinataire, mais va d'abord à un bureau central d'où elle est distribuée. Les cellules nerveuses sont les bureaux : les nerfs sont les courriers et les facteurs.

On est arrivé à calculer le temps nécessaire pour la distribution. La vitesse de transmission de la force nerveuse est relativement lente : car elle n'est que de quatre-vingt-dix pieds environ par seconde, tandis que le son a une vitesse de 333 m. ; mais cette mesure ne comprend pas le temps, nécessaire à un cercle d'action complet, dans lequel un mouvement répond à une stimulation : en opérant sur des grenouilles, Helmotz a constaté que l'action réflexe exige de $\frac{1}{30}$ à $\frac{1}{10}$ de seconde : or, la longueur des fils nerveux à parcourir ne pouvait être que de quelques centimètres et pour parcourir cette longueur de fils nerveux continu, il faudrait au son à peine $\frac{1}{200}$ de seconde.

M. du Bois-Reymond suppose le cas d'une baleine, de 30 m. de long, qui serait frappée à la queue avec un harpon : il faudrait une seconde pour que l'impression du coup arrivât au cerveau ; une fraction de seconde, soit un dixième, pour qu'elle traversât le cerveau ; une seconde encore pour le retour de l'impulsion motrice, de sorte que l'embarcation des assaillants aurait un peu plus de deux secondes pour échapper au danger.

La vitesse de notre pensée ne peut jamais surpasser la vitesse matérielle de la force nerveuse ; habituellement elle est plus lente, parce que des courants con-

traires d'influence nerveuse arrivent à la fois et se contrebalancent l'un l'autre pendant un temps plus ou moins long.

L'action réflexe supprime ces hésitations. Vous tombez. Vous étendez les bras instantanément. Ces actes automatiques, rapides et inconscients, tendent constamment à prendre la place de mouvements voulus, plus lents et conscients.

Huxley distingue entre les actions réflexes naturelles et les actions réflexes artificielles. Les premières sont celles qui dépendent de la structure de la moelle et des substances qui la composent, respiration, mouvement des intestins: action du cœur, etc.

Quant aux actions réflexes artificielles, elles se produisent de la manière suivante.

Nous avons dû employer toute notre attention et toute notre force de volonté pour accomplir telle ou telle action, la première, la seconde, la troisième fois Elle finit ensuite par faire partie de notre organisation ; nous l'exécutons machinalement, non seulement sans intervention de la volonté, mais même malgré nous.

Sous un éclat soudain de lumière ou la menace d'un coup, il se produit une action réflexe dans laquelle les nerfs optiques sont afférents et les nerfs de la face efférents.

La grimace que vous fait faire une mauvaise odeur, action réflexe.

Le tressaillement que vous ressentez en entendant un bruit inattendu, action réflexe. Vous lisez : votre œil a un mouvement horizontal et vertical; vous tenez votre livre à la distance la plus convenable de vos yeux ; vous ne vous préoccupez cependant que du sens que contiennent les caractères. Actions réflexes.

Un homme tient sa fourchette par action réflexe ; il

salue, il est poli, par action réflexe; en escrime, il pare et riposte par action réflexe ; à l'armée, il se met au port d'armes par action réflexe; il tombe à l'eau, il nage par action réflexe.

Les cellules nerveuses ont la faculté d'emmagasiner les impressions reçues, comme une plaque de collodion emmagasine les radiations solaires. Les impressions de même ordre se transmettent par les mêmes fibres, ébranlentl es mêmes régions.

Si la répétition de l'impression en atténue l'intensité, en vertu du phénomène que Bain appelle la loi de nouveauté, toutefois elle la grave, l'incruste, l'enfonce dans les cellules cérébrales : elle les en encombre, les domine si bien qu'une impression différente ne peut plus susciter en elles de nouvelles vibrations. Machinalement, elles provoquent l'accomplissement de tel ou tel acte déterminé, sans que l'individu même en ait conscience.

Hartley, dans le milieu du XVIIIe siècle, formula cette importante loi de la pensée.

« — Si des sensations quelconques A, B, C, etc. sont associées ensemble un nombre suffisant de fois, elles acquièrent un tel pouvoir sur les idées correspondantes *a*, *b*, *c*, etc. que l'une des sensations, A, par exemple, sera capable, en se présentant seule, d'exciter dans l'esprit les idées, *a*, *b*, *c*, du reste.

L'anatomie, et surtout l'anatomie microscopique, ont confirmé la vérité physiologique de cette loi psychologique.

L'organisation même des animaux inférieurs est un ensemble composé de parties fort complexes, différenciées et spécialisées. A plus forte raison celle de l'homme. L'anatomie cérébrale en est encore au bégaiement. On

1. C. Bastian. T. 1, p. 137.

sait, d'après les mensurations de Broca, que l'augmentation des capacités crâniennes indique en général une intelligence plus développée ; on sait qu'un cerveau de cheval n'a presque pas de circonvolutions cérébrales ; que les cerveaux des Boschimans sont relativement dépourvus de sinuosités et que le public n'a peut-être pas tort, en voyant de grands fronts plats, de pronostiquer que leurs propriétaires sont des imbéciles. Mais la structure interne du cerveau est encore fort mal connue.

Les deux hémisphères ont une action indépendante : mais jusqu'où va cette indépendance ?

On croyait, il y a peu de temps encore, que la substance grise était partout identique à elle-même ; or on constate aujourd'hui cinq couches dans la substance grise de la troisième circonvolution gauche du cerveau. On distinguait autrefois le cerveau en lobes : maintenant on déclare que cette distinction n'a rien de réel, la substance cérébrale étant continue. Broca, Ferrier, Charlton Bastian, Charcot, sont arrivés à localiser certaines facultés de l'homme. En 1861, Broca a placé la faculté du langage articulé dans la partie postérieure de la troisième circonvolution frontale de l'hémisphère gauche. Les faits postérieurs ont confirmé. Ferrier a localisé le centre perceptif de la vue dans la circonvolution angulaire et une partie du lobe supra-marginal, et le centre perceptif de l'ouïe dans la moitié supérieure de la circonvolution temporale supérieure. Quant au centre perceptif de l'odorat il dit : « La connexion de la bandelette olfactive avec le sommet du lobe temporal pourrait être regardée en elle-même comme donnant des bases sérieuses à une connexion physiologique entre cette région et ce sens de l'odorat. » Le centre du goût immédiatement contigu à celui de l'odorat, est situé

dans la partie inférieure de la circonvolution temporo-sphénoïdale moyenne, au sommet du lobe temporal.

Mais aux mécanismes perceptifs complexes, en relation avec les cinq sens, viennent s'ajouter d'autres centres cérébraux, probablement situés dans quelques portions de l'écorce cérébrale, pour les impressions différentes dont certaines sont complétement dépourvues de tout accompagnement conscient : telles sont les impressions viscérales qui se divisent en deux principales catégories, les alimentaires et les génitales.

Il faut y ajouter les impressions kinesthétiques (1). Ces impressions évoquent des mouvements qui, à leur tour, occasionnent diverses impressions centripètes. Quelques-unes, comme celles occasionnées par les contractions du cœur et du canal alimentaire, ne donnent lieu, chez l'homme en santé, à aucune phase consciente appréciable ; quelques-unes très probablement n'arrivent jamais au cerveau. D'autres, donnant naissance à des états conscients plus ou moins distincts, atteignent par conséquent les centres kinesthétiques situés dans l'écorce des hémisphères. Ces impressions étant, en partie, de nature distinctement tactile, ont leur siège dans des portions du centre tactile; celles qui sont le moins conscientes émanent probablement des muscles eux-mêmes. La présence du mouvement est pour le sens kinesthétique ce que la présence d'un objet est pour le sens visuel; et l'inaptitude à connaître les impressions occasionnées par le mouvement, — qu'il s'agisse des impressions conscientes ou des inconscientes, ou des deux sortes à la fois — est un défaut du sens

(1) Sensation du mouvement. Voir Charlton Bastian. *Le cerveau et la pensée. L'homme*, t. II, p. 203.

kinesthétique analogue à ce que la cécité est pour le sens de la vue.

Nous ne savons pas encore les moyens par lesquels les mouvements de notre corps suivent les commandements de notre volonté, mais nous connaissons les chemins que traversent les stimuli volitionnels. Chaque corps strié transmet les incitations volitionnelles pour les mouvements des membres de la moitié opposée du corps. On les suit dans leur parcours (1).

Le cervelet coordonne les mouvements guidés par la vision, ou combine les mouvements généraux du corps, qui sont rendus nécessaires par des actions spéciales ordonnées par la volition.

Chaque centre perceptif est susceptible d'être mis en jeu de trois manières : 1° au moyen d'impressions extérieures ; 2° par « association », c'est-à-dire par des impulsions communiquées par un autre centre, pendant quelque acte de perception, ou par quelque processus mental ; 3° par le rappel « volontaire » des impressions passées, comme dans un acte de souvenir.

L'excitabilité des centres, c'est-à-dire la mobilité moléculaire des éléments constituants de leurs tissus, peut varier beaucoup avec l'âge, l'état de santé ou diverses conditions morbides.

Les actes volitionnels ne sont que des actes automatiques en voie de formation, d'abord pour l'individu, et d'une manière subséquente pour la race.

Le germe ou l'œuf, produit par un organisme, tend toujours à se développer en une forme similaire de celle de l'ascendant, non seulement dans sa forme extérieure, mais dans sa structure intime ; par conséquent, les générations successives des descendants, à travers leurs

(1) Charlton Bastian. t. II, p. 184.

diverses phases, sont le développement d'une seule vie.

C'est ainsi que de jeunes organismes, à peine arrivés à maturité, sont souvent mieux adaptés au milieu dans lequel ils se trouvent que leurs prédécesseurs. Certaines actions appropriées suivront certaines impressions avec une précision et une régularité infaillibles.

Chez les organismes doués de propension à prendre de la nourriture et des canaux alimentaires, les contractions de l'intestin se sont succédé à brefs intervalles, en réponse aux stimuli fournis par la nourriture. Depuis que des cœurs contractiles ont été formés pour la première fois, ils n'ont jamais cessé de battre chez les générations innombrables de types animaux lentement modifiés. Il en est de même pour les contractions de l'oviducte et de la matrice.

Puis des mouvements exécutés d'abord lentement et irrégulièremeut, deviennent, après des répétitions nombreuses, rapides et réguliers, surtout si les stimuli sont semblables. Les contractions des viscères ont lieu automatiquement, même en réponse à des impressions non senties. Le stimulus, sous forme de sang artériel ou veineux, provoque l'action du cœur. Nous ne nous apercevons que nous avons besoin de respirer que si nous venons à manquer d'air. Le stimulus du canal alimentaire n'est pas toujours présent; quand son besoin se fait sentir, c'est l'appétit pour la nourriture. A des intervalles plus éloignés, la même cause détermine l'appétit sexuel.

Toute tendance, à un si faible degré que ce soit, est héréditaire; si les expériences demeurent les mêmes, chaque génération successive lègue une tendance un peu plus accentuée (1).

(1) Herbert Spencer. *Principes* de *psychologie.*

Le canard, couvé par une poule, va à l'eau malgré l'opposition de sa mère adoptive : le poussin élevé par une cane refuse d'aller à l'eau malgré les appels et les excitations de celle-ci. Le petit chat a horreur de l'odeur du chien avant qu'il en ait vu, etc.

Ce sont ces faits qu'on appelle l'instinct : en réalité, comme dit H. Spencer, l'instinct est une habitude organisée héréditaire, une action réflexe accumulée, et moins le type de l'animal est avancé en évolution, plus il obéit à ces impressions héréditaires, moins il se guide d'après son expérience personnelle.

Si telle ou telle impression fait vibrer tel ou tel faisceau de fibres nerveuses, il provoque l'éréthisme de telle ou telle série de cellules: ce sont elles qui mettront notre être en mouvement; si, soit par éducation, soit par conformation héréditaire, telles et telles séries de cellules sont atrophiées ou frappées d'une lésion, certains anneaux pourront faire défaut à l'association des idées, et l'homme pourra être incapable de certaines perceptions et de certains actes.

De la combinaison de ces diverses impressions actuelles et passées, résultent nos jugements, notre volonté, nos actes.

En un mot, tout acte simple ou composé est un phénomène réflexe, toujours en rapport avec l'intensité de la sensation éprouvée, soit que cette intensité résulte de l'accumulation antérieure, soit de la nouveauté du choc.

Nous avons donc à étudier comment les actions réflexes se sont produites dans l'humanité ; comment elles peuvent être modifiées à un double point de vue : au point de vue de l'individu et au point de vue de l'hérédité.

CHAPITRE III

La fabrication religieuse de l'action réflexe

Moïse. — Immutabilité de la Loi. — Avantages pour le peuple de Dieu; haine pour l'étranger. — Menaces et promesses. — Règles de conservation. — Sanctions humaines et divines. — Toute religion est une fabrication d'actions réflexes.

Moïse monte sur le Sinaï; et au milieu des éclairs et des tonnerres, il reçoit de la bouche de Dieu la loi à laquelle doit obéir Israël.

« Maintenant, ô Israël, écoutez les lois et les ordonnances que je vous enseigne, afin que vous trouviez la vie en les observant, et qu'étant entré dans la terre que le Seigneur le Dieu de vos pères vous doit donner, vous la possédiez comme votre héritage.

« Vous n'ajouterez ni n'ôterez rien aux paroles que je vous dis. »

Voilà la base des l'immutabilité de la loi : Comment l'homme serait-il assez osé pour changer ce que Dieu a fait, alors que ce Dieu a montré sa puissance?

« Vos yeux ont vu tout ce que le Seigneur a fait contre Belphegor, et de quelle sorte il a exterminé tous les adorateurs de cette idole au milieu de vous ; mais vous

qui vous êtes attachés au Seigneur votre Dieu, vous avez tous été conservés en vie jusqu'aujourd'hui. »

Avantages pour le peuple de Dieu ; haine pour tout étranger : telle est la base de la morale de Moïse.

Il ne se dissimule pas qu'en allant prendre la terre promise, il en dépouille les légitimes possesseurs; mais ces possesseurs sont ennemis de Dieu.

« Lorsque le Seigneur Dieu vous les aura livrés, vous les ferez tous passer au fil de l'épée. Vous ne ferez point d'alliance avec ce peuple ; vous ne ferez point de mariages avec eux.

Des doutes évidemment pouvaient se produire sur la possibilité de mettre en pratique ce droit au massacre.

« Ne craignez point. Dieu, le grand et terrible, est au milieu de vous. Vous êtes un peuple saint et consacré au Seigneur votre Dieu. »

Et puis les menaces redoublent, avec des alternatives de promesses ; Moïse savait admirablement manier l'épouvante et la séduction.

Cette morale a pour fondement deux sentiments : la reconnaissance pour un Dieu qui a comblé Israël de ses bienfaits et la crainte d'un Dieu toujours prêt à châtier les ingrats, les infidèles et les désobéissants.

Le peuple de Dieu doit vivre en état d'hostilité farouche contre les étrangers ; mais il doit se con-
Moïse dit :
server lui-même, et comme règle de conservation ,

« Honorez votre père et votre mère. — Vous ne tuerez point. — Vous ne commettrez point de fornication. — Vous ne déroberez point. — Vous ne porterez point de faux témoignages contre votre prochain. — Vous ne désirerez point la femme de votre prochain, ni sa maison, ni son champ, ni son serviteur, etc. »

« Le Seigneur prononça ces paroles avec une voix

forte, devant vous sur la montagne, du milieu du feu, de la nuée et de l'obscurité, sans y ajouter rien davantage ; et il les écrivit sur deux tables de pierre qu'il me donna. »

La morale juive a pour base la constitution de la famille, le respect de la propriété du voisin, la garantie d'une bonne justice.

Cette base fondamentale de l'organisation sociale juive est mise longuement en œuvre. Moïse entre dans les plus petits détails et répète sous toutes les formes ses recommandations ; puis en dehors de la sanction divine, il leur donne des sanctions positives.

« Si le fils est rebelle et insolent, il sera conduit aux anciens de la ville : et le peuple le lapidera. » La loi protège la femme qui serait répudiée injustement par son mari qui l'accuserait à tort de n'être pas vierge ; mais si l'accusation est prouvée, elle est lapidée. L'homme et la femme coupables d'adultère seront lapidés. Le viol d'une fille déjà fiancée entraîne la lapidation.

L'inceste, la bestialité sont punis de lapidation. Les bâtards sont exclus : il n'y aura point de femmes prostituées d'entre les filles d'Israël; et partout, comme refrain perpétuel, paraît cette injonction : — « Vous ôterez le mal d'au milieu de vous ! »

On trouve ensuite des obligations de charité, d'assistance les uns envers les autres : « Vous ramènerez le bœuf ou la brebis égarés à votre voisin. Vous aiderez l'âne ou le bœuf tombés à se relever. Si vous trouvez un nid, vous pourrez prendre les petits, mais laisserez aller la mère : et cela sera agréable à Dieu ! Vous ne prêterez point à usure, sinon aux étrangers; vous tiendrez votre parole. Vous aurez des poids et des mesures justes. »

Des sanctions humaines s'entremêlent aux sanctions

divines : « Un seul témoin ne suffit pas, mais deux ou trois font foi. Le faux témoin est coupable. Vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied. Le blasphémateur sera lapidé. ».

Ces ordres sont entremêlés de détails hygiéniques, de proscriptions contre toutes sortes d'impuretés, d'énumérations d'animaux prohibés; la femme qui a ses règles est impure pendant sept jours. La Loi détermine même la manière dont le fidèle doit, dans le camp, satisfaire ses besoins naturels (1). Le lépreux est soumis à la visite du lévite, et la Loi fait le diagnostic de la maladie pure et de la maladie impure.

C'est le lévite qui prononce. Dans la plupart des cas douteux ou litigieux, le fils d'Israël doit aller trouver le lévite, le dépositaire de la Loi; il éclaire la justice dans les causes embrouillées. Les impuretés doivent se racheter par des oblations à Dieu dont le prêtre profite. Moïse règle scrupuleusement ses droits, de manière à assurer son salaire. Il organise les grandes fêtes : la fête de Pâques, la fête des semaines, la fête des tabernacles ; chacune dure sept jours. « Tous les sept jours, vous observerez le jour du Seigneur ! » Toutes les cérémonies sont réglées.

Cet ensemble de lois et de prescriptions a pour but d'inspirer aux fils d'Israël les moyens de se conserver eux-mêmes. Alors tour à tour Moïse leur inspire la confiance et la crainte : « Il n'y a point de nations qui ait ses Dieux si proches d'elle, et présents... à toutes ses prières... Vous aurez un excellent pays, dont vous partagerez la terre par le sort ! Soyez fermes et courageux ! »

« Vous éleverez de grandes pierres que vous enduirez de chaux pour y écrire toutes les paroles de la Loi.

(1) Deut., ch. XXIII, 12.

« Les commandements que je vous donne seront gravés dans votre cœur : vous en instruirez tous vos enfants ; vous les méditerez aussi dans votre maison, et marchant dans le chemin, la nuit dans les intervalles du sommeil, le matin à votre réveil ; vous les lierez comme une marque dans votre main ; vous les porterez sur le front entre vos yeux.

« Et lorsque vos enfants vous interrogeront à l'avenir et vous diront : que signifient ces commandements, ces cérémonies et ces ordonnances que le Seigneur, notre Dieu, nous a prescrits ? vous leur direz : — Nous étions esclaves de Pharaon dans l'Egypte, et le Seigneur nous a tirés de l'Egypte avec une main forte ; il a fait sous nos yeux dans l'Egypte de grands miracles et des prodiges terribles contre Pharaon et toute sa maison : et il nous a tirés de ce pays-là, pour nous faire entrer dans cette terre, qu'il avait promis avec serment à nos pères de nous donner ; et le Seigneur nous a commandé ensuite d'observer toutes ces lois, et de craindre le Seigneur, notre Dieu, afin que nous soyons heureux tous les jours de notre vie, comme nous le sommes aujourd'hui. »

Et le Deutéronome se termine par des énumérations de malédictions et de châtiments pour ceux qui n'accompliront pas toutes les ordonnances de la Loi.

Puis Moïse meurt en vue de la terre promise : « Et il ne s'élèvera plus de prophète comme Moïse. »

La Loi est fixée, et nul n'a qualité pour la changer. Tout novateur doit être reçu à coups de pierres, lapidé par tout le monde sans jugement (1). La croix de Jésus n'est que l'affirmation de l'immutabilité de la Loi.

Qu'a fait Moïse ? c'était un grand psychologue em-

(1) Deut. XIII, 1 et suiv.

pirique qui, expression des besoins de la morale d'Israël, l'a assurée en organisant des actions réflexes.

Là est le secret de la puissance et de la persistance de la Loi juive, du Coran de Mahomet, de l'Evangile et des Eglises chrétiennes, etc.

Ces lois, ces formules, étaient en rapport avec l'état de civilisation où elles se sont produites : ai-je besoin de dire qu'autrement, elles n'auraient jamais existé ? Elles répondaient à certaines nécessités sociales, à un certain état psychologique : elles ont été la continuation, le développement, la condensation d'états antérieurs.

Tous les fondateurs et propagateurs de religion n'ont pas tenté une autre œuvre.

Par le dogme, la religion emmagasine dans les cellules cérébrales certaines formules.

Par le rite, la religion met en ébranlement constant certains groupes de cellules.

Par la prédication, le chant, les grandes solennités à longs intervalles, les menaces et les promesses, la religion met en état d'éréthisme telle ou telle partie du cerveau.

Toute religion est une fabrication d'actions réflexes.

Un croyant n'a pas plus conscience de ses actes que la grenouille sans tête. Il agit par instinct, et non par expérience et décision personnelles.

CHAPITRE IV

La morale, c'est l'hygiène.

La conservation de l'homme. — Règles pour sa conservation. — La conservation de l'espèce. — Règles. — Question.

Le premier devoir de l'homme est de se conserver. C'est là ce que j'appellerai un fait nécessaire : car il est bien évident que si l'homme ne savait pas, ne pouvait pas se conserver, il n'y aurait plus d'humanité, et par conséquent, je n'écrirais point un traité de morale, il n'y aurait personne pour le lire, et il n'aurait aucune raison d'être puisque la morale humaine n'existerait pas. Ce besoin pour tout organisme, de se conserver, de se développer, s'appelle pour l'homme, l'égoïsme. Naturellement, ce besoin est très fort. Aux yeux de l'observateur superficiel, il prime tous les autres.

Mais l'homme, tout en croyant satisfaire à ce besoin de conservation, souvent se détruit lui-même. Paresseux, il atrophie ses forces, il se diminue ; gourmand, ivrogne, il s'abrutit et il ruine son organisme ; volup-

tueux, il devient esclave de ses besoins génésiques, et s'il en abuse, il perd sa vigueur. Il croit satisfaire son égoïsme, en obéissant à certains penchants, et il devient son propre ennemi. Toutes les morales ont eu pour but de donner à l'individu certaines règles de conservation, de museler les vices rongeurs de son intelligence et de sa force, de contenir ses besoins multiples en les contrebalançant les uns par les autres. Elles ont considéré l'homme comme un ivrogne, trébuchant à chaque pas, prêt à tomber dans tous les précipices, s'il ne trouve pas de garde-fous pour le retenir, Après avoir jeté un coup d'œil sur le Deutéronome, vous n'avez pas de doute sur la définition à donner de la morale personnelle ! — C'est l'hygiène.

Mais si l'individu, tout en croyant satisfaire aux nécessités de son être, peut aller directement contre ce but, il n'en est pas moins vrai que le besoin de conservation et de développement qui l'anime le porterait à sacrifier tous ceux qui se trouvent autour de lui, à faire, des plus faibles, les jouets de ses caprices et de ses fantaisies. Alors, les quelques hommes supérieurs qui ont la notion du besoin de continuité de la famille, de la tribu, de la collection des tribus, qui s'appellent les enfants d'Israël, essayent de développer les sentiments altruistes de l'homme pour ses petits, sa femelle, pour ses parents, les faibles, ce besoin de sympathie qui est l'extension de l'homme.

Le moraliste juif, après avoir réglé l'égoïsme de l'homme concentré sur sa propre conservation, essaye d'en régler l'action extérieure. Il l'étend aux membres d'une même collectivité, mais en même temps il l'y limite; et cet égoïsme, débordant sur les parents, les alliés, les gens de même race, s'arrête en face de gens appartenant à une autre race, se hérisse, se ferme, car tout

étranger est ennemi, et sa destruction est considérée comme une nécessité de conservation.

La morale sociale, c'est l'hygiène publique,

Ce caractère de la morale est nettement défini par la loi de Moïse.

Nous avons maintenant à examiner si la morale théologique a atteint son but.

CHAPITRE V

Caractères de la morale religieuse.

La Loi de Moïse. — La conservation de la tribu. — Le lien religieux. La Loi est divine. — La peur. — La faveur de Dieu. — Le servilisme. — La grâce. — Ascétisme. — L'agitation dans le cauchemar. — Délire de la persécution et délire persécuteur. — Instinct religieux. — Arrêt de développement. — Coërcition de l'homme sur l'homme. — Diminution de l'homme. — Destruction de l'homme par le subjectivisme. — Réaction objective. — Le réveil. — L'effarement de Croquemitaine. — Diminution de ce stimulus moral.

J'ai pris comme type de morale théologique la Loi de Moïse pour les raisons suivantes :

Elle est authentique. Elle a persisté à travers les siècles. Elle a maintenu, en dépit des dispersions et des persécutions la cohésion des fils d'Israël. Elle régit encore en partie ceux mêmes qui la renient. Nous pourrons étudier ses déviations dans le christianisme.

Elle s'appliquait à des peuples qui, quoique déjà loin de la civilisation primitive, sont encore plus loin de la civilisation scientifique que nous avons pour idéal.

Cette Loi répond à un premier besoin : la conservation de l'individu et la conservation de la tribu.

Partout dans la civilisation primitive, nous trouvons cette cohésion des hommes appartenant à la mê-

me tribu, la même soumission à certaines règles et comme conséquence, la haine des autres peuples. Les Israélites massacrent les Philistins: les Musulmans n'ont point de scrupule de tuer un chien de chrétien et celui-ci fait œuvre pie en tuant un impie. Un Thug Indien étrangle et vole les étrangers en l'honneur de sa déesse. Les Grecs appellent tout étranger barbare.

La haine de l'étranger est la conséquence du besoin de conservation de la tribu.

Mais, dans cette tribu, il y a des êtres faibles qui périront s'ils ne sont protégés: de là, les précautions de la Loi de Moïse pour la jeune fille, la veuve et l'orphelin, les recommandations de solidarité, s'étendant jusqu'à l'âne et à la vache du voisin.

Mais l'homme a des besoins violents: il est, à la fois, lâche et égoïste. Moïse lui ordonne d'être courageux contre l'étranger: car il ne se conservera pas s'il n'est pas brave. C'est l'application empirique de la *Struggle for life*, la lutte pour la vie.

Mais si l'homme abuse de sa force envers les membres du même peuple; si sa fougue n'est pas refrénée; si ses appétits sexuels ne sont pas limités, si sa rapacité ne vient pas se heurter contre des obstacles plus forts qu'elle, la vie dans la tribu sera impossible: le peuple se dévorera lui-même et périra par ses propres déchirements.

La perspective de ce danger suffira-t-elle seule pour retenir la tyrannie des forts, pour protéger les faibles, pour secouer la lâcheté des uns, la paresse des autres, arrêter l'impétuosité des appétits naturels, assurer la reproduction régulière, museler la rapacité des voraces?

Non: et alors intervient le pacte avec Dieu. Dieu prend des engagements envers son peuple, mais son

peuple doit en prendre envers lui. Il n'accordera ses faveurs qu'à ceux qui lui obéiront. Il retirera sa main toute puissante de ceux qui enfreindront ses commandements. Ils supportent ses malédictions, et ils deviennent étrangers au milieu des leurs.

Chez tous les peuples primitifs, dans toutes les tribus antiques, la cohésion est faite par le lien religieux. La morale a une base théologique. La Loi est divine (1).

L'homme, trop faible, ne comprend pas qu'il peut se protéger seul contre la force de la nature et contre les attaques de ses voisins. Il invoque un secours extérieur, une force supérieure à lui, pour laquelle il éprouve à la fois de la crainte et de la reconnaissance.

Devant ce pouvoir surnaturel, tout-puissant, l'homme a peur. Le rite, la prédication lui montrent des puissances terribles, s'agitant autour de lui, le poussant tantôt au bien, tantôt au mal. Il vit dans l'hallucination de menaces perpétuelles. Jéhovah est toujours terrible. La colère de Dieu gronde encore dans le ciel chrétien. Le rire du Diable lui répond.

Ce sentiment constant de la peur rend l'homme docile jusqu'à la servilité. C'est un sentiment dépressif qui le racornit, le prive d'une partie de sa vigueur et de son élasticité.

Pour obtenir son obéissance, la Loi a voulu le faire humble. Elle a dépassé le but. Loin de le conserver, elle l'étiole et l'atrophie. Il ne compte plus sur lui, il ne compte plus sur ses œuvres, en face de l'immensité de Dieu. Il compte sur l'observation mécanique et machinale de la Loi. Par ses prières, ses simagrées, ses jeûnes, la richesse de ses oblations, les messes

1. V. Fustel de Coulanges. *La Cité antique.*

qu'il fera dire, il espérera gagner la faveur du Dieu tout-puissant.

Il en résulte que le pouvoir extérieur de la Loi a tué dans l'homme la notion de justice et substitué la notion de grâce.

Cette organisation doit fatalement faire des esclaves, des courtisans et des tyrans. Elle n'y a pas manqué.

L'homme trouve que la vie terrestre est bien misérable, que la grandeur de Dieu est infinie, qu'en humiliant son corps il obtiendra une place excellente pour l'éternité. De là, la doctrine de l'ascétisme : macérations du corps, horreur des rapports sexuels, mépris du travail, dédain pour toute action ayant pour résultat une amélioration humaine ; un seul idéal : la mort !

Le mot suprême du disciple de Çâkya Mouni sur les bords du Gange, du prêtre d'Israël sur les bords du Jourdain, du solitaire de la Thébaïde a été un anathème contre la vie humaine : *Vanitas vanitatum !* Tout est vanité ! Et leur dernière règle morale a été celle-ci : ascétisme et isolement

Résoudre les questions humaines par la destruction de l'humanité, voilà tout ce qu'ils ont trouvé ; et ils ont abouti à la castration d'Origène ou à la tentation de saint Antoine. « Qui veut faire l'ange fait la bête, » a dit l'un d'eux, Pascal. Ces dompteurs de l'humanité la ramènent à cette animalité que, tous les jours, encore maintenant, nous voyons s'étaler en cour d'assises, dans la personne des prêtres et des frères ignorantins, voués à la chasteté.

Les pénitences, les jeûnes, les macérations, en anémiant le cerveau, provoquent les hallucinations. L'affirmation réitérée du surnaturel substitue dans l'intellect du croyant, aux réalités objectives, des images subjectives. Il aboutit au détraquement, à la folie, à

cette hystérie qui a jeté les populations du moyen âge dans tous les excès, sans qu'elles aient pu jamais trouver un instant d'équilibre. L'homme s'agite dans le cauchemar au lieu d'agir dans la réalité.

La peur se résorbe en férocité. Le délire de la persécution engendre le délire persécuteur. De là les guerres religieuses, les massacres jetant non seulement les juifs contre les païens, les musulmans contre les infidèles, les chrétiens contre tous ceux qui ont une autre religion qu'eux, mais, bien plus, des interprétations diverses du dogme, des modifications dans le culte produisent des hérésies; à propos du iota d'ὁμοιοςύσιος, des centaines de mille hommes périssent dans les tourments (1); plus tard, à travers les siècles, protestants et catholiques s'exterminèrent.

Aujourd'hui encore, nos guerres étrangères et civiles, nos haines sociales, les explosions qui s'appellent la Terreur, les journées de Juin, la Commune, les réactions féroces qui les suivent, ces excommunications réciproques à propos d'un mot plus ou moins nul, sont les suites de ce délire. L'humanité commence à s'apercevoir du néant des anciennes chimères qu'elle a poursuivies, mais, dans son effort pour saisir la réalité, elle se déchire encore en essayant d'atteindre les nouvelles chimères dont elle la recouvre.

L'emmagasinement dans les cellules de la substance grise des mêmes formules, la soumission des générations successives aux mêmes rites, aux mêmes pratiques, à la répétition des mêmes mots a organisé l'instinct religieux. Cette action réflexe héréditaire est un arrêt de développement de l'espèce.

(1] V. nos *Etudes sur les Doctrines sociales du Christianisme.* Nouv. édit., p. 252.

Le dogme indiscutable condamne le croyant à ne pas se décider d'après sa propre expérience, à ne pas essayer de relier, par son propre effort, les observations qui l'ont frappé. Il ne doit croire que d'après l'autorité de la Loi, et, en cas de doute, se subordonner à l'ordre du prêtre. Comme ce dogme date de plusieurs siècles, qu'il ne saurait se plier à l'évolution humaine, il en résulte que ceux qui y sont confinés sont frappés de réversion vers le passé.

Toute cette organisation repose sur la coercition de l'homme par l'homme. Quelques-uns commandent aux autres, sans discussion, au nom d'un pouvoir surnaturel (1). La caste théologique se forme, et, tantôt dupe elle-même de ses propres enseignements, tantôt n'essayant que de fabriquer des dupes, elle aboutit logiquement à l'exploitation des autres, soit en leur vendant des indulgences, soit en les persécutant et les dépouillant à son profit.

Elle avait dit à l'homme : « Tu dois être juste, ou tu seras puni par Dieu, dans cette vie ou dans l'autre. Si le juge ne peut t'atteindre, Dieu te verra et te frappera. »

Mais le seul frein qui puisse retenir l'homme, c'est la certitude d'un châtiment immédiat.

S'il y a la moindre probabilité qu'il y échappe, on pourrait dire que sa crainte disparaît en raison géométrique de cette probabilité. Si le châtiment est éloigné, il ne déterminera pas chez lui une sensation assez forte pour qu'elle soit le mobile de ses actes.

Ceux qui ont exploité les croyances religieuses ont eux-mêmes donné aux peuples l'exemple de la viola-

(1) Voir pour le développement, nos *Études sur les Doctrines sociales du Christianisme*, in-18, 1880. Nouvelle édition.

tion des règles de justice qu'ils enseignaient; exemples : les rois juifs et les papes.

Nous avons vu que, d'après la loi de Moïse, comme d'après toutes les organisations morales, le but de la morale est la conservation de l'individu et, par conséquent, de la collectivité.

Nous devons nous demander maintenant :

— La morale théologique l'a-t-elle atteint ?

Non; elle a atteint un but tout opposé, car, loin de conserver et d'agrandir l'homme, à qui elle s'applique, elle l'a affaibli, l'a retenu immobile, quand elle ne l'a pas fait rétrograder. Son action a été dépressive.

Elle l'a jeté dans le rêve, dans l'hallucination. Loin de la conserver, elle eût détruit l'espèce humaine, si la faim, la soif, le froid, l'appétit sexuel n'avaient ramené l'homme à la réalité. Les nécessités objectives ont lutté contre cette organisation de la folie. Elles ont empèché le détraquement complet.

L'Église a arrêté l'humanité de deux manières. Aux temps barbares, on peut considérer que le clergé se recrutait parmi les plus intelligents. Le célibat, les empêchant de se reproduire, faisait de la sélection à rebours.

Puis l'inquisition, pendant des siècles, en écrasant les plus intelligents et les plus hardis, a pesé sur l'humanité comme la pierre d'un gigantesque tombeau.

Les protestants interviennent et disent : « Cette critique ne s'applique pas à nous. »

Leur hérésie a constitué un progrès, c'est incontestable; mais Calvin a déclaré « qu'il était licite de punir les hérétiques », et il a brûlé Michel Servet. Un pasteur écossais dit encore : « Frappe l'incrédule ! tue ton fils plutôt que de laisser propager erreur » (1).

(1) Buckle., T[e] v, p. 345.

Certes, je rends justice à certains pasteurs, qui sont des hommes excellents et abordent certaines questions avec la plus grande hardiesse. Mais ils ont les cellules encombrées de phrases toutes faites. Ils n'étudient pas la question au point de vue objectif. Ils se demandent si elle a été prévue par l'Évangile ou par la Bible, et ils en cherchent la solution, non en elle-même, mais dans un verset qui date de deux mille ans. En subordonnant ainsi la civilisation moderne, la civilisation de l'avenir, à une influence intellectuelle si arriérée, ils ressemblent à un transformiste qui donnerait pour idéal à l'espèce humaine la réversion vers son ancêtre de l'âge de pierre, sinon vers le babouin.

Actuellement, les minorités les plus avancées en évolution sont dans la situation d'un homme qui va se réveiller. Il a des brouillards dans le cerveau, et cependant il commence à percevoir les bruits extérieurs. Des lambeaux de rêves se promènent encore devant ses yeux, et cependant il les entr'ouvre de temps en temps. Il est vrai que, dans sa paresse, il les referme et se laisse ressaisir par les images de son sommeil, avec la vague notion qu'elles ne sont pas vraies. Il se tourne et se retourne dans cet état intermédiaire, tiraillé entre la subjectivité de ses visions et l'objectivité de la veille. Un rayon de soleil plus vif pénètre dans sa chambre, un bruit plus net frappe ses oreilles. Le voilà debout, la tête dans sa cuvette, chassant toutes les ombres, pensant à ses affaires du jour, aux réalités de la vie.

Quant aux figures qui ont animé son sommeil, il ne se les rappelle plus; si l'une d'elles revient à sa mémoire, il l'en chasse bien vite comme un hôte importun et inutile.

Telles nous apparaissent les entités qu'ont adorées et qu'adorent encore tant de millions de nos semblables.

Admettons que la peur de Croquemitaine ait été utile aux peuples enfants ; mais les peuples mûrs croient de moins en moins en Croquemitaine; la science, tous les jours, rétrécit son domaine. Un anglais me disait dernièrement :

— Nous croyons que Dieu est nécessaire au point de vue moral.

C'est une idée analogue à celle d'un roi constitutionnel qui ne fait rien, mais dont la fiction sert de lien.

Seulement, il est évident que plus nous irons, et plus ces fictions paraîtront insuffisantes à l'humanité. La peur d'un Dieu qui n'existe pas, l'espoir en un Dieu qui n'existe pas, le culte d'un Dieu qui n'existe pas ne peuvent constituer de sérieux stimuli moraux.

LIVRE II

LA MORALE MÉTAPHYSIQUE

CHAPITRE Ier

Les trois grandes écoles grecques

I. Position de la question.
II. Écoles de Platon et d'Aristote. — Le stoïcisme. — Intellect d'un Grec. — Haine de l'étranger. — Les vertus du Grec d'après Homère. — Les maximes des sages de la Grèce. — Enseignement dogmatique de la morale. — Organisation de l'action réflexe. — Socrate.
III. Platon. — Identité du bonheur et de la justice. — Les types du beau et du bien. — Émanations de Dieu — Jouir de Dieu.
IV. Aristote. — La vertu et le bonheur. — Le juste milieu. — Le bien en soi. — L'habitude.
V. Le stoïcisme. — La science suprême. — Suis ta nature. — Quelle nature ? — Le type du sage. — Irréalisable. — Senèque. — Epictète. — Egoïsme. — Trouver Dieu. — La préoccupation de la mort. — Ne pense qu'aux héros. — Dédaigne la morale quotidienne. — Néron et Commode.

I

L'organisation de l'action réflexe par la religion a abouti au détraquement de l'humanité.

Maintenant se pose une nouvelle question : La métaphysique a-t-elle eu une plus puissante et une plus utile influence morale ?

II

Trois grandes écoles philosophiques, — en dehors de l'épicurisme, dont nous parlerons ailleurs, — ont eu une influence considérable en Grèce, à l'époque où elles se sont produites : l'école de Platon, l'école d'Aristote et le Stoïcisme.

Il est bien entendu que, si nous désignons les deux premières écoles sous le nom de ceux qui en passent pour les révélateurs, personne ne s'imagine plus que Platon et Aristote sont des génies spontanés. Ils ont éclos, ils se sont développés en Grèce, parce qu'il y avait un milieu favorable pour leur naissance et leur développement. Ils ne sont que des résultantes.

Il n'est pas facile à un Français du XIX[e] siècle de se rendre un compte exact de l'intellect d'un Grec du siècle de Périclès. Nous n'avons point le même climat ni la même condition d'existence. Nous avons des notions scientifiques qui, aujourd'hui, nous paraissent toutes simples et dont ne se doutaient même pas les plus intelligents des Grecs. Nous avons des préoccupations de vie quotidiennes qu'ils n'avaient pas. Si les Athéniens étaient d'habiles et hardis commerçants, évidemment leur commerce n'avait rien de comparable aux procédés du commerce actuel. L'industrie était le lot des esclaves. La lutte pour l'existence n'avait pas le même caractère d'âpreté qu'elle a aujourd'hui. Le bourgeois athénien ne s'enfermait point dans un comptoir, mais passait la plus grande partie de ses journées sur la place publique, à délibérer sur les affaires de l'État et, en même temps, à s'entretenir de problèmes philosophiques, où il

exerçait toute sa sagacité d'esprit subtil et son art de beau parleur. C'était une gymnastique qui pouvait lui servir dans les luttes de l'agora. Il savait quitter cette vie aimable pour prendre les armes, pour défendre sa patrie ou en agrandir l'influence. Les sophistes proclamaient le droit du plus fort comme étant la justice selon la nature, tandis que, dans la justice selon la loi, c'est le fort qui est opprimé. Nous trouvons là la même conception que dans le Deutéronome : haine de l'étranger; la justice n'existe que pour les membres de la même cité. Homère nous montre les vertus préférées du Grec : la bravoure, la fidélité à l'amitié, le respect de la vieillesse.

Les sentences attribuées aux sept sages de la Grèce, à Solon, Sosiade, Thalès, Bias, Périandre, disent : « Recherche la gloire. Repousse la force par la force. Ne dis pas de mal de ton ami ni de bien de ton ennemi, cela est absurde. Sois bienveillant envers tes amis, à tes ennemis rends la pareille. Garde ce qui t'appartient. Expose-toi avec prudence. Discerne l'occasion. Ne blâme personne. Cède au temps, prévois l'avenir. Ne sois ni dupe ni fripon. Jouis de ce que tu possèdes ; règle tes dépenses. Parle à tout le monde ; vis avec tes égaux » (1). Ces règles de conduite, fort étroites, fort égoïstes, avaient été enseignées par l'expérience, formulées, répétées par des vieillards ayant la réputation de sagesse.

Elles étaient un produit de l'empirisme et s'imposaient comme des dogmes. On ne les discutait pas, on les répétait. Le père les transmettait à son fils, et celui-ci ne s'avisait point de dire : Pourquoi celles-

(1) Ces citations sont empruntées à Garnier : *Morale dans l'antiquité.*

ci et pourquoi pas d'autres ? pas plus que le fidèle ne demande : Pourquoi tel dogme et pourquoi pas tel autre ?

L'enseignement de la morale était dogmatique. On essayait d'emmagasiner ces formules dans les cerveaux par une répétition fréquente, parlée et écrite, de manière que le souvenir toujours présent de ces maximes devînt une cause déterminante d'action, un des modes de l'organisation de l'action réflexe.

Les philosophes essayèrent de les justifier et de les expliquer.

Platon raconte, dans son *Protagoras*, que les sept sages de la Grèce avaient fait inscrire sur le temple de Delphes les deux sentences suivantes : « Connais-toi toi-même » ; « Rien de trop. » Tous les jours, dans nos classes de philosophie, les professeurs répètent que la première devise signifie la science de l'homme, la source de toute sagesse. En réalité, cette devise, telle que la comprenaient les Grecs, telle que la comprennent aujourd'hui les philosophes classiques, ordonne la contemplation de soi-même, et non l'étude physiologique, l'observation objective, autant que possible, des phénomènes psychologiques qui résultent de notre organisation. La connaissance de soi-même aboutissait chez Socrate à cette constatation que le bien et l'utile étaient à peu près la même chose, et que la vraie liberté pour l'homme est de se rendre maître de ses passions.

III

Platon poussa l'analyse un peu plus loin. Chaque partie de l'âme a sa vertu propre : la raison a pour

vertu, la prudence, en donnant à ce mot une extension qu'il n'a pas dans la langue française; le cœur a pour vertu, le courage; l'appétit sensible a pour vertu, la tempérance ; ces trois vertus en engendrent une quatrième : la justice. Dans le Dialogue de Philèbe, il établit qu'il y a deux principes dans l'homme : l'amour du bien et l'amour du plaisir. Le plaisir n'est donc pas le bien; car, si le plaisir était le bien, tous les plaisirs seraient bons. Platon dédouble l'homme. « Pour juger le bien et le mal, dit-il, nous n'avons qu'à les considérer tels qu'ils sont dans l'âme, loin des regards des hommes et des dieux ; nous trouvons deux parts dans sa nature : l'une animale et sauvage, l'autre, comme apprivoisée, humaine ou plutôt divine; la première est faite pour être assujettie à la seconde, qui la dompte. » Volontiers, il considère le corps comme le tombeau de l'âme; mais, avec ce génie de la mesure qui caractérisait les Grecs de cette époque, le « Rien de trop » qu'ils avaient pris comme règle, il se garde bien d'en tirer les conséquences ascétiques auxquelles devaient aboutir ses disciples chrétiens. La vie heureuse et sage est la vie mixte, où se réunissent et se mélangent la science et le plaisir, non pas, il est vrai, tous les plaisirs, mais au moins les plaisirs purs, simples et vrais qui sont l'accompagnement et la récompense de la sagesse, ou ceux des plaisirs sensibles qui naissent des objets simples et ne sont accompagnés d'aucune douleur : le plaisir des belles couleurs, des beaux sons et même des pures odeurs (1). « Semblables à des échansons, nous avons à notre disposition deux fontaines, celle du plaisir, qu'on peut comparer à une fontaine de miel, et celle de la sagesse, fontaine sobre, à laquelle le vin est

(1) P. Janet, *Hist. de la Morale*, T^e 1, p. 111.

inconnu et d'où sort une eau austère et salutaire. Voilà ce qu'il faut nous efforcer de mêler ensemble de notre mieux. » Le Philèbe est consacré à l'éloge de la vie tempérante. Réduite à sa plus simple expression, dépouillée des artifices du style et de la dialectique, rien de plus simple que cette morale : c'est la morale de l'*aurea mediocritas* d'Horace, d'un honnête rentier, d'un bon petit bourgeois.

Mais celui-ci se révoltera quand Platon voudra lui prouver que la justice et le bonheur sont identiques. Il citera des faits qui lui démontrent le contraire de la manière la plus évidente. Platon lui répond par des mots : « Quiconque aura la connaissance du bien et du mal ne pourra jamais être vaincu par quoi que ce soit. Le vulgaire peut se tromper par les apparences de bonheur et de malheur; mais ce ne sont pas les accidents extérieurs qu'il faut considérer pour juger du bonheur des hommes : il faut savoir si l'âme est saine et non pas malade. Une âme juste, c'est-à-dire bien réglée, est en bonne santé; elle a le bien qui lui est propre. Le reste ne la regarde pas (1) .» Puis Platon achève de quitter toute réalité pour présenter les types absolus et parfaits du beau, du bien. Mais d'où émanent-ils? de Dieu. Si Dieu est le principe de l'ordre moral, la vertu consiste dans l'imitation de Dieu. Dieu est la vraie mesure de toutes choses; on ne participe au bien et à la vérité qu'autant qu'on s'en approche. Des liens d'amitié unissent le ciel et la terre : une même société enchaîne l'homme et Dieu.

Les néoplatoniciens, Plotin, voulurent atteindre au supérieur en dépouillant l'inférieur. Ils se lancèrent à la recherche de l'inaccessible avec tant de violence,

(1) Paul Janet, T° 1, p. 124.

qu'ils crurent le saisir quelquefois. Porphyre assure que, dans les dix ans qu'il vécut avec Plotin, celui-ci vit quatre fois le Dieu suprême et s'unit avec lui. Lui-même éprouva une fois ce bonheur. Saint Augustin, commentant Platon, déclarait que « le philosophe ne devenait heureux que quand il commençait à jouir de Dieu ».

Le disciple d'Horace, ahuri devant toute cette logomachie et ce surnaturel, répond :

« Je comprenais encore les deux fontaines, mais ici je perds pied. Je ne vois pas comment je pourrais jamais arriver à ce souverain bien, à ce mariage entre Dieu et moi. Je devine maintenant d'où vient le nom d'amour socratique et je ne m'étonne plus que certains disciples chrétiens de Platon s'y adonnent. Pour mon compte, je trouve cette jouissance contre nature et je la laisse à sainte Thérèse. »

Du reste, d'avance Platon avait avoué son impuissance, en examinant dans le *Menon* si la vertu peut s'enseigner, et il conclut par un mot de Théognis : « Jamais, par tes leçons, du méchant tu ne feras un homme de bien. » Plus loin, il ajoute : « Quand un homme a le bonheur de posséder la vertu, c'est sans réflexion, par faveur divine. » C'est la grâce, et la grâce est la négation de l'effort humain, puisqu'elle n'est qu'une faveur surnaturelle.

IV

Aristote semble plus pratique que Platon. Il commence à comprendre l'importance de l'expérience, des faits ; mais au dessus, au delà, il n'en cherche pas

moins un principe suprême dont toutes les sciences dépendent, et, comme Platon, il croit que le commencement de la philosophie doit être exempt de supposition.

La morale d'Aristote n'est pas fort claire, d'autant plus qu'il faut la chercher à travers trois ouvrages : la *Morale à Nicomaque*, la *Morale à Eudème*, la *Grande Morale*. C'est la première qui doit être considérée comme la véritable œuvre d'Aristote (1).

Le but suprême de l'homme est le bonheur ; la vertu fait le vrai bonheur. La vertu est, pour une chose quelconque, la qualité qui complète et achève cette chose. Il distingue avec perspicacité les vertus en vertus intellectuelles et en vertus morales. Les premières résultent d'un enseignement auquel elles doivent leur origine et leur développement ; leur objet, c'est la vérité. Agir suivant la droite raison, c'est agir de façon que la partie irrationnelle de l'âme n'empêche pas la partie raisonnable d'accomplir l'acte qui lui est propre. Les vertus morales naissent de l'habitude, l'habitude étant une manière d'être qui nous dispose à bien faire. Dans l'âme, il y a trois éléments principaux : les passions, les facultés, les habitudes. Les passions sont des dispositions de l'âme suivies de plaisir ou de peine. Les vertus et les vices ne dérivent pas des passions, mais de l'habitude. Les vertus consistent dans une certaine apathie, un certain calme à l'égard des plaisirs, et les peines et les vices dans des dispositions contraires. Nous retrouvons cet esprit de mesure que nous avons déjà aperçu au milieu des divagations de Platon. La vertu morale est un milieu : prodigalité, avarice : = libéralité ; fourberie, niaiserie : = prudence, etc.

(1) V. *Aristote*, trad. Barthélemy Saint-Hilaire. — Ollé Laprune. *La Morale d'Aristote*. — Ritter, *Histoire de la phil. anc.*, T° 3.

Un spirituel député, M. Eugène Delattre, appliquant la doctrine d'Aristote, en a fait les *Quatorze péchés capitaux.*

Rien de plus terre à terre que cette morale pratique; mais au-dessus, Aristote, à la place de la conception du souverain bien de Platon, met « le bien en soi ». Le bien en soi est le développement complet de l'être. Le bien relève de la science souveraine. Le but suprême de l'homme est le bonheur, et le bonheur pour l'homme est le développement de tout ce qu'il a en puissance. Mais la sagesse ou la raison et la science sont au-dessus de l'homme, la vie sage est au-dessus de la vie humaine ; elle n'est pas humaine, mais divine. — Ici on perd pied.

Si on redescend, on trouve que l'activité pratique de l'âme qui s'exerce raisonnablement est la seule chose qui constitue l'œuvre et la félicité de l'homme. Nous voila ramenés à la vie contemplative.

En réalité, il n'y a à retenir de toute cette morale qu'une chose : la constatation de l'influence de l'habitude. « La vertu ne se forme que par l'habitude. Il faut contracter de bonnes habitudes dès la première enfance. » Mais qu'est-ce que l'habitude? C'est l'action réflexe.

Les religions ont su l'organiser ; le philosophe qui, le premier, en a déterminé l'importance, a laissé des prescrits moraux vagues et incertains. S'ils ont fait le bonheur de ses commentateurs, ils n'ont pas beaucoup servi au bonheur de la généralité des hommes.

V

Les fondateurs du stoïcisme, Zénon, Cléanthe, Chrysippe, comme presque tous les autres philosophes, faisaient de la science du bien et du mal le principal but de la connaissance de l'homme. Ariston, de Chios, alla même jusqu'à supprimer de la philosophie tout ce qui n'était pas la morale. Pour ceux qui étaient moins exclusifs, la physique ne devait avoir d'autre résultat que d'apprendre à distinguer le bien du mal ; car on ne peut trouver la cause, l'origine de la justice que dans Jupiter et dans la nature universelle. L'univers étant soumis à une loi universelle, chaque partie du monde devait y obéir. De là le précepte de leur morale : « Suis la nature. » Mais quelle nature? Cléanthe répond : « L'homme doit suivre la nature universelle, mais non pas sa nature particulière. »

Alors, les stoïciens en arrivent à distinguer trois natures : nous devons vivre d'abord conformément à notre nature universelle, puis conformément à notre nature particulière humaine, enfin conformément à notre nature rationnelle, tant qu'elle n'est pas corrompue. Agir avec sagesse, voilà le seul bien ; la vertu seule suffit pour rendre heureux ; le méchant peut être riche, bien portant, le stoïcien le déclare pauvre et malade. Le bon, lui, n'a besoin de rien, parce qu'il possède tout ce qui peut lui être utile.

Devant les conséquences de cette doctrine, les stoïciens furent obligés de s'arrêter, et Chrysippe convenait que les richesses et la santé avaient quelque va-

leur. Mais le sage ne doit jamais essayer de se procurer les biens corporels ou extérieurs pour lui-même ; il doit tâcher de les procurer aux autres.

Chrysippe et ses amis avaient fait du sage un type si élevé, que, loin de considérer qu'ils le représentaient, ils déclaraient que jamais il n'avait existé. Le sage doit être libre de toute crainte, de tout désir, de toute peine et de tout plaisir ; il est véritablement libre, puisque, parvenu à une connaissance parfaite du bon, il ne suit que sa raison. Quand on est à une telle hauteur, on regarde avec mépris le commun des mortels, qui ne peut y atteindre.

A Rome, le stoïcisme aboutit à la morale oratoire de Sénèque, qui fait l'éloge de la pauvreté dans ses palais et méprise les richesses en écrivant sur des tables d'or. Il place le sage non seulement au-dessus des hommes, mais au-dessus des dieux ; car les dieux sont sages par nature, tandis que lui est sage par vertu ; ils sont exempts de passions, tandis qu'il est au-dessus de la passion. Au point de vue pratique, Sénèque recommande les sentences courtes qui se gravent dans l'esprit, sans que celui-ci ait à se demander pourquoi il doit les adopter.

Epictète considère que toutes les questions se rattachent à la morale. Nos opinions, nos penchants, nos aversions dépendent de nous ; notre corps, nos biens, le pouvoir, la renommée, tout cela n'est point notre ouvrage et n'est point en notre pouvoir. Il n'y a de bien et de mal que dans ce qui dépend de la volonté. Notre tâche est de faire repousser les mauvaises idées par les bonnes. Il croit que les idées générales sur le bien et le mal sont communes à tous. Epictète donne des règles pratiques, qui ont pour but d'organiser le renoncement aux choses extérieures ; il va fort loin

dans ce sens, jusqu'à isoler le sage de ses parents, de ses frères, de ses enfants, de sa patrie; il renonce même à rendre sages ses enfants s'ils sont méchants (1). Il en résulte que cette morale sévère aboutit à un complet égoïsme, dans lequel l'homme est uniquement occupé à perfectionner sa sagesse et à contempler Dieu et ses œuvres.

Nous sommes ses enfants. Son essence est le bien ; il nous a donné tout le bien qu'il pouvait donner, ce démon, ce Dieu qui réside en nous. « Ferme ta porte, empêche la lumière extérieure d'entrer : non seulement tu ne seras pas dans les ténèbres, mais encore tu trouveras Dieu et sa lumière qui éclaire toutes les actions. » Si nous ne voulons que ce que Dieu veut, nous serons vraiment libres. Platon avait déjà dit : « Suis Dieu. » Les stoïciens répètent ce commandement.

La mort les préoccupait à ce point que, comme l'a remarqué Bacon avec justesse, ils la faisaient pleine d'épouvante. Ils s'y préparaient, comme les religieux qui la considèrent comme l'entrée d'une nouvelle vie, bien que cette survivance ne paraisse pas tenir une grande place dans leurs préoccupations. Spinoza a répondu avec raison que l'étude de l'homme sage n'était pas de savoir comment mourir, mais comment vivre.

Le suicide est la solution de tout embarras. « Si vous n'êtes pas content de la vie, la porte est toujours ouverte. »

Les premiers Romains qui s'inspirèrent du stoïcisme grec, Caton, Cicéron, le présentèrent comme la morale des héros ; les derniers, Sénèque, Marc-Aurèle, en firent

(1) Il est vrai que, dans un autre passage, il reconnaît qu'il y a une étroite liaison entre les hommes et que nous devons nous efforcer de rendre bons ceux qui vivent avec nous.

une sorte de quiétisme. Ce qu'ils recommandent, c'est l'examen de soi-même et la pureté de l'âme.

On n'a pas l'occasion d'être tous les jours Décius ou Régulus, et le saint est le contraire de l'homme. On a, au contraire, tous les jours, à chaque instant, l'occasion d'être honnête : la vie morale se compose de petits actes incessamnent répétés. Ce sont ces petits actes que dédaigne le stoïcisme. Il pense trop à la mort pour bien enseigner à vivre. Il se tend trop: c'est l'effort continu. Il soulève la vertu comme un hercule de foire soulève un poids à bras tendu : le bras tendu se fatigue vite.

Le poids qu'il soulève est relativement faible. Ces hommes d'élite peuvent agir sur quelques natures disposées à recevoir leurs maximes : mais comment pourraient-ils agir sur les masses quand ils viennent leur affirmer, « que le sage est heureux dans le taureau de Phalaris »? Chacun se rappelle qu'il n'a jamais considéré comme un bonheur de se brûler les doigts, et son expérience personnelle et fréquente le met immédiatement en méfiance contre des gens qui commencent par lui affirmer une pareille impossibilité.

Certes, elle a eu de l'influence, la doctrine qui fait de l'empereur Marc-Aurèle le disciple de l'esclave Épictète; mais cette influence reste limitée dans un petit cercle d'esprits d'élite. Si Marc-Aurèle non seulement écrit ses maximes, mais montre, dans toutes ses actions, le profond sentiment qu'il avait de ses devoirs et arrive à concilier ceux d'homme et d'empereur, cependant si inconciliables, deux des plus épouvantables empereurs romains avaient été élevés par des stoïciens, Néron par Sénèque, Commode par Marc-Aurèle ; et tous les deux semblèrent s'acharner à prouver par leur conduite l'impuissance moralisatrice des doctrines, le premier, de son précepteur, le second, de son père.

CHAPITRE II

La morale du sentiment.

I. La philosophie du sentiment. — La voix du cœur. — « La voix de la nature ». — L'homme est né bon.
II. Exemples.
III. Mauvais résultats des bons sentiments. — La pitié et le délire persécuteur. — « Il a souffert. » — « Le roi est si bon. » — L'amour — L'orgueil. — La colère. — La politique de sentiment. — Domination de l'intelligence par l'instinct.

I

J'ouvre le cours de l'*Histoire de la philosophie moderne* de Victor Cousin, et j'y trouve :

« Il y a des philosophes qui, repoussant la suprématie des sens et celle de la raison, cherchent dans le sentiment le vrai guide et la lumière de la vie intellectuelle et morale; Rousseau, en France, en Ecosse, Hutcheson et Smith, en Allemagne, Jacobi.»

Rousseau et Jacobi font reposer sur le sentiment la science, l'art et la morale. L'instinct du cœur domine tout. Le cœur sent le beau et le bien. L'homme a un amour inné pour le beau et le bien. Et Cousin continue : « Le sentiment est comme une grâce divine qui nous aide à accomplir la loi

sévère et austère du devoir. La voix du cœur est la voix de Dieu. »

Mais qu'est-ce que le sentiment? Au point de vue intellectuel, c'est une opinion qui n'est pas appuyée sur des observations conscientes. Entendez quelqu'un soutenir une thèse sans argument : il vous dira. — C'est une affaire de sentiment.

Le sentiment, c'est l'impulsion instinctive; c'est le contraire du jugement méthodique. Les charlatans seuls font du sentiment l'instrument de la science.

Je me rappelle toujours le profond étonnement que j'éprouvai, lorsqu'enfant, ouvrant le dernier volume de l'*Histoire de France* de M. Henri Martin, je tombai sur le passage où il s'extasie devant cette affirmation de Rousseau : « L'homme est né bon. » Vous le dites ? Prouvez-le.

Souhaiter qu'il en fût ainsi accuse d'excellentes intentions, mais les intentions ne sauraient suppléer à la réalité.

II

Malheureusement tous les faits viennent protester contre la thèse de Rousseau. Les Australiens, les Andamanites, les Botocudos ne sont pas les pires des hommes, et cependant leur bonté se manifeste par l'infanticide, l'esclavage de la femme et le cannibalisme (1).

La morale de sentiment? Mais jusqu'à présent c'est

(1) V. Abel Hovelacque, les *Débuts de l'humanité*.

elle qui a dominé l'humanité, et nous allons voir ses résultats.

L'homme primitif a faim et soif, a des appétits sexuels ; il est paresseux et violent. Satisfaire sa faim, sa soif, ses appétits sexuels, sa paresse, c'est toute sa morale. Il s'empiffre, comme l'Esquimau quand il a fait bonne chasse, comme l'Australien, après ses longs jeûnes, comme le Botocudo, s'il a la chance de tuer un pécari. Il s'enivre, s'il a de l'alcool à sa disposition. Il se jette sur la femelle ; à défaut de femelle, prend le mâle. L'Australien charge sa femme comme une bête de somme, la roue de coups si elle oublie quelque chose ou simplement s'il veut manifester à ses dépens sa bonne ou sa mauvaise humeur, ne la nourrit que des débris de ses repas, et, en compensation, la mange en temps de disette. Pendant qu'il se repose, il lui fait faire l'effort, réservant pour lui la jouissance. C'est son esclave.

Voilà la première phase de la morale sentimentale qui prouve, d'une manière évidente combien est justifiée l'affirmation de Rousseau !

III

Les partisans de la morale du sentiment ne peuvent nier ces faits; mais alors, ils déclarent qu'ils entendent autre chose. Les partisans de cette morale doivent forcément rester dans le vague, car le sentiment est le contraire de la précision.

L'histoire est là pour nous montrer comment les

meilleurs sentiments peuvent être la cause des plus grands maux. Il n'y a pas de sentiment plus généreux que celui de la pitié. Il fait vôtres les douleurs de votre semblable. A première vue, vous croiriez que ce sentiment ne pourrait jamais nuire à personne, sinon en exigeant de trop grands sacrifices de celui qui le ressent trop vivement.

Eh bien ! prenez garde ! cet homme qui ressent si vivement la pitié peut devenir un monstre.

Vous avez, sans doute, vu un fou atteint du délire de la persécution : il voit des ennemis partout; chaque passant le menace ou se moque de lui. Ses voisins agitent leurs rideaux tout exprès pour lui faire des misères, des lumières le poursuivent. Vous plaignez cet homme, et vous le croyez inoffensif.

Vous êtes heureux que cet homme tremblant ne vous ait pas assassiné. En vous quittant, il va peut-être tuer quelqu'un. Chaque passant qu'il croise court un danger de mort : car à tout coup, son délire de la persécution peut se transformer en délire persécuteur; et le malheureux, pour se débarrasser d'un ennemi imaginaire, tuera un homme inoffensif fort réel.

De même, la pitié se transforme à tout instant en férocité.

Écoutez des femmes à la lecture d'un crime bien noir : de suite, leur pitié pour la victime se traduira de la manière suivante à l'égard de l'assassin :

— Oh! le monstre, il faudrait le faire mourir à petit feu!

C'est poussées par l'immense pitié qu'excitaient en elles les souffrances et la mort de Jésus, que les misérables populations du moyen âge, qui auraient dû réserver pour elles-mêmes leur propre pitié, mettaient les Juifs à la torture et les brûlaient avec joie.

Nous avons vu, au mois de mai 1871, la pitié, excitée par le massacre de deux à trois cents otages, faire fusiller de 15 à 20,000 hommes et en enfermer 40,000.

Tous les jours, à propos d'un homme politique qu'on entoure d'une légende, vous entendez crier, pour justifier cette légende : — Il a souffert!

Mais Jésus a souffert, et pour lui des milliers et des milliers d'hérétiques et de Juifs. L'humanité aurait trop à faire si elle était obligée de ramasser tous les martyrs dont elle a jonché sa route. Pour élever un piédestal à un homme, il ne s'agit pas de savoir s'il a souffert ou non, il s'agit de savoir pourquoi il a souffert. Notre démocratie doit se garder de mettre la pitié au-dessus de l'intelligence, le sentiment au-dessus du discernement.

La bonté est un sentiment excellent aussi. Demandez aux populations de l'ancien régime. On disait de Louis XVI : « Le roi est si bon! » Et, par bonté, le pauvre roi ne pouvait refuser les pensions que lui demandaient ses gens de cour, ni même de petites lettres de cachet.

L'amour! Ah! si on n'écoute que lui, on fait de jolies choses. Il met les filles à mal et conduit les hommes au viol. Exclusif, en raison de son intensité, il fait sacrifier l'objet aimé par celui qui l'aime, au nom des droits de l'amour. C'est à lui que nous devons la jalousie idiote d'Othello. Notre code pénal va jusqu'à sanctionner son acte, et nous donne les Dubourg et les Fenayrou.

Il faut bien aimer quelque chose! La vieille fille aime son serin et sa chatte à ce point qu'elle leur sacrifiera sa domestique et dédaignera profondément les misères humaines. Cette affection devient un égoïsme féroce.

N'écoutez que votre sentiment. L'orgueil pourra vous

faire faire de grandes choses ; il vous rendra insupportable aux autres, et la tête haute, perdu dans votre propre admiration, comme l'astrologue de la fable, vous ne verrez pas le puits qui est à vos pieds.

La colère est aussi une explosion de sentiment, et c'est elle qui a fait faire presque toutes les grandes sottises de l'humanité. Il y a des gens qui se vantent de ne pas pouvoir se contenir quand ils sont en colère. Il n'y a pas de quoi, en vérité. Autant un fou devrait-il se vanter de sa folie. Par colère, vous tuez votre femme, votre ami; par colère, vous battez vos enfants ; par colère, vous déclarez la guerre à d'autres peuples, et vous faites massacrer réciproquement des milliers de braves gens qui n'en peuvent mais, et qui, par la contagion de l'exemple, arrivent pour la plupart à partager votre colère.

Actuellement, toute notre politique est dirigée par le sentiment. Nous nous décidons, non d'après des informations étudiées et coordonnées, mais sur des mots qui vibrent plus ou moins en nous, sur des affirmations sans contrôle, par sympathie pour les uns, par antipathie pour les autres, sans que, le plus souvent, nous puissions nous rendre un compte exact des motifs de cette colère ou de cette sympathie. Nous démêlons vaguement le but que nous voulons poursuivre, et fort souvent nous prenons les décisions qui nous en écartent le plus. Nous faisons des dieux, un jour, auxquels nous demandons l'impossible, et nous les brisons le lendemain. C'est la morale de sentiment qui ramène les Bonapartes en France, alors qu'elle aurait dû à tout jamais livrer leur mémoire à la haine. C'est la morale de sentiment qui fait dire à Lamartine : « *Alea jacta est.* Il faut laisser quelque chose à la Providence ! » comme

si l'art de l'homme ne devait pas consister à laisser le moins possible au hasard.

Ah ! quand nous n'écoutons que notre sentiment, nous faisons de jolies choses !

La morale du sentiment est modeste : c'est la domination de l'intelligence par l'instinct.

CHAPITRE III

L'impératif catégorique

La loi morale. — *L'a priori.* — Il faut! — Devoir. — L'obligation de la répugnance. — Le *jubeo* et le *veto* du juge intérieur. — Le petit Dieu intérieur.

Le Kantien hausse les épaules dédaigneusement, en homme de beaucoup supérieur à toutes ces grossières et misérables conceptions, et dit :

— La morale est le système des fins de la raison pratique pure (1). Le prescrit absolu ou l'impératif catégorique de la raison est l'élément rationnel de la morale. C'est un concept pur, *a priori*, qui n'emprunte rien à l'expérience interne ou externe. La loi morale n'est pas un fait de conscience, se démontrant par expérience interne ou externe. La réalité du principe moral n'est pas déduite de la constitution particulière de la nature humaine. Il n'est pas valable pour l'homme seulement, mais pour tous les êtres raisonnables possibles ; car la raison n'est pas une faculté intellectuelle de l'homme, mais une chose qui subsiste par soi, une hypostase.

(1) *Métaphysique des mœurs*. Trad. Tissot, p. 149

Le matérialiste. — Les prêtres fondaient leur morale sur des dieux ; toi tu la fondes sur des entités plus raffinées, mais non moins incompréhensibles ; et quand tu dis que ton principe moral est valable non seulement pour l'homme, mais pour tous les êtres raisonnables possibles, avoue que tu penses un peu aux anges et autres créations anthropomorphes.

Le kantien. — Je répète que l'éthique est un principe transcendantal, métaphysique. Les lois espace, temps, causalité nous sont données *à priori*; de même la règle morale de nos actions, exprimée sous la forme d'un impératif catégorique : « Il faut ! »

Le matérialiste. — « Il faut ? » — « Tu dois ? »

Le kantien. — Oui, c'est une nécessité morale absolue.

Le matérialiste. — Mais comme le remarque fort bien Schopenhauer, c'est là une *contradictio in adjecto :* une nécessité morale n'a de sens ni de valeur que par son rapport à une menace de châtiment ou à une promesse de récompense.

Le kantien. — Je proteste. Une action, pour avoir une valeur morale authentique, doit être faite par devoir, et à cause du devoir, sans aucun penchant naturel qui porte l'agent à l'action.

Le matérialiste. — Tu es de l'avis de la bonne femme d'Alexandrie, qui se promenait dans les rues, une torche dans une main, pour brûler le paradis, et un seau dans l'autre, pour éteindre l'enfer, afin qu'on n'aimât plus Dieu que pour lui-même.

Le kantien. — Elle avait du bon. Ainsi, pour qu'un homme soit véritablement charitable, il faut que la nature ne l'ait en rien disposé particulièrement à la charité. L'homme doit obéir à la loi morale par devoir, non par inclination libre.

Le matérialiste. — C'est ce que Schiller a traduit ainsi : « Scrupule de conscience : — Je sers volontiers mes amis, mais, hélas ! je le fais avec inclination, et ainsi j'ai souvent un remords de n'être pas vertueux. — Décision : — Tu n'as qu'une chose à faire : il faut tâcher de mépriser cette inclination et faire alors avec répugnance ce que t'ordonne de faire le devoir. »

Le kantien. — Parfaitement.

Le matérialiste. — Et, dis-moi, cela t'arrive-t-il souvent de ne faire les choses que par devoir, contrairement à ton inclination ?

Le kantien. — J'avoue qu'il a été impossible de découvrir un seul cas bien certifié où une action conforme au devoir ait eu pour principe unique la pensée du devoir. Mais cela n'a aucune importance ; car, dans une philosophie pratique, il ne s'agit pas de donner les raisons de ce qui arrive, mais les lois de ce qui devrait arriver, cela n'arrivât-il jamais.

Le matérialiste. — Nous n'avons pas la même notion du terme loi. Je comprendrais difficilement un physicien, un alchimiste qui formuleraient des lois de ce qui pourrait ne jamais arriver.

Le kantien. — Toi, tu n'es que pour les *à posteriori*. Moi, j'admets certains *à priori*. Cette constatation est une des plus importantes découvertes du Maître. La loi morale est *à priori*. La raison commande sans se soucier des résultats empiriques. La loi morale nous oblige, par la raison que l'idée de liberté nous rend membres du monde intelligible. L'homme se partage en deux êtres : l'être physique, animal ; l'être moral, intelligible. L'homme-raison (noumène) est l'obligeant ; l'homme-animal (phénomène) est l'obligé. La volonté est la causalité des êtres vivants raisonnables. La liberté est la propriété que possède la volonté na-

tionale d'être elle-même sa propre loi : autonomonie de la volonté. La moralité est le rapport des actions à l'autonomie de la volonté. L'action qui peut subsister avec l'autonomie de la volonté est permise ; celle, au contraire, qui ne le peut pas, est défendue. La nécessité objective d'une action par obligation s'appelle devoir.

Le matérialiste. — Merci ; c'est très clair. Mais qui juge ?

Le kantien. — La conscience morale.

Le matérialiste. — Un exemple ?

Le kantien. — « Tu ne dois pas mentir. »

Le matérialiste. — Mais tu parles comme Moïse, au nom de Jehovah. Et comment concilies-tu l'absolue nécessité que tu donnes à la loi morale avec sa violation constante ?

Le kantien. — Nous devons croire à la puissance du juge intérieur, vénérer son *jubeo* et son *veto.*

Le matérialiste. — Tu reviens à la sanction théologique ; tu veux faire de ta conscience un nouvel Osiris, un nouveau Minos, un nouveau Dieu, dans la main duquel tu mets la balance du bien et du mal. Cela est si logique que tu es même allé jusqu'à lui donner un appareil judiciaire. Ta conscience est un être à part de l'individu ; tu le dédoubles ; car, si elle était identique à lui-même, il n'aurait pas besoin de plaider devant elle. Jamais il ne perdrait son procès. Mais où est la sanction des jugements de la conscience ? Ton système est moins bien coordonné que celui de la plus grossière religion ; là, au moins, apparaissent clairement des récompenses et des châtiments.

Le kantien. — Il y a bien là, en effet, quelque chose d'insuffisant dans le système de Kant ; mais Fichte a

déclaré que l'homme n'est qu'un instrument de la loi morale, un véhicule.

Le matérialiste. — Mais cette obligation morale absolue devient une fatalité morale. Avoue que tu es pris dans les propres subtilités de tes raisonnements et que tu n'es pas parvenu à concilier la coexistence de la liberté avec la nécessité. Tu prétends que tu as un impératif catégorique...

Le kantien. — Oui.

Le matérialiste. — Affaire de vanité. Tu veux avoir aussi ton petit dieu intérieur, et tu veux, par amour-propre, lui donner une puissance, parce que tu crois, par une de ces aberrations si communes à l'homme, qu'en la lui prêtant gratuitement, tu y participeras toi-même. Tu as substitué aux manitous passés, aux esprits, aux âmes, une nouvelle entité, un nouveau concept. Au fond, ta morale métaphysique n'est que l'estompage de la morale théologique. Celle-ci donnait une sanction extérieure ; toi, tu essaies de donner à l'homme une sanction intérieure, mais tu en arrives à l'obligation de le dédoubler lui-même, de sorte que sa conscience lui devient étrangère. Aux hypothèses brutales, mais claires, tu as ajouté des hypothèses plus raffinées, mais plus enchevêtrées encore. Tu avoues toi-même que tu es incapable de prouver la réalité d'une seule des affirmations de ton système, et nous ne voulons que des réalités.

Ta morale de l'obligation morale, ta morale du devoir n'est qu'une bulle de savon. Elle crève dès qu'on la touche du doigt. Ton impératif catégorique est un Croquemitaine sans sanction.

CHAPITRE IV

Le libre arbitre et les truffes

Le libre arbitre. — « La Société s'écroule. » — Défaut de méthode. — La fourchette. — Le chien d'arrêt. — Liberté de faire et de vouloir. — La volonté des truffes. — *Hic habitat felicitas.* — « Immonde spiritualiste. »

Un de ces hasards de congrès avait réuni des hommes d'opinions fort différentes sur la terrasse d'un restaurant qui dominait le Lez, dont les eaux bleues allaient se perdant sous les tamaris et les platanes.

Il y avait là un professeur de l'Université, nourri des livres de Cousin, de Jouffroy et de Jules Simon. Ce n'était que par tolérance que lui, représentant des saines doctrines, avait consenti à se mettre à table avec un « immonde matérialiste » comme moi.

En s'asseyant, il leva les yeux au ciel, enveloppa le paysage d'un geste élégant, et nous gratifia d'une phrase lamartinienne sur l'admirable nature, dont le seul spectacle prouvait l'existence d'un créateur.

Le dîner commença par une bouillabaisse épicée, continua par du gibier bourré de truffes, le tout arrosé des vins chauds de Bourgogne et de la côte du Rhône. Le spiritualiste mangeait bien, buvait ferme, et n'en

parlait que davantage. Il lançait des apophthegmes dans le genre de ceux-ci :

— L'Allemand est lourd. Cela tient à son climat humide, à ses saucisses et à sa bière. Le Français est léger. Cela tient à son bon vin, à son ciel limpide.

— Eh ! eh ! lui dis-je, voilà des raisonnements singulièrement naturalistes pour un spiritualiste ; quoi ! vous attribuez les défauts et les qualités de chaque peuple à sa nourriture, sa boisson et son climat !

— Oh ! me dit-il immédiatement avec l'ardeur du dialecticien habitué aux disputes d'école, quelle conclusion voulez-vous en tirer ?

— Que vous ne croyez pas au libre arbitre.

— Moi ! s'écria-t-il, encore plus surpris que menaçant, je dis avec mes maitres, Victor Cousin, Jouffroy : « La négation du libre arbitre est la négation de toute morale. Otez la croyance à la liberté, a dit Jules Simon, et la société s'écroule » (1).

— Il ne s'agit pas des conséquences de l'existence ou de la non existence du libre arbitre. Vicieuse méthode que d'essayer de prouver quelque chose par ses conséquences. C'est l'existence ou non du libre arbitre qui, actuellement, est en question.

— Suis-je libre, oui ou non, de prendre ma fourchette de la main gauche ou de la main droite ?

— Mais non ; car, si vous la tenez de la main gauche, c'est par suite de l'habitude contractée dans votre enfance. Puis vous avez observé que, du moment que vous coupiez votre viande de la main droite, il était inutile de faire faire un perpétuel voyage à votre fourchette entre les deux mains. Ce motif déterminant a consacré l'habitude ; et maintenant vous tenez votre

(1) *Le Devoir*, p. 6.

fourchette de la main gauche, vous vous en servez sans y penser, par action réflexe.

— Action réflexe ? La manie de mêler la physiologie à la métaphysique.

— Regardez donc ce chien.

— Oui, un beau chien d'arrêt.

— Croyez-vous qu'il arrête en vertu de son libre arbitre ? Il arrête par une double influence : celle de l'hérédité et celle de l'éducation.

— Mais un chien n'est pas un homme.

— Vous avez connu X..., je crois ?...

— Oui ; c'était un fameux imbécile, mais prétentieux.

— Et son père ?

— Il lui ressemblait.

— Il n'était donc pas libre, puisqu'il avait reçu des défauts d'un père qu'il n'avait pu choisir.

Le spiritualiste continuait à manger des truffes et du gibier, tout en buvant force verres de vin, pour se donner le temps de chercher un argument.

— Cependant, dit-il, je ne fais que ce que je veux.

— J'en conviens.

— Alors, nierez-vous que c'est la liberté ?

— Tenez... vous mangez en ce moment du gibier, des truffes; vous buvez des vins capiteux. Vous avez un tempérament sanguin, qui est expansif; nierez-vous que l'influence du dîner ne provoque chez vous des sensations agréables et des idées qui y correspondent ?...

— J'ai dîné parce que j'ai voulu.

— Vous avez été trop aimable.

— Le plaisir a été pour moi... et c'est parce que je savais que j'aurais ce plaisir que je suis venu ; j'ai donc été libre...

— De faire ! mais non de vouloir !

— Comment ! je n'ai pas été libre de vouloir ?

— Non !

— Ceci est trop fort !

— Tout acte n'est qu'un effet ; tout changement est l'effet d'un changement précédent.

Le spiritualiste m'interrompit pour se lancer dans une série d'épigrammes de toutes sortes ; puis il en vint à expliquer son caractère.

Il disait qu'il était bon garçon, qu'il ne fallait pas cependant se fier à ses allures rondes ; qu'il était très ferrailleur sans en avoir l'air...

Pendant ce temps, je gardais mes réflexions pour moi, en me disant :

— Quand les hommes intelligents se mettent, après dîner, à expliquer leur caractère, ils commencent, sans s'en douter, à fournir un fameux argument contre le libre arbitre.

Bientôt après, il se retourna vers moi et m'accabla :

— Oh ! voyez-vous, c'est que, pour traiter les questions philosophiques, il faut les connaître. Aujourd'hui tout le monde veut les aborder : les physiologistes voudraient les accaparer à leur profit ; les matérialistes nient les vérités éternelles démontrées par tous les maîtres. Je suis un de ceux qui les soutiennent, non sans succès, je puis le dire ; je prépare de grands travaux qui réduiront au silence...

La langue commençait à s'empâter un peu.

— Bon ! me dis-je, nous voici à la seconde phase : le libre arbitre fait comme la *Peau de chagrin* de Balzac. Le voilà encore diminué.

Des dames qui dînaient à l'autre bout de la terrasse partirent. L'attention de mon professeur ne demandait que cet éveil. Aussitôt, ses idées changèrent de cours,

et il se lança dans des digressions qui eussent réjoui Brantôme.

Dix minutes après, à la sortie de table, il me prenait par le bras et, confidentiellement, me disait, après un moment d'hésitation :

— En votre qualité de spécialiste, vous devez connaître...

— Oui.

— Alors, voulez-vous?...

— Pour vous obliger.

— Merci. Au fait, c'est bien permis. Caton le tolérait.

— Et le libre arbitre? repris-je.

— Oh! mais si j'y vais, c'est parce que je le veux.

— Soit; mais pour quelle part entrent en ce moment dans votre volonté le poisson, les truffes, le gibier, les vins chauds de Bourgogne et de la côte du Rhône?

— Je n'en fais pas moins ce que je veux.

— Oui, mais tu ne veux pas ce que tu veux; ce sont les truffes qui veulent.

— Eh bien! la preuve que je fais ce que je veux, me dit-il d'un air boudeur, c'est que je ne vais pas y aller.

— Tu me prouveras tout simplement qu'un mobile plus puissant que les truffes vient de provoquer en toi une autre excitation...

Il fit quelques pas : les truffes et l'honneur du libre arbitre se livraient une terrible bataille dans son cerveau. Les truffes l'emportèrent. *Hic habitat felicitas!*

Une heure après, il était à la phase de l'attendrissement et du remords, et pesant lourdement sur mon bras, il me disait :

— N'en parlez pas, surtout... j'ai confiance en vous... un professeur!... la morale!...

— Oh ! lui disais-je, ce sont les truffes.

— Non, non ; ce serait la négation du libre arbitre...

— Ça vous rendra indulgent pour le malheureux qui, placé dans une situation analogue, se rend coupable...

— Oh ! mais c'est la destruction de la responsabilité, c'est le renversement de toute morale...

— Jugez par vous-même.

Tout s'écroulait en lui, même sa foi dans le libre arbitre. Un quart d'heure après, le laissant dans son lit, plongé dans une prostration complète, je retournais l'argument qu'il m'avait lancé tant de fois et lui disais :

— Adieu, immonde spiritualiste !

CHAPITRE V

La morale éclectique

Dieu. — Le bien, le beau, le vrai. — « Le devoir et l'amour de soi. — Pourquoi ? Parce que. — Le devoir. — Quésaco ? — Sanctions suprêmes. — « Quoi qu'il en soit. » — L'horloge et l'horloger. — Humiliation de la philosophie devant la religion. — L'infaillibilité de l'État.

I

Cousin, dont l'influence domine encore tout notre enseignement universitaire, dit : « Dieu est le principe du bien ; il sert comme fondement de toute vérité, de la vérité morale comme de toutes les autres. — Tous mes devoirs sont compris dans la justice ; or, d'où, de qui peut nous venir une telle loi, sinon d'un être essentiellement juste et bon ? — Tout semble ordonné en vue du bien général. — Il faut qu'il y ait un être qui se charge d'accomplir l'ordre moral ; et cet être, c'est Dieu. — Nous avons la faculté du bien, du beau, du vrai. La vérité n'est pas à nous ; elle arrive jusqu'à nous par l'intermédiaire d'une faculté qui est en nous. L'idée du bien est une idée absolue. La loi du devoir, la justice absolue sont des vérités *a priori* dont le fondement n'est pas l'expérience, mais la raison. »

Les emprunts à Platon, revus par Kant, peuvent durer indéfiniment; je vois là des affirmations. Où est la preuve de leur vérité ?

M. Jules Simon a consacré tout un volume au devoir, qu'il fait dériver du libre arbitre. Il affirme que l'amour de l'humanité, inspiré par le devoir, crie à l'homme : « Oublie-toi! sacrifie-toi! » Mais, en même temps, il reconnaît lui-même que, « dans la plupart des âmes, c'est l'amour de soi qui domine (1). »

Cependant il ajoute ailleurs : « Nous ne ferons pas difficulté de dire que le plaisir de sauver son bienfaiteur est supérieur à toutes les satisfactions qu'on pourrait se procurer. Pourquoi? parce que la justice existe. »

Ces citations suffisent pour montrer cette manière de raisonner : on justifie une affirmation par une autre affirmation, toutes les deux également dénuées de fondement.

M. Marion, professeur de philosophie au lycée Henri IV, qui a eu un poste important au ministère de l'instruction publique, a écrit un manuel pour l'éducation morale et civique des petits Français, intitulé : *Devoirs et droits de l'homme* (1).

Il fait du devoir une entité : « Le devoir ne nous dit pas : « *Si tu veux* devenir riche, fais ceci; *si tu veux* être heureux, ne fais pas cela. » Il nous dit simplement : « Fais ceci, ne fais pas cela. » — Ah! il nous dit cela! Et si je ne l'entends pas?

A tout instant, la morale interdit, la morale commande. La morale? *quid?* Quand les conjurés de la Société du Nord essayèrent de faire proclamer Cons-

(1) *Le Devoir*, 1re édition, in-8°, p. 508.
(2) 1880, in-12.

tantin empereur à la place de Nicolas, certains officiers avaient dit aux soldats qu'ils avaient entraînés dans leur mouvement : — « Criez : « Vive la Constitution ! » Et les malheureurx criaient : — « Vive la Constitution ! » Mais, de temps en temps, les plus perspicaces murmuraient : — « Nous voudrions bien voir la femme de Constantin, Madame la Constitution ! »

Plus d'un de ceux à qui s'adresse le petit manuel de M. Marion diront : « La morale? quésaco? qu'est-ce que c'est que cette personne? et de quel droit et à quel titre nous ordonne-t-elle ceci et nous défend-elle cela? »

M. Marion sent si bien l'impuissance de ce stimulus, qu'il intitule un chapitre : « Sanctions suprêmes : Dieu et la vie future. » La morale ne suffit donc plus. Il faut y ajouter le Croquemitaine religieux. Le professeur de philosophie crie : « A moi, Jéhovah ! à moi, Allah ! à moi, Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit ! à moi, Satan ! à moi, saint Michel ! à moi, le paradis ! à moi, l'enfer ! »

Puis, un peu honteux, il reprend : « Quoi qu'il en soit, le devoir est clair et parle haut... » Il en parle bien à son aise, M. Marion, et avec un étrange scepticisme : « Quoi qu'il en soit ! » C'est que c'est très important de savoir s'il en est quelque chose. Quelle « sanction suprême » peut avoir ce « quoi qu'il en soit? » On n'espère pas en un « quoi qu'il en soit » ; on ne redoute pas un « quoi qu'il en soit ». « Quoi qu'il en soit » est faible. On pourra répéter indéfiniment : « Quoi qu'il en soit, le devoir est clair et parle haut », jamais avec une formule aussi vague on n'organisera une action réflexe, ayant quelque influence.

M. Marion en fait l'aveu à la dernière page de son livre : il supprime le « quoi qu'il en soit » et il affirme « que l'excellente horloge suppose un habile horloger ». « Si nous ne reconnaissons pas sa puissance, comment ne pas reconnaître son autorité suprême et la majesté de son commandement, dans cette loi du devoir qui parle si haut au dedans de nous ? » Comme dans cette excellente horloge il y a des rouages détraqués qui assurent « le triomphe des méchants et causent la souffrance des bons », « comment croire qu'un jour ne viendra pas où il sera fait à chacun selon ses œuvres ? »

Le dernier mot est celui-ci : « Accomplissons tous les devoirs de notre religion. » Par une singulière inconséquence, M. Marion ne témoigne pas de préférence plutôt pour l'une que pour l'autre. « Soyons sérieusement de la religion que nous croyons la meilleure, dit-il, tout en souffrant que d'autres pratiquent en paix à côté de nous celle que leur conscience juge la bonne. »

En reconnaissant la nécessité des cultes, la métaphysique éclectique se juge donc incapable d'organiser une morale sans le secours de la religion et de ses trucs les plus grossiers. Elle a recours à tout son bric-à-brac d'inventions surnaturelles. En même temps, elle déclare sa propre infaillibilité, proclame qu'elle est la vérité, et au moment où M. Marion montre si peu de confiance dans l'efficacité des règles de la civilité puérile et honnête qui composent la partie la plus importante de son manuel, il affirme que « la loi ne peut permettre au premier venu d'enseigner ce qu'il lui plait et de répandre l'erreur impunément ». Morale d'État, foi de l'État, direction de l'État, c'est une inquisition édulcorée, sans bûchers et sans tortures. Si les

procédés ont changé, le système est identique. La métaphysique, fille abâtardie de la religion, l'appelle à son aide, puis, comme elle, demande le secours du bras séculier, et, à l'infaillibilité du Pontife substitue l'infaillibilité d'une entité : l'État !

CHAPITRE VI

Résultats négatifs de la morale métaphysique

Réplique. — Théologie et métaphysique. — Impuissance de la métaphysique. — Instrument commun. — Les bonnes doctrines. — Impuissance du métaphysicien. — Supériorité du théologien. — Le fou complet. — Le fou convalescent. — Aveu. — Il faut de la religion pour le peuple. — Le délire, élément moral. — Colère. — Mélancolie du croyant. — Le silence. — La foi revivra-t-elle jamais ?

Le théologien a beau jeu pour se retourner vers le métaphysicien, et lui dire :

— Tu vois bien que tu n'as pas le droit de faire le dédaigneux à mon égard. Nous nous entendons même assez bien, tes philosophes et moi. Platon, Aristote, Chrysippe, comme moi, aboutissent à la vie contemplative. Comme ma religion, le stoïcisme n'est que l'apprentissage de la mort, et je lui dois une partie de mon quiétisme. A Alexandrie, je me suis inspiré de Platon, et lui qui semblait optimiste à Athènes, finit en Plotin, qui, à ses derniers moments, déclara que « mourir est un bien ! » — « Je lutte pour délivrer la divinité qui est en moi ! Au XIIIe siècle, à Rome, dans tout l'occident, j'ai fondé ma scholastique sur Aristote. Si je t'ai tout

donné, je reconnais avoir reçu de toi, en échange, quelques formules, quelques tendances, quelques impressions; mais il a fallu qu'elles passent par mon moule pour qu'elles s'imposent à la masse humaine.

« Quant à ton impératif catégorique, c'est une maquette en carton que personne ne prendra pour un moteur. Tes phrases sonnent creux. Tu as beau varier ton orchestre, il ne vaut ni l'orgue de mes cathédrales, ni le chant de mes psaumes, ni le spectacle de mes pompes, ni l'engrenage de mes rites. Tu me reproches mon impuissance! Regarde autour de toi. Qu'a été ta puissance dans le passé auprès de la mienne? Qu'est-elle dans le présent? et dans l'avenir, le jour où la science aura détruit la mienne, que restera-t-il de toi? Je puis tromper l'homme, moi; toi, tu ne peux même pas lui créer les illusions, lui donner les mirages à l'aide desquels je l'ai conduit, et je l'ai tour à tour élevé ou abaissé. Le mensonge, conscient ou non, a été mon instrument. C'est le tien aussi. J'ai imposé mes croyances; toi également tu veux les imposer par l'éducation, par le professorat. N'as-tu pas fait des lois contre l'athéisme? et n'as-tu pas aussi des anathèmes pour les mauvaises doctrines? Tu es despote comme je le suis moi-même, seulement tu ne saurais aller logiquement jusqu'à l'inquisition. Tu restes dans ta demi-teinte, tu te contentes de procès de presse, de mois de prison et de milliers de francs d'amende; tu proscris de tes chaires, de tes facultés, toutes les théories qui ne font pas partie de ton orthodoxie; tu veux aussi subordonner la science à tes concepts, et tu nies Darwin, parce qu'il conduit au matérialisme. Métaphysicien! tu n'es que mon produit dégénéré. Pas plus que moi, tu n'as trouvé la solution. Mais en plus que toi, j'ai donné au déshérité l'illusion des extases dans

cette vie, et, au-delà, l'espoir des paradis, pleins de houris, et des harmonies célestes, selon les goûts. Il y a déjà longtemps que Quinte Curce constatait que nul à mon égal, ne savait mener les multitudes (1).

« Comme moi tu prends, comme auxiliaires, les êtres extra-naturels, afin qu'ils te livrent des troupeaux passifs ; mais moi, je sais donner à ces êtres une telle puissance subjective, qu'ils deviennent des réalités objectives.

« De même que le fou entend des voix, si intenses qu'elles sont pour lui plus vraies que la réalité, voit des fantômes, des apparitions, des images, qui ont pour lui une existence positive ; de même je prête une vitalité, une action, une volonté positives aux objets de ma foi. »

Le matérialiste.— Tu as raison, tu es le fou complet. Le métaphysicien est un fou en convalescence. Sa subjectivité a diminué. Pour lui, les voix sont à peine distinctes, les fantômes s'effacent. Tous ces êtres surnaturels perdent la certitude de leurs contours. Ils ne lui apparaissent plus qu'à travers un brouillard. Au lieu de se mouvoir et d'agir, ils restent dans une immobilité passive. Ils ne se révèlent plus par leurs actes, nous ne les connaissons qu'à l'aide d'une série de mots qui en donnent une perception confuse. Théologien ! tu as raison : les entités métaphysiques ne sauraient avoir une action aussi efficace sur l'homme que les entités théologiques. Leurs créateurs et leurs adorateurs le sentent si bien que Cicéron et M. Cousin s'accordent pour dire :

— « Il faut de la religion pour le peuple. »

(1) *Nulla res efficacius multitudinem regit, quam superstitio ; alioquin impotens, sæva, mutabilis; ubi vana religione capta est, melius vatibus, quam ducibus suis paret.*

C'est l'aveu de leur impuissance à organiser l'action réflexe. Ils se servent bien de mots; ils répètent des phrases; la morale oratoire de Platon, de Cicéron, de Sénèque, de Rousseau, de Cousin, peut séduire ceux qui aiment le beau langage, les périodes harmonieuses, les sentences bien frappées : mais après?

— Après? il faut revenir à moi, dit le prêtre.

— Merci, répond le matérialiste. Tu me conseilles de jouer le rôle de Gribouille.

Sous prétexte que les métaphysiciens n'ont su prendre que les restes de tes délires, tu m'offres tes délires complets. C'est généreux de ta part : mais je pose la question d'une autre manière :

— Le délire est-il un élément nécessaire de la morale? Pour qu'il puisse être une cause déterminante de mes actes, il faut que je le subisse. Or, depuis que nous mangeons à notre appétit, nous n'avons plus cette anémie cérébrale, qui prédispose si bien les peuples affamés ou les jeûneurs à toutes les insanités. Depuis que nous commençons à étudier les phénomènes à l'aide de la méthode d'observation et de la méthode expérimentale, nous devenons singulièrement sceptiques à l'égard des êtres sans organes, que vous nous représentez comme participant aux plaisirs et aux douleurs que nos organes seuls nous font éprouver.

Alors le métaphysicien et le religieux, qui s'excommuniaient hier, s'appuient l'un sur l'autre, et dans un touchant unisson, s'écrient:

— « L'esprit du mal vous conduit aux abîmes. Vos immondes doctrines sont la perte de l'humanité. »

Il est vrai que quelques-uns, laissant de côté ces malédictions et ces imprécations impuissantes, es-

sayent d'apercevoir l'avenir à travers les illusions dont leur vie a été entourée. Malgré les foules de croyants qu'attestent les dénombrements et qui remplissent encore les églises, les temples, les écoles « bien pensantes », ils se sentent pénétrés par le sentiment de leur solitude. Ils contemplent les ruines amoncelées, depuis un siècle, des institutions qui leur sont chères. Les vieilles croyances ont été brûlées comme les herbes des terres en jachère et sur leurs cendres sont poussées tant d'idées ! Chaque jour en fait éclore de nouvelles, mais toujours de plus en plus empreintes du caractère scientifique. Le croyant, prêtre ou philosophe, a beau fouiller l'horizon du regard ; il a beau se pencher vers le sol et l'interroger : ses chimères s'effacent, comme les Elfes s'enfuient sur les bords des rivières aux rayons du soleil levant ; il parle, et sa voix se perd sans écho, car les évocations du génie de Platon ne lui donnent pas une réponse plus perceptible que celles de saint Paul. Aujourd'hui, l'univers reste muet pour lui : car il réserve ses mystères au seul savant. Et pris d'angoisse, le pape, du haut du trône de saint Pierre, le pasteur protestant dans sa chaire, le professeur imbu des bonnes doctrines de la philosophie officielle, se demandent avec épouvante :

— La foi qui disparaît si rapidement, revivra-t-elle jamais ? (1).

Ils n'obtiennent que cette réponse académique d'un scepticisme aimable :

« Il est prudent de n'associer le sort des croyances morales à aucun système. Le mot de l'énigme qui nous tourmente et nous charme ne nous sera jamais livré.

(1) V. Lettre au duc de Norfolk de J. H. Newman, 1875. — William Huvell Mallock : *Vivre ? la vie en vaut-elle la peine ?* 1882.

Pour moi, quand on nie ces dogmes fondamentaux, j'ai envie d'y croire ; quand on les affirme autrement qu'en beaux vers, je suis pris d'un doute invincible. J'ai peur qu'on n'en soit trop sûr, et, comme la mystique dont parle Joinville, je voudrais par moments brûler le paradis par amour de Dieu. C'est le doute en pareil cas qui fait le mérite. La grandeur des vérités de cet ordre est de se présenter à nous avec le double caractère d'impossibilités physiques et d'absolues nécessités morales. Si je vois la vertu songer trop à ses placements sur une vie éternelle, je suis tenté de lui insinuer discrètement la possibilité d'un mécompte. » (1).

(1) Renan. Discours pour la réception de M. Pasteur, 27 av. 1882.

CHAPITRE VII

Le dernier mot de la métaphysique

Schopenhauer. — Toute vie est douleur. — Douleur positive : plaisir négatif. — Pessimisme. — La pitié. — Effacement de la personnalité humaine. — Inconséquence. — Le crime de l'amour. — Négation de vouloir vivre.

— Des professeurs de philosophie ! ils ne méritent que le mépris, dit dédaigneusement Schopenhauer, métaphysicien, fils de Kant, mais versé dans les littératures française et anglaise, ayant vécu en Italie, et plein de profond mépris pour les doctrines reçues dans son pays et ailleurs. (1) Il laisse de côté Dieu, « mot vide de sens pour contenter les niais et faire taire les cochers de fiacre ; » mais il croit en une métaphysique : c'est une nécessité pour la morale.

Les anciens systèmes expliquaient l'univers par l'intelligence ; il y substitue la volonté (2) ; « elle est une et identique ; la pluralité des phénomènes n'est qu'une

(1) Son premier ouvrage date de 1818. Schopenhauer est mort en 1860.

(2) En réalité, ce que Schopenhauer appelle la volonté, c'est la force. Cependant il donne à ce mot un sens que ne contient pas tout à fait celui-ci.

apparence, résultant de la constitution de l'intelligence, faculté secondaire et désirée ; par elle toutefois la volonté inconsciente devient consciente et passe de l'existence en elle-même, à l'existence pour elle-même. Reconnaissant alors qu'elle n'est dans son fond que désir, par conséquent besoin, par conséquent douleur, elle ne trouve d'autre idéal de la vie que de se nier elle-même et d'opérer par là même sa libération (1) ! »

« La nature, qui est la volonté objective, ne connait que ce qui est physique, non ce qui est moral. Bien loin de l'identifier avec Dieu, comme le fait le Panthéisme, il faudrait plutôt l'identifier avec le diable .. ce qui règne dans le monde est la force et non le droit, dans le monde de l'homme comme dans le règne animal. Sur ces prémisses, Schopenhauer construit un pessimisme systématique. Tout ce qui entrave la volonté est douleur ; tout ce qui lui permet d'atteindre son but, nous l'appelons satisfaction, bien-être, plaisir. Comme tout effort nait d'un besoin, tant qu'il n'est pas satisfait, il en résulte de la douleur ; et s'il est satisfait, cette satisfaction ne pouvant durer, il en résulte un nouveau besoin et une nouvelle douleur. Vouloir, c'est donc essentiellement souffrir, et comme vivre, c'est vouloir, toute vie est par essence douleur. Plus l'être est élevé, plus il souffre. Dans la plante, nulle sensibilité, par suite nulle douleur. La souffrance est ressentie à certains degrés par les animaux inférieurs, infusoires et rayonnés ; plus encore par les insectes. A mesure que le système nerveux se développe, que l'intelligence s'accroit, l'être est plus sensible à la douleur. Enfin, elle a atteint son plus haut degré dans l'homme, et comme l'homme de génie vit le plus, il

(1) Th. Ribot, *La phil. de Schopenhauer*, p. 149.

souffre aussi le plus. Le vouloir et l'effort qui sont l'essence entière de l'homme, ressemblent à une soif inextinguible. La base de tout son être est le besoin, manque, douleur. Étant l'objectivation la plus compléte de la volonté, il est par là même le plus besoigneux de tous les êtres. Il est, dans sa totalité, un vouloir et un besoin concret, un agrégat de mille besoins. Sa vie n'est qu'une lutte pour l'existence, avec la certitude d'être vaincu (1). »

En un mot, la douleur est positive : le plaisir est négatif.

A l'appui de son pessimisme, Schopenhauer invoque Dante : avec les matériaux pris dans notre monde, il a créé un véritable et épouvantable enfer : mais quand il a voulu peindre le ciel et ses joies, il n'a pu que se faire donner des avis par ses aïeux, sa Béatrix et divers saints. « Et, conclut Schopenhauer, la vie est une chasse incessante, où, tantôt chasseurs et tantôt chassés, les êtres se disputent les lambeaux d'une horrible curée ; une guerre de tous contre tous ; une sorte d'histoire naturelle de la douleur qui se résume ainsi : vouloir sans motif, toujours lutter, puis mourir, et ainsi de suite, dans les siècles des siècles, jusqu'à ce que la croûte de notre planète s'écaille en tous petits morceaux. Quel est donc « le professeur de philosophie » qui a osé dire que notre monde est le meilleur des mondes possibles? En réalité, il est le plus mauvais des mondes possibles. »

Toute la base métaphysique de la morale se réduit à ceci : la multiplicité et la distinction des individus sont une pure apparence qui n'existe que dans l'idée que je me fais des choses. Mon être intérieur, véritable,

(1) Cité par Th Ribot, p. 139.

est tout aussi bien au fond de tout ce qui vit, il y est tel qu'il m'apparaît à moi-même dans les limites de ma conscience. Cette vérité éclate aux yeux sous la forme de la pitié, principe de toute vertu véritable, c'est à-dire désintéressée, et trouve sa traduction réelle dans toute action bonne.

« Celui qu'anime le νεῖκος (la haine) s'il pouvait par un effort de sa haine, pénétrer jusque dans le plus détesté de ses adversaires, et là, parvenir jusqu'au dernier fond, il serait bien étonné : ce qu'il y découvrirait, c'est lui-même.

« Le méchant sent partout une barrière infranchissable entre lui et tout le reste. Le monde pour lui est au sens le plus absolu un non-moi ; il y voit, avant tout, un ennemi ; aussi la note fondamentale de sa vie est-elle la haine, le soupçon, l'envie, la joie maligne.

« Au contraire, l'homme bon vit dans un monde qui est homogène avec sa propre essence : les autres ne sont pas pour lui un non-moi, mais il dit d'eux : c'est encore moi. Aussi se sent-il pour eux un ami naturel : il sent qu'au fond tout être tient à son être, il prend part directement au bien et au mal de tous ; et, avec confiance, il attend d'eux la même sympathie.

« Le sanscrit a donné la formule définitive de cette vérité : « Tu es cela. »

« La mort n'est pour l'homme bon que le clignement des yeux qui n'interrompt pas la vision. »

En réalité, la conclusion de la morale de Schopenhauer, c'est l'effacement de la personnalité humaine. Plus elle sera faible, moins elle sera pressée par le besoin ; si elle veut s'affranchir de la douleur, il faut qu'elle s'évanouisse.

(1) Schopenhauer, *Du fondement de la morale*, trad. Burdeau, p. 190.

Je sais que, par une contradiction qui prouve combien un pareil système est inconciliable avec l'existence même de l'humanité, Schopenhauer conseille à l'homme d'acquérir la plus haute valeur intellectuelle; car son bonheur sera en raison de son développement personnel (1). C'est une inconséquence. Schopenhauer redevient logique, lorsqu'il dit :

« Voyez-vous ces amants qui se cherchent si ardemment du regard ? Pourquoi sont-ils si mystérieux, si craintifs, si semblables à des voleurs ? — C'est que ces amants sont des traîtres qui, là, dans l'ombre, cherchent à perpétuer la douleur et les angoisses ; sans eux, elles prendraient fin. Mais cette fin, ils veulent l'empêcher, comme leurs semblables l'ont déjà fait. » L'amour est un grand coupable, puisqu'en perpétuant la vie, il perpétue la douleur. L'amour, mais non pas les amants, car ils ne sont que des instruments : l'amour est une passion spécifique ; l'individu n'a qu'une éphémère réalité : l'expression permanente de la tendance aveugle de la volonté à vivre, à produire, à perpétuer la vie, c'est l'espèce.

Nous en revenons toujours à la même négation de l'individu.

L'individu ne prouvera son affranchissement que par une chasteté absolue qui amènera ainsi la fin du monde. « De même que dans la satisfaction de l'appétit sexuel, s'affirme la volonté de vivre de l'individu ; de même, l'ascétisme en empêchant la satisfaction de cet appétit, nie cette volonté de vivre, et montre par là, qu'avec la vie de ce corps, la volonté dont il est l'apparence cesse aussi. »

En un mot, les êtres inférieurs, grossiers, égoïstes

(1) *La sagesse dans la vie*.

sont les jouets du vouloir-vivre. Pour les êtres supérieurs, la volonté, éclairée par la connaissance du monde, cesse son vouloir, et dans tous les phénomènes qui la sollicitent à agir, elle trouve non des motifs d'action, mais des empêchements et des apaisements, pour arriver ainsi à la liberté parfaite par le parfait repos : c'est la négation du vouloir-vivre (1).

Tel est le point culminant de la morale.

(1) J'ai emprunté presque textuellement cet exposé de la morale de Schopenhauer au livre de M. Th. Ribot : *La philosophie de Schopenhauer*.

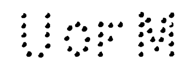
CHAPITRE VIII

Rien

O joyau dans le lotus! — Le Nirvâna. — Le premier mot du bouddhisme et le dernier mot de la métaphysique. — Rien!

Dans le Thibet, vers le 89e degré de longitude et le 30e degré de latitude nord, un Yogui, fidèle observateur des Soutras, vêtu de haillons pieusement recueillis dans des cimetières, recouvert d'un manteau de laine jaune et coiffé d'un bonnet de même couleur, vivant dans la forêt en vertu de la 7e observance, avait achevé sa tournée quotidienne de mendicité, sa seule prébende. Il avait mangé avant midi ce que les fidèles avaient bien voulu lui donner, et il consacrait le reste de sa journée à tourner la roue à prières.

Un voyageur anglais s'arrêta, pour se reposer, auprès de lui, et, tout en causant, lui exposa la théorie de Schopenhauer. Le Yogui le regarda avec étonnement et lui dit : — *Om mani padmé hum!* O joyau dans le lotus, ainsi soit-il ! Çâkya-Mouni a dit : « les aggrégations ne sont que le vide qui seul est immuable; les êtres que nos sens nous révèlent sont vides au dedans, ils sont vides au dehors. Aucun d'eux n'a la fixité qui



est la marque véritable de la Loi. Mais cette Loi qui doit sauver le monde, je l'ai comprise. Après avoir atteint l'intelligence suprême (bodhi), je montrerai aux êtres vivants la porte la plus sûre de l'immortalité. Les retirant de l'Océan de la création, je les établirai dans la terre de la patience. Hors des pensées nées du trouble des sens, je les établirai dans le repos. En faisant voir la clarté de la Loi aux créatures obscurcies par les ténèbres d'une ignorance profonde, je leur donnerai l'œil qui voit clairement les choses; je leur donnerai le beau rayon de la pure sagesse, l'œil de la Loi sans tache et sans corruption. » Et après être resté tout un jour et toute une nuit sans mouvement, sous le figuier, Bodhimanda, à la dernière veille, au moment du lever de l'aurore, s'étant revêtu de la qualité de Bouddha parfaitement accompli, atteignit la triple science : « Ayant abandonné toute idée d'individualité, éteint toute notion, interrompu toute existence par la voie du calme, elle est invisible en son essence de vide; ayant épuisé le désir, exempte de passion, acceptant toute production de l'être, elle conduit au Nirvâna. » L'univers est créé par les œuvres de ses habitants; l'existence a pour cause l'attachement aux choses sans lequel l'être ne revêtirait pas un certain état normal qui le mène à renaître de nouveau. Cet attachement est une chute qui le fait retomber sous la loi fatale de la transmigration. L'attachement, cause de l'existence, n'est lui-même qu'un effet; ce qui le cause, c'est le désir. Le désir a pour cause la sensation; mais, sans le nom et la forme, les objets seraient indistincts, ils seraient pour nos sens, pour ceux du dehors comme pour ceux du dedans, comme s'ils n'étaient pas. Le nom et la forme sont donc ce qui rend les objets perceptibles, et sont la cause des sens. Les concepts sont les

illusions que l'imagination se forge et qui lui servent à constituer l'univers factice qu'elle se crée. L'ignorance consiste à regarder comme durable ce qui est passager. à donner à ce monde une réalité qu'il n'a pas.

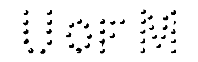
Le Bouddha tend au Nirvâna. C'est son but suprême. Ce mot se compose de *nir*, qui exprime la négation et de *vâ* qui signifie souffler. Le Nirvâna, c'est l'extinction. On y atteint par la contemplation. Le Nirvâna est l'absorption des individus dans le tout : mais comme le tout n'est que la production des œuvres des hommes, ce n'est rien. L'idéal est donc la destruction de l'humanité dans le vide.

Ce fut du moins ce que comprit le voyageur anglais : car la conception de cet idéalisme n'est pas très facile pour des esprits positifs, élevés à l'école de Bacon. Seulement le Yogui répéta avec modestie : — *Om mani padmé hum !* O joyau dans le lotus, ainsi soit-il ! Je suis heureux de savoir que nous avons des frères en Occident. Le Yogui que tu nommes Schopenhauer est un fils de Çâkya-Mouni.

— Tu pourrais avoir raison.

— Çâkya-Mouni, sous le figuier de Bodhimanda, a atteint la triple science. La science s'acquiert par la contemplation et non par l'agitation. Ceux qui s'intitulent savants en Occident ne savent que s'agiter. Schopenhauer est le premier sage dont j'aie entendu parler dans vos pays barbares. Tout le reste de votre science est vain. Tous vos milliers de volumes aboutissent à trouver la vérité qui nous a été léguée depuis plus de vingt-cinq siècles. *Om mani padmé hum !* O joyau dans le lotus !

Et, ayant dit, le Yogui, se plongea dans l'extase, en tournant machinalement sa roue à prières. Le voyageur anglais s'en alla rêveur, ruminant le long de sa route cette question :



— A quoi bon toute notre philosophie, si elle n'a pour résultat que d'aboutir au Nirvâna ?

Le premier mot du bouddhisme est donc le dernier mot de la plus profonde et de la plus savante métaphysique. — Rien !

LIVRE III

VARIATIONS DE L'IDÉAL MORAL.

CHAPITRE Ier

Le Colisée

L'apothéose de Garibaldi. — L'évocation du triomphe antique. — Le Colisée. — Sa définition, par Byron. — Les gladiateurs. — Une belle idée de Trajan. — Les amoureux. — L'idéal moral du peuple romain. — La consommation de l'homme. — Pas de comfort. — Le travail du Romain. — *Panem et Circenses.* — Machine pneumatique. — Le vide.

Le 11 juin 1882, à Rome, j'étais monté au Capitole derrière le char qui y portait le buste de Garibaldi. C'était un spectacle d'une grandeur solennelle. Ce char avait été construit avec cet art de la décoration qui est resté de tradition en Italie. Traîné par huit chevaux blancs, harnachés de noir, il disparaissait sous des monceaux de fleurs qui semblaient symboliser le printemps éternel des Champs-Élysées dans lesquels le héros devait goûter le repos de ses fatigues et de ses exploits.

Les couleurs des bannières des villes de l'Italie, miroitant au soleil, traçaient devant le char une voie brillante, tandis que des *labara* sur lesquels étaient inscrits les noms des combats auxquels le général avait pris part, portés par ses anciens compagnons d'armes, revêtus de leur chemise rouge, lui faisaient cortège. La foule, émue, se pressait autour comme si elle avait voulu s'incarner dans l'image du libérateur de l'Italie. L'arc de triomphe de Septime Sévère, les ruines du temple de Saturne, du temple de la Concorde, du Portique des douze Dieux, les Trophées de Marius évoquaient tous les souvenirs de la Rome payenne et semblaient attester que tels étaient les hommages qu'à vingt siècles de distance, elle rendait à ses héros !

Le soir, je voulus voir, seul, les ruines que le triomphe du jour avait animées d'une vie si intense. Laissant à ma droite tous ces monuments qui lui avaient servi de cadre, je m'avançai, par la voie Della Crazie, entre les ruines du Forum, de la Basilica Julia, les trois gigantesques voûtes de la Basilique de Constantin, et les ruines du Mont Palatin où la tradition place la demeure de Romulus, où Auguste établit la résidence des empereurs, et au nom duquel nous devons l'étymologie du mot palais. En face de moi se dressait la masse du Colisée.

C'est en vain que, pendant des siècles, la population romaine le considéra comme une carrière, que Paul II y prit, au xv[e] siècle, les matériaux du Palais de Venise, le cardinal Riario, ceux de la chancellerie ; que Paul III, en 1615, y prit encore ceux du Palais Farnèse; que tous ces démolisseurs en ont arraché, non-seulement les blocs de travertin, mais jusqu'aux crampons de fer

qui les retenaient et presque partout n'ont laissé que la brique, il demeure comme le symbole de la grandeur de Rome. Cette impression est si profonde que Bède le vénérable, parlant au nom des pèlerins du VIIIe siècle, disait : « Tant que le Colisée existe, Rome existe ; si le Colisée périt, Rome périt, et avec elle, le monde entier. » En apercevant ses voûtes superposées, se détacher sur le ciel étoilé, j'admire la vérité de ces vers de *Child Harold* : « On dirait que Rome rassemblant les divers trophées de ses enfants, et voulant faire un seul édifice de tous ses arcs de triomphe, a créé le Colisée. »

Sa circonférence elliptique mesure 524^{m} ; son grand axe 187^{m}; le petit 155 ; l'arène 85^{m} sur 53; sa hauteur est de près de 49 mètres. Il s'imposait, comme une telle nécessité à l'Empire que, commencé par l'avare Vespasien, il fut achevé et inauguré par le vertueux Titus.

Pendant des siècles, des rochers de l'Armorique, des marais de la Germanie, des rivages du Pont-Euxin aux rivages de l'Océan, sur toutes les routes de l'Empire, s'avançaient en longues files, enchaînés les uns aux autres, courbés sous la verge des centurions, des sauvages tatoués de l'île de Bretagne, des Germains des contrées rhénanes, des Goths du bord du Danube. des Parthes, des Suèves, des Daces, des Saxons, des Sarmates, des Maures basanés arrachés à leurs bourgades de l'Atlas, des nègres venus de l'Afrique intérieure à travers les déserts.

Epuisés de fatigue, exposés au chaud soleil de l'Italie, ils se traînaient le long de la voie Aurélienne, à travers les maremmes, couvertes de marécages et de forêts, infectées de la malaria. Les plus misérables n'étaient pas ceux que la fièvre abattait en chemin.

Arrivés à Rome, après avoir assisté au triomphe de leurs vainqueurs, alors même qu'il n'y eut plus de vainqueurs, et que les Romains se contentaient d'exploiter les peuples que le courage et la politique de leurs ancêtres leur avaient livrés, certains devenaient des esclaves, destinés non seulement à tous les usages publics et domestiques, mais encore à toutes les prostitutions. Des trafiquants, des gens riches, l'État achetaient des gladiateurs. Comme annexes au Colisée, Domitien fit construire quatre écoles impériales; la grande-École, l'École gauloise, l'École des Daces, l'École des Bestiaires.

Là, enfermés dans des cellules, sous la plus étroite garde, désarmés dès que leurs exercices étaient terminés, frappés de verges, marqués au fer rouge, enchaînés à la moindre désobéissance, redoutés par leurs maîtres qui n'oubliaient pas que c'était d'une école de gladiateurs qu'était sorti Spartacus, ils n'avaient d'autre soulagement à leur désespoir que le suicide, comme ces vingt-neuf Saxons, qui, devant figurer aux jeux de Symmaque, s'étranglèrent les uns les autres. On ajoutait aux prisonniers de guerre et aux esclaves, des criminels, pourvu qu'ils ne fussent pas citoyens romains : ce furent comme tels que des chrétiens parurent dans l'arène. Des riches mêmes, abusant de jeunes gens, par ruse, les faisaient enfermer à l'École des gladiateurs. Par suite d'une de ces contagions psychologiques, si fréquentes dans l'histoire de l'humanité, des hommes libres embrassaient cette profession. Le serment de ces engagés volontaires montre la discipline à laquelle tous étaient astreints : ils juraient de «se laisser frapper de verges, brûler au vif et immoler par le fer. »

Dès l'aurore, les 87,000 spectateurs que pouvait conte-

nir le Colisée s'y engouffraient. Le podium était réservé à l'Empereur, aux sénateurs et aux vestales ; mais sur les hauts gradins, la plèbe se disputait les places avec un acharnement qui, de temps en temps, nécessitait l'intervention de la police : celle-ci rétablissait l'ordre à coups de bâton. Dans ces bagarres, il y avait toujours quelques écloppés, quand il n'y avait pas de morts. C'était le digne prélude de la journée.

Une marche de parade à travers l'arêne indiquait le programme de la fête.

Les gladiateurs venaient rendre à l'Empereur le célèbre salut : — *Ave, Cæsar imperator, morituri te salutant.* « Salut César, ceux qui vont mourir te saluent. » On commençait par des combats de javelots : puis des trompes donnaient un signal et au milieu des fanfares de trompettes et de cors, accompagnées de fifres et de flûtes, commençait le véritable combat.

Des rétiaires, isolés ou en troupes, nus, sans casque, essayaient à l'aide d'un filet d'envelopper leurs adversaires qu'ils achevaient d'un coup de poignard ou de trident ; ceux-ci étaient soit des *scutores*, des vélites, des provocateurs, légèrement armés d'un casque à visière, d'un bouclier et d'une épée, soit des Gaulois, des Mirmillons, pesamment armés qui les attendaient accroupis. On variait, du reste les combinaisons à l'infini. Tantôt paraissaient les Samnites, couverts de grands boucliers carrés de hauteur d'homme, d'une manche au bras droit, de cuissards, de casques gigantesques avec de petites épées courtes et droites ; tantôt des Thraces, avec la *sica*, espèce de sabre courbe que Juvénal compare à une faux retournée, protégés seulement par un petit bouclier rond ; tantôt des Hoplites et des Hoplomaques couverts de fer. Il y avait même des combats de cava-

liers, et les Essédaires combattaient sur des chars, à la mode des Bretons.

A certains jours, on livra de véritables batailles, et nous avons des récits détaillés de Naumachies.

Si les gladiateurs hésitaient, la foule hurlait de colère, comme nous la voyons, en Espagne, insulter le taureau lâche. Alors, les régisseurs arrivaient, et avec des fouets et des fers rouges, stimulaient les indécis.

Elle se passionnait pour tel et tel gladiateur, pour telle et telle troupe portant telle et telle couleur. Des partis se formaient, excitaient leurs champions, et des empereurs, comme Titus, manifestaient hautement qu'ils prenaient part à la passion populaire.

Le vaincu levait l'index pour implorer la vie; et les spectateurs répondaient en baissant le pouce, s'ils exigeaient sa mort.

A midi une sorte d'entr'acte donnait à la foule le temps de manger. Toutefois l'arène ne restait pas vide. Sénèque raconte que c'était le moment où les criminels devaient s'entre-égorger. Ils ne savaient point combattre ils n'avaient point d'armes défensives, et jetés les uns sur les autres par leurs belluaires, ils périssaient au milieu des railleries que provoquaient leur maladresse et leurs appréhensions. D'autres fois, les condamnés paraissaient couverts de tuniques splendides; puis ces tuniques s'enflammaient et brûlaient vifs les misérables. C'est ainsi que périrent des chrétiens revêtus de robes de prêtres de Saturne et des chrétiennes travesties en prêtresse de Cérès. On faisait même des parodies mythologiques. Orphée finissait dévoré par un ours : Hercule était englouti dans les flammes du mont Œta ; Ixion tournait sur sa roue.

D'autres fois des bêtes féroces étaient chargées de la besogne. La victime mise en croix et attachée à un

poteau était livrée à des ours, des sangliers, des taureaux, des panthères, des lions.

Des bestiaires, gladiateurs moins considérés que ceux qui combattaient contre des hommes, vêtus d'une simple tunique, le bras droit préservé par une écharpe, les jambes enveloppées de bandages, mais sans casque, sans bouclier ni cuirasse, armés habituellement d'une lance avec une pointe à crochets, affrontaient des hyènes, des taureaux, des ours, des panthères, des lions à crinières dorées, des rhinocéros, des éléphants, des crocodiles comme aux fêtes de Scaurus.

Dans les entr'actes, des esclaves ratissaient le sable de l'arène, recouvraient le sang; des hommes, portant le masque du démon étrusque Charon, enfonçaient des fers rouges dans les chairs des cadavres, pour s'assurer de la réalité de la mort : d'autres portant le masque de Mercure, les plaçaient dans des bières, et dans la chambre mortuaire, achevaient ceux qui avaient encore quelque apparence de vie.

L'Indien devait envoyer ses éléphants, les Germains et les Gaulois leurs sangliers et leurs ours, les peuples de l'Afrique leurs bêtes féroces; toutes les provinces de l'Empire étaient mises en réquisition pour fournir les animaux nécessaires à ces hécatombes : à l'inauguration du Colisée, 5000 parurent le même jour dans l'arène; 9000 périrent dans le cours des fêtes. Lors de la célébration du second triomphe de Trajan, à son retour de Dacie, 11,000 furent égorgées. On compta dans une seule de ces fêtes jusqu'à 600 lions.

Déjà César avait une véritable armée de gladiateurs; dans une des fêtes, donnée par lui, il en présenta 320 paires. Ce chiffre était modeste relativement aux carnages qui eurent lieu plus tard. Tous les Bretons prisonniers furent exterminés en masse, lors des jeux

triomphaux de l'an 47. Une autre fois, ce sont 2,500 prisonniers juifs. Agrippa fit paraître dans l'arène de Béryte quatorze cents malheureux, accusés d'avoir mérité la mort. Les Bructères, vaincus, furent livrés aux bêtes en si grand nombre qu'elles en étaient rassasiées.

Pline le jeune, cet homme aimable, dans son panégyrique de Trajan, un des bons empereurs, déclare qu' « avoir transformé l'extermination des ennemis de l'Empire, en amusement pour le peuple, c'est le plus beau triomphe imaginable ! »

Ovide représente les amoureux allant ensemble à l'amphithéâtre et se disant des douceurs, en écoutant les râles de l'arène.

On s'y donnait rendez-vous, on s'y retrouvait, comme aujourd'hui le « tout Paris » se retrouve aux premières représentations et au Grand-Prix. A l'approche des fêtes, toute la population était prise d'une émotion fébrile. L'arrivée des animaux, la qualité des gladiateurs, l'organisation de la cérémonie, les critiques qu'elle soulevait, les innovations de son programme, étaient le sujet de toutes les conversations. Des disputes s'engageaient; des défis s'échangeaient; des paris se contractaient; alors, chacun consultait des devins, des sorciers, rapportait ses rêves à son enjeu, cherchait à les interpréter; et les enfants, subissant cette fièvre, préludaient aux fêtes des grandes personnes, en jouant aux gladiateurs.

Les indications suivantes montrent l'énorme place qu'elles tenaient dans la vie d'un romain : les fêtes annuelles de l'Etat duraient 87 jours sous Tibère, 136 sous Marc-Aurèle, 175 au IVe siècle, sans compter les fêtes extraordinaires qui, comme celles données pour l'inauguration du Colisée, duraient 100 jours,

et celles du second triomphe de Trajan, se prolongeaient pendant 123 jours.

Non seulement elles coûtaient des animaux et des hommes, mais elles coûtaient des millions, d'autant plus que chaque empereur s'ingéniait à multiplier les agréments dont il pouvait faire jouir le peuple afin d'obtenir ses acclamations lorsqu'il prenait place sur le pulvinar. Il se livrait à des largesses en argent et en nature. Aux Saturnales de 90, les esclaves impériaux, à en croire Stace, aussi nombreux que les spectateurs leur servirent des repas splendides, où abondaient des faisans et des poules de Numidie. Néron, lors de sa fête pour la consécration de la durée éternelle de l'Empire, octroya des lots qui comprenaient depuis des animaux féroces apprivoisés jusqu'à des navires et des maisons de campagne. Héliogabale, un autre jour, fit une loterie où on pouvait gagner depuis 10 têtes de salade jusqu'à 10 livres d'or.

De pareilles débauches d'hommes et d'animaux ne se faisaient pas seulement à Rome; Pouzzoles et Capoue avaient des amphithéâtres aussi grands que le Colisée; dans toutes les provinces, les Romains transportaient leur passion pour ces sanglants spectacles et la communiquaient à leurs sujets : Athènes elle-même, après une longue résistance, se laissa envahir par ces amusements barbares.

En face de ces chiffres, de ces descriptions, en ne trouvant pas un mot de blâme contre ces atrocités dans les écrivains romains, en voyant les meilleurs empereurs, ceux-là qui passent pour les plus humains, Titus, Trajan, Marc-Aurèle, s'y associer, il est impossible de ne pas les considérer comme intimement liées à l'idéal moral du peuple romain; et cet idéal était de consommer le vaincu, de le dévorer sous

toutes les formes par des contributions en choses et en personnes, de le faire servir d'instrument à tous ses besoins, de jouet à toutes ses passions, sans autre critérium de justice envers lui que l'étendue de sa puissance.

Le Colisée est le symbole de l'exploitation du faible par la force.

Cette gigantesque Rome comptait, d'après des évaluations modestes, d'un million à 1,500 mille habitants. Ses rues étroites et tortueuses, montant et descendant les sept collines, laissaient passer si difficilement les voitures que leur circulation était soumise à un tas de prescriptions prohibitives. Elles étaient encaissées dans des maisons hautes de vingt mètres, comme celles qui entourent le nouvel Opéra de Paris. Ces constructions, pressées les unes contre les autres, fragiles, leurs étages supérieurs en bois, s'écroulaient souvent ; les incendies étaient fréquents ; les inondations du Tibre, qui, aujourd'hui encore, s'élèvent si haut, submergeaient certaines parties de la ville. Rien, sauf dans les palais, qui puisse rappeler notre comfort. Les rues, pas balayées, restaient souillées de toutes sortes de détritus. Dépourvues la nuit de toute lumière, elles devenaient le domaine des bandits ou des jeunes patriciens qui, marchant en troupe avec leurs esclaves, voulaient s'amuser à faire de « bonnes farces. » Chaque soir, les maisons se barricadaient.

Le jour, les habitants se réunissaient chez les barbiers, aux bains, dans les tavernes, si nombreuses que Rome ne semblait qu'une grande taverne. Les clients, méprisés par les patriciens, passaient une bonne partie de leur temps à leur faire la cour; ceux-ci faisaient la cour à l'empereur, à ses favoris, ou allaient en procession essayer de capter des héritages. Le travail étant

un déshonneur, aucun homme libre, portant le titre de citoyen romain, ne condescendait à s'y livrer. Dans les temps héroïques de la République, son travail, c'était la guerre, destinée à obtenir les fruits du travail des autres.

Ils étaient de fiers soldats, ces Romains qui formaient les légions de Marius et de Sylla, de César et de Pompée ; et Montesquieu remarque avec raison que les guerres civiles, loin d'affaiblir les peuples, les rendent souvent plus redoutables à l'étranger. Mais Sylla commença d'acheter des soldats, et ils cessèrent de rester les soldats de la République pour devenir les soldats de tel ou tel homme. Les chefs les corrompirent et furent à leur tour corrompus par eux.

Après les proscriptions de Sylla, les têtes mises à prix, les citoyens de Rome se considérèrent entre eux comme des ennemis réciproques : l'empereur hait les patriciens, les patriciens la plèbe; c'est une guerre de tous les instants qui se fait à coups de corruption et de délation. La famille de César extermine toutes les grandes familles, et, à son tour, dans la personne de Néron, périt elle-même. Ils ne se contentent plus de conquérir des provinces ; ils assassinent des gens pour confisquer leurs biens. L'ancienne férocité romaine s'exaspère, mais, tout en continuant de s'assouvir contre l'étranger, elle s'incarne dans Caligula, Néron, Domitien, Caracalla, qui s'acharnent par le meurtre à faire la conquête de Rome. On commença par donner aux soldats l'argent des vaincus, puis celui des proscrits dans les guerres civiles, et enfin on mit en coupes réglées les citoyens. Caracalla mérita le surnom de destructeur des hommes; à son tour, les soldats le tuèrent, puis ils tuèrent Héliogabale, puis Maximin. En cent soixante années, il y eut soixante-dix Césars,

tous choisis pour l'utilité particulière des soldats. Les prétoriens finissent par mettre l'empire à l'enchère et le vendre à Didus Julien. Le génie de la conquête arrivait à conquérir les conquérants eux-mêmes, et ne laissait plus place qu'à deux sortes de gens, les brigands et les mendiants, ceux-ci acceptant la domination des premiers à la condition d'en recevoir des largesses, des distributions de vivres et des spectacles: *Panem et circenses!*

Cette organisation romaine m'apparaît comme une gigantesque machine pneumatique. Après avoir aspiré toutes les forces vives des peuples placés dans le rayon de son action, elle aspira les Romains eux-mêmes. Un jour, à la place de l'empire, il n'y eut plus qu'un grand vide: les barbares et les chrétiens vinrent le remplir.

Tel est le résultat de cette civilisation guerrière (1).

(1) V. Friedlœnder. *Mœurs romaines du règne d'Auguste.* —Montesquieu. *Grandeur et décadence des romains.* — Duruy. *Histoire romaine.*

CHAPITRE II

Saint Pierre

Utilité du Bernin. — Le plus grand théâtre du monde. — Le plus vaste palais. — Les actes ne sont rien. — Inspirer la foi. — L'exploitation par les armes et l'exploitation par le mensonge. — La donation de Constantin. — Saint Léon et Attila. — Canossa. — Le pape et l'empereur. — La base de la force de la papauté. — La crédulité des rois, le scepticisme des papes. — Les ressources de la papauté. — Les indulgences. — Mécontentements. — L'exploitation de l'imbécillité humaine.

Après avoir vu le Colisée le soir, il faut aller voir Saint-Pierre le matin. En arrivant à Rome, le voyageur en a déjà aperçu le dôme dans le lointain, et si ignorant qu'il soit, il sait que l'église pontificale n'a aucun rapport avec les cathédrales gothiques. Elle fut commencée en pleine Renaissance, au commencement du XVIᵉ siècle, en 1506, et achevée à travers des phases diverses, en 1626. Bramante avait projeté de poser en l'air le Panthéon, sur la Basilique de Constantin. Son plan fut défiguré par ses divers continuateurs : mais quand Michel-Ange prit la direction des travaux en 1546, il essaya d'y revenir et ce fut sur ses dessins que fut achevée la coupole. La façade, dénuée de caractère, fut construite en 1606. Bernin ajouta des colonnades,

des caissons au plafond, multiplia les dorures, remplit l'église de ses sculptures rococo, tapageuses, emphatiques, boursouflées.

Saint-Pierre ne serait pas complet sans le Bernin : le plan primitif était trop sévère ; le Bernin est venu « l'embellir ». Maintenant quand on entre dans ce gigantesque vaisseau, on est ébloui par les dorures du plafond ; d'immenses tentures rouges couvrent les piliers : la lumière est gaie et claire : les marbres miroitent avec des reflets de glace : les grandes figures décoratives des tombeaux s'agitent dans une ornementation tourmentée. On regarde l'autel papal, où le pape seul a le droit de dire la messe, en faisant face au peuple, sous un baldaquin à colonnes torses richement dorées, haut de 29 mètres et qui paraît tout petit sous l'immense coupole, dont l'élévation jusqu'au sommet de la croix est de 132 mètres.

Saint-Pierre a 21, 192^{m} carrés ; Notre-Dame de Paris, 5.955^{m}. Ces chiffres sont plus éloquents que n'importent quelles phrases Saint-Pierre est évidemment le théâtre le plus grand, le plus imposant, le plus richement orné qu'il y ait au monde. Il est contigu au plus grand palais que l'homme ait élevé à ses maîtres : le Vatican, qui compte 11,000 pièces, salles et chapelles.

L'Église que projetait tout d'abord Jules II était simplement destinée à servir de cadre à son tombeau. Son intention était d'élever un monument à sa grandeur personnelle. Peu à peu, l'idée se transforma, et il voulut en faire un monument qui, par ses colossales dimensions, sa splendeur, écrasant tous les autres, attesterait, aux yeux des plus aveugles, le droit du pape à être « le seigneur et le maitre du jeu du monde. (1) »

(1) Expression de Jules II.

La cathédrale est élevée sur le lieu où saint Pierre a subi le martyre : son tombeau se trouve sous l'autel. Historiquement, il est très probable que saint Pierre n'est jamais venu à Rome ; mais en matière de religion les faits, par eux-mêmes, n'ont aucune importance : toute la question, pour ceux qui fondent ou administrent des religions, est de faire croire à la réalité de faits plus ou moins chimériques.

Les actes ne sont que secondaires : la manière, dont ils sont racontés et dont ils s'imposent à l'opinion, a seule des conséquences utiles.

Toute la politique de la papauté est fondée sur cette observation. La Rome antique s'était imposée au monde par ses armes ; la Rome chrétienne exploitait le monde par ses mensonges : progrès évident, car il prouve la supériorité de l'intelligence sur la force brutale.

Constantin avait comblé l'église de privilèges et transporté le siège de l'Empire à Constantinople. L'évêque de Rome s'appela héritier de saint Pierre, et basa sa puissance sur le calembour que prête Mathieu à Jésus. « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon église (1). » Puis, sachant faire servir à son propre prestige le prestige de la capitale du monde romain, il prétendit avoir été investi par Constantin des pouvoirs suivants : « Nous donnons en pur don au bienheureux pontife la ville de Rome et toutes les villes occidentales de notre pays. Nous cédons la place au Saint-Père ; nous nous démettons de la domination sur toutes ces provinces ; nous nous retirons de Rome, et transportons le siège de notre empire en la province de Byzance, n'étant pas juste qu'un Empereur terrestre ait le moindre pouvoir dans les lieux où Dieu a établi le

(1) Ch. xvi, 18.

chef de la religion chrétienne. » La donation passa pour si authentique dans l'esprit des chrétiens qu'en 1478, on brûla, à Strasbourg, des personnes qui avaient l'audace d'en douter.

En même temps, le Pape apparaissait aux populations comme un protecteur temporel.. Au Vatican, Raphaël a perpétué la tradition de saint Léon, accompagné de saint Pierre et de saint Paul, armés tous les deux d'épées flamboyantes et faisant reculer Attila.

Les papes opposent les princes et les peuples les uns aux autres. En 726, Grégoire-le-Grand s'affranchit de la souveraineté de Constantinople avec l'appui de Charlemagne. Non-seulement, il veut être libre; mais il veut être le maître du monde: les Empereurs, les Rois ne doivent être que ses instruments. A Canossa, Grégoire VII force l'Empereur Henri IV à attendre trois jours, les pieds nus dans la neige, une audience de sa part, et ne consent que le 4e jour à le relever de son excommunication. Si les grands projets de ce pape aboutissent à l'exil pour lui, Urbain II relève le Saint-Siège avec l'aide des Normands, tandis que Henri IV meurt, dans la misère, à Liège, sollicitant en vain pour vivre une place de sous chantre, et son cadavre reste cinq ans sans sépulture. Adrien IV obligeait le grand Frédéric Barberousse à lui tenir l'étrier. Innocent III proclamait, dans les termes suivants, la doctrine de la papauté: « De même que le soleil et la lune sont placés dans le firmament, le plus grand de ces astres pour présider au jour, le plus petit pour présider à la nuit; de même aussi, il y a deux puissances dans la communauté des fidèles; la puissance pontificale, qui est la première parce qu'elle a le soin des âmes; la royale qui n'est que la seconde, parce qu'elle n'a que celui des corps. » Boniface VIII, dans sa bulle

unam sanctam, allait plus loin, car au lieu de reconnaître deux pouvoirs, il n'en reconnaissait plus qu'un. « A l'église appartiennent les deux glaives, le spirituel et le temporel : celui-ci devant servir pour l'église, celui-là par l'église ; l'un manié par le sacerdoce, l'autre par le roi et les barons, mais suivant sa volonté et avec la permission du sacerdoce. Il faut que le glaive soit sous le glaive et que l'autorité temporelle soit soumise au pouvoir spirituel.

Comment le pape pouvait-il tenir un tel langage sans être ridicule et à certains moments, le traduire en acte ? Un seul fait répondra : Grégoire VII offre à l'empereur Henri IV de partager une hostie consacrée, en adjurant le ciel de le foudroyer, s'il lui donne tort. L'Empereur refusa une si terrible épreuve !

Mais les papes avaient des difficultés avec leur peuple de Rome, avec les princes romains, jamais rassasiés. L'église avait elle-même ses divisions : en 1409, on vit jusqu'à trois papes à la fois ; ces discordes donnaient une belle occasion à l'Empereur et aux divers souverains d'intervenir ; les conciles et les papes se disputent la suprématie : les cardinaux étaient souvent conjurés contre le pape, conjurés les uns contre les autres : les papes non-seulement avaient pour politique la grandeur du Saint-Siège, mais encore la grandeur de leur famille : et César Borgia, le fils d'Alexandre VI, pouvait prendre pour devise : *Aut Cæsar, aut nihil!*

Alexandre VI mourait du propre poison qu'il avait préparé pour un cardinal ; Léon X mourait empoisonné par ses ennemis. On appelait l'Italie : la vénéneuse.

Les papes continuaient toujours la même politique avec la même âpreté ; les souverains, même quand ils les combattaient, tremblaient devant eux. Charles VIII

baisait les pieds d'Alexandre VI, que deux jours auparavant il avait voulu faire condamner comme criminel.

Seulement, dans les premiers siècles, les papes et les princes de l'Église étaient aussi dupes que dupeurs, tandis que les papes de la première moitié du seizième siècle sont des hommes de beaucoup trop haute culture intellectuelle pour croire aux absurdités qu'ils imposaient aux autres. Les cardinaux avaient oublié le latin de l'Église. Bembo, le cardinal favori de Léon X, écrivait à un de ses amis : « Ne lisez pas les épitres de saint Paul, de peur qu'elles ne vous corrompent le goût. » Il jurait *per Deos immortales* et appelait la Vierge *Dea Lauretana*. Si, par hasard, ils disaient la messe, ils travestissaient la formule de la consécration : *Panis es, et panis manebis.*

On jouait au Vatican des pièces d'un naturalisme érotique comme la *Calandra*, du cardinal Bibiena, et la *Mandragore*, de Machiavel. Jules II faisait de l'Arétin, nn chevalier de Saint-Pierre, en attendant le cardinalat.

Alexandre VI, Jules II, Léon X étaient des hommes ardents, arrogants, politiques, ambitieux, grands bâtisseurs, artistes, mais ne partageant en rien les croyances des gens qu'ils exploitaient, et trouvant l'humanité si bête, le clergé des autres pays si naïf, qu'ils ne se gênaient plus avec eux.

La rapacité de la cour pontificale augmentait avec ses dédains et ses besoins. Innocent III prélevait la quarantième partie des revenus du clergé des divers pays. Les papes multiplièrent les bulles pour s'assurer des ressources. Ils instituèrent les annates, par lesquelles le revenu de la première année de tout bénéfice vacant leur était dû. Alexandre VI préleva le dixième de tous les revenus ecclésiastiques, sous pré-

texte d'une guerre contre les Turcs. Puis, exploitant le ciel, le purgatoire, l'enfer, ou plutôt l'espoir de l'un et la terreur des autres, ils vendaient des indulgences, des absolutions, des dispenses. Le pape Jean XII en avait dressé le tarif (1). Ces indulgences remettaient non-seulement les péchés passés, mais encore les péchés à venir. Pour avoir une armée, Alexandre VI en vendit, assure le cardinal Bembo, pour 1,600 marcs d'or dans les seuls domaines de Venise. Les moines les prenaient à ferme et les trafiquaient en bateleurs. Tout le monde connait les hauts faits de Tetzel en Allemagne. La crédulité humaine était mise en coupes réglées et exploitée dans tous les sens; et elle était si profonde que Vitelli, assassiné dans un guet-apens par César Borgia, le supplie, en expirant, d'obtenir pour lui une indulgence d'Alexandre VI.

Cependant les dépenses des papes augmentaient encore plus vite que leurs revenus Ils avaient autour d'eux une population de bandits et de mendiants qui, conservant les vieilles traditions de la plèbe romaine, considéraient le pape comme l'instrument à l'aide duquel devait leur arriver le tribut du monde entier.

Les grands travaux de la papauté coûtaient cher: Saint-Pierre absorbait des millions. Les fidèles se fatiguaient; le clergé des autres pays était animé d'une sourde envie contre ce clergé romain, qui, en échange des ressources qu'il lui réclamait, ne lui rendait que des dédains. Dès le quinzième siècle, Gerson, l'auteur probable de l'*Imitation de Jésus-Christ*, disait: « La cour de Rome a inventé mille offices pour avoir de l'or, mais pas un seul pour cultiver la vertu. » Quelques-uns allaient à Rome et, à leur retour, en rapportaient des

(1) Yves Guyot, *Études sur les doctrines sociales du christianisme.*

tableaux comme celui qu'Ulrich de Hutten en a tracé : « Trois classes de gens règnent à Rome : les Ruffians, les courtisans et les usuriers. Trois choses sont pompeusement parées : les prélats, les mulets et les filles publiques. De trois choses on se vante à Rome, quoique elles n'y soient pas : la piété, la foi et l'innocence ; et trois choses y sont dont on ne se vante pas : le trafic des offices, la vénalité des charges et la trahison dans l'amitié. Aux deux glaives, le pape en joint un troisième dont il tond ses ouailles et les écorche jusqu'au sang... Là sont les ravisseurs de notre patrie. Nous faisons les frais de tous leurs vices ; nous payons la pompe qui les vêtit, les palais de marbre qui les logent. Ils veulent notre argent, notre honte et nos sourires... »

Luther parut, et les sommes extorquées aux catholiques, pour l'édification du monument qui devait symboliser la grandeur de leur religion, furent une des causes de l'affaiblissement de la puissance des papes et de l'avènement de l'hérésie protestante. Ce temple, élevé par l'orgueil de l'Église de Rome, a été le mausolée d'une partie de sa puissance.

Les papes, avec les évêques, les prêtres, les dominicains, les moines mendiants, les jésuites comme auxiliaires dans l'exploitation de la bêtise humaine, ont cependant continué encore à souffler la haine contre tous ceux qui menaçaient les légendes sur lesquelles était fondé leur pouvoir. Ils ont attisé les foyers de l'inquisition en Espagne, en France, dans les Flandres ; ils ont mis l'épée dans la main des rois et des seigneurs, et les ont poussés à l'extermination des hérétiques et des infidèles, et, en échange de leur bénédiction, leur demandaient leur part de dépouilles. S'ils n'ont point réuni des hommes dans un cirque pour assister à leur égorgement, ils ont poussé ainsi, par-

tout où leur main s'est étendue, sur tout le vieux continent européen, en Amérique, dans les Indes, aux hécatombes humaines.

Accipe, cape, rape, sunt tria verba papæ.

Saint-Pierre est le symbole de l'exploitation de l'imbécillité humaine par la ruse.

CHAPITRE III

Le Panthéon

Le vœu de Louis XV. — La logique du gouvernement et de l'architecture. — La Révolution. — Un monument à deux fins. — Aux grands hommes ! — « Les vœux du patriotisme, de la morale et des beaux-arts. » — Sainte Geneviève. — Phases diverses. — Deux viteurs du Panthéon. — Questions indiscrètes. — Le fronton du Panthéon. — Les peintures du baron Gros. — Les caveaux. — L'anarchie morale.

Le Panthéon domine Paris du haut de ses 79 mètres, ajoutés à la hauteur de la butte Sainte Geneviève à laquelle ses habitants, qui ne sont pourtant pas gascons, donnent le nom de montagne. Il semble le coiffer de sa coupole. De toutes parts, on aperçoit cette énorme masse. Victor Hugo a pu l'appeler un gigantesque gateau de Savoie ; cette plaisanterie n'a point diminué l'admiration dont gratifient ce monument la très grande majorité des Parisiens, des provinciaux et des étrangers.

Cette admiration, je la partage, mais pour des motifs, peut-être autres que ceux qui la motivent chez les autres !

Un peu d'histoire est nécessaire pour que je la fasse bien comprendre.

Louis XV, vous savez l'homme du Parc aux cerfs, attrapa un jour la petite vérole (par modestie), reçut, à cette occasion, le titre de Bien-Aimé que les populations lui donnèrent, (elles ne surent pas pourquoi, c'est leur seule excuse), eut très peur, renvoya sa maîtresse, Mme de Chateauroux, fit un vœu, en réchappa, prit une nouvelle maîtresse, madame de Pompadour, oublia son vœu, perdit, en 1764, sa nouvelle maîtresse, lui donna comme remplaçante madame du Barry et posa la première pierre de l'Église Sainte-Geneviève. Cette première pierre c'était son vœu.

Soufflot, l'architecte, pour mettre son monument en rapport avec cette logique, avait présenté au roi un modèle, avec colonnes corinthiennes surmontées d'une coupole, le tout représentant une sorte de temple greco-romain ; il y avait ajouté des ailes en forme de croix grecque pour rappeler qu'il s'agissait d'une église.

Toujours en vertu de la logique qui dirigeait les actions de Louis XV et la conduite générale de la France, ce projet fut accepté avec d'autant plus d'enthousiasme que présentant un poids effrayant, il devait être construit sur un sol miné, au dessus des Catacombes.

Le résultat, qu'un simple mortel eût prévu, se produisit, il y eut un tassement : Soufflot mourut à la peine : Rondelet, l'auteur de l'*Art de bâtir*, fut invité à appliquer toutes ses ressources à ce bâtiment rebelle; mais les ressources de l'État manquèrent précisément à la même époque; les travaux continuèrent lentement: la Révolution survint: un décret de 1791 déposséda, la prophétesse de Nanterre, sainte Geneviève, de son église, et la remplaça par Mirabeau, en ordonnant de mettre au dessus du péristyle, l'inscription suivante : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante!*

Soufflot avait été un homme prévoyant en faisant un monument à deux fins : l'église devint temple. On l'appela Panthéon. Pourquoi? Plagiat irraisonné, probablement, à moins que ce ne fût ironie pure, signifiant : Quand les hommes ont usé leurs vieux Dieux, ils en font de nouveaux, ils prennent des idoles parmi ceux qui les poussent, les bousculent, les mènent ici ou là, peu importe : on peuplera de cadavres les caveaux de cet édifice et ces hommes seront des Dieux; ou leur rendra un culte : le temple où ils sont unis peut donc s'appeler à bon droit, quoique la première syllabe soit un peu ambitieuse : Panthéon (1).

Non : ce raisonnement ne fut point tenu ; le nom fut donné d'enthousiasme et sans malice ; le culte avait commencé par Mirabeau, on continua par cet impie de Voltaire : ce n'était point mal choisi. Puis le 12 septembre 1791, Beaurepaire, commandant de Verdun, s'étant suicidé plutôt que de rendre la place, y fut envoyé; c'est un honneur que n'a jamais ambitionné Bazaine.

Plus tard, sur la proposition de Marie-Joseph Chénier qui devait finir sénateur de l'Empire, Mirabeau fut expulsé et remplacé par Marat : du reste, si Marat a demandé beaucoup de tête, il en a cassé beaucoup moins que Napoléon. Le 9 octobre 1794, Rousseau vint faire le pendant à Voltaire ; le 8 février 1795, les restes de Marat furent arrachés de son caveau, et, d'après l'abbé de Montgaillard qui, selon l'usage, a poussé sa haine cléricale jusqu'au mensonge et pris ses désirs pour des réalités, jetés dans les immondices de la rue Montmartre.

Cette logique n'était pas suffisamment complète.

(1) Παν tout. Θεος Dieu.

Napoléon, le grand homme, voulait y mettre son sceau. L'illustre M. de Champagny fut chargé de faire un rap port. Nous en reproduisons un extrait, car certaines choses doivent être rééditées à toutes occasions afin d'être offertes à l'admitration d'un plus grand nombre de personnes.

« Votre Majesté a voulu que le Panthéon fût le temple de la Religion et celui de la reconnaissance dont le vœu réuni, en s'élevant vers le ciel, lui demande d'acquitter la dette contractée sur la terre envers ceux qui auront bien servi la patrie et le prince. Les grands dignitaires, les grands officiers de l'Empire, de la Couronne et de la Légion d'honneur, les généraux et les sénateurs vous paraissent avoir des droits à cette noble sépulture; grande conception qui accomplit ainsi, dans une même considération, les vœux du patriotisme, de la morale et des beaux arts. »

En conséquence, un décret, en date du 20 février 1806, rendit le Panthéon au culte sous le nom d'église Sainte-Géneviève et le consacra à la sépulture des « citoyens qui, dans la carrière des armes ou dans celle de l'administration ou des lettres, auront rendu d'éminents services à la patrie. »

« Les armes, l'administration », servir d'abord le maître, détruire sur son ordre, pour son caprice, combattre pour sa puissance; grands dignitaires, grands officiers, sénateurs, grands laquais, chacun devant mettre tout son talent à plier sa propre volonté et celle des autres à la volonté de César; c'est bien la hié rarchie impériale. C'est ainsi qu'on accomplit « les vœux du patriotisme, de la morale et des beaux-arts. »

Quant aux sciences, pas un mot. On a beau faire : la science entre difficilement dans un temple qu'on rend en partie à sainte Geneviève.

La Restauration trouva que la partie rendue était encore trop petite. Elle voulut mettre un peu de logique dans l'illogisme de l'Empire ; seulement elle le fit honteusement, sournoisement. Ce pauvre gouvernement de droit divin, ayant accepté la charte, n'a jamais été bien sûr de son droit! Un gentilhomme de la Chambre, son service étant fait, ayant tenu la chemise si sa naissance l'autorisait à cet honneur, se rendit un soir au Panthéon avec des laquais, enleva, comme un voleur, les restes de Voltaire et de Rousseau, les mit dans un sac, se sauva je ne sais où, dans quelque endroit caché, à Clamart, je crois, et vida le sac dans une fosse préparée d'avance. Ce bel exploit accompli, sainte Geneviève pouvait prendre possession entière du Panthéon. On y laissa quelques sénateurs de l'Empire qui y avaient été enterrés, sans s'inquiéter de leur orthodoxie : les malheureux avaient si peu d'importance!

Mais 1830 arrive : un beau jour d'été des barricades se dressent; le monarque de droit divin ne songe point à invoquer la sainte rétablie dans ses droits, afin qu'elle arrête la Révolution comme jadis elle avait arrêté Attila. Le temps de ces miracles est passé, celui de Bernadette Soubirous est venu.

Une main inconnue, dans le désordre et l'enivrement de la victoire, rétablit sur la façade l'inscription : *Aux grands hommes la Patrie reconnaissante.* Ce restaurateur était peut-être le voisin de la rue Mouffetard, chiffonnier de son métier, qui, décoré de Juillet et arrêté quelque temps après pour vagabondage, au président qui lui demandait : « Que faisiez-vous dans la rue? » répondait : « On ne me demandait pas ce que

je faisais dans la rue pendant les trois journées d'où est sorti le trône de Louis-Philippe. »

Cependant, le 11 décembre 1830, on déposa un projet de loi tendant à ce que fussent gravées sur les murs du Panthéon les inscriptions suivantes :

AUX GUERRIERS MORTS POUR LA PATRIE.
AUX CITOYENS
QUI ONT PÉRI POUR LA LIBERTÉ.
AUX HÉROS DES JOURNÉES DE JUILLET.

Mais on aurait craint d'y trouver peut-être quelque parent du chiffonnier mentionné ci-dessus. La loi fut enterrée. Cependant, le gouvernement agit mieux que la Chambre des Députés : le 27 juillet 1831, il fit placer au Panthéon la liste des morts de Juillet, gravée sur quatre tables de bronze.

Le Panthéon, par ordonnance, fut rendu « à sa destination primitive et légale ». Cette dernière épithète prouve que la loi est relative aux circonstances. L'inscription fut maintenue. David (d'Angers) fut chargé de la commenter dans un gigantesque bas-relief.

Puis la Révolution de 1848 survint. Pour constater la victoire de la campagne de Rome à l'intérieur, un décret du 6 novembre 1851 « rendit officiellement l'ancienne église Sainte-Geneviève » au culte, c'est-à-dire à « sa destination primitive ». C'est incroyabe combien certaines épithètes peuvent contenir de sens différents.

Avec cette profondeur qui le caractérisait, le « perroquet mélancolique », que tout le monde connaît aujourd'hui et que la grande majorité admirait à cette

époque, voulut plagier son oncle, surtout dans ses sottises. On fait ce qu'on peut.

Il avait rétabli le Panthéon, église Sainte-Geneviève; il ordonna alors, avec cette puissante logique qui distingue nos hommes d'État, qu'elle resterait le Panthéon; et, pour être toujours logique, il attacha, non à l'église mais au Panthéon, temple à nom païen, six chapelains, destinés :

1° A se former à la prédication;

2° A prier Dieu pour la France et pour les morts qui auront été inhumés dans les caveaux de l'église.

Rôle difficile que celui de ces chapelains. Il était supportable, cependant, paraît-il, puisqu'ils ont existé, — aux frais de l'État, — jusqu'en 1880; service facile, du reste. Dans les caveaux se trouvent des tombeaux d'hommes qui, certainement, ne demandaient qu'une chose : qu'on les laissât tranquilles. Les chapelains, probablement, gens triés à la faveur par l'archevêque, bien élevés, observaient cette règle de la politesse puérile et honnête de ne point déranger des gens qui ne les appelaient pas.

Ils ne priaient ni pour Voltaire, ni pour Rousseau, ni pour...

— Mais alors, leurs appointements, comment les gagnaient-ils? Leurs fonctions, c'était une sinécure?

— Chut!... cette institution est le couronnement de la logique qui a présidé à l'érection, à la construction et aux diverses destinations de ce monument.

Il faut le voir de près, le soir, par un beau soleil couchant, alors que chacune des saillies des sculptures du fronton sont éclairées d'un reflet rouge.

Un jour du mois d'octobre 1878, je suivais un brave

homme qui conduisait sa fille admirer le Panthéon. Elle était curieuse et naïve. Elle voulait se rendre compte de tout, — habitude pernicieuse du plus grand nombre des enfants, mais que les parents s'appliquent à leur faire tôt perdre, en leur disant :

— Tu nous ennuies, à la fin. Laisse-nous tran quilles.

Par hasard, ce père était patient, ne rabrouait point sa fille et ne demandait pas mieux que de lui répondre, quand il savait ce qu'il pouvait lui répondre.

Ils étaient là tous les deux, les pieds solidement plantés sur le pavé, la tête inclinée en arrière, à 45 degrés, et regardant de tous leurs yeux.

Le père avait un *Guide* à la main, ouvert à l'article : *Panthéon* :

— Qu'est-ce que ça représente ? demanda la jeune fille.

— Ça, c'est le fronton, par M. David (d'Angers).

— Oui ; mais la grande femme drapée qui est au milieu !

Le père chercha dans son *Guide* l'explication du rébus que présente toute allégorie et lut d'une voix monotone :

— Au centre de la composition, la Patrie, élevée sur les marches d'un grand trépied et le front entouré d'étoiles métalliques, distribue les couronnes aux grands hommes, qui se pressent à droite et à gauche. Tendant les bras d'une façon égale, elle a la forme de la balance et donne l'idée même de la justice. »

La jeune fille terrible interrompit :

— Ce n'est pas exact. Elle lève plus le bras gauche que le bras droit... celui du côté des militaires... Et les deux autres femmes qui sont assises ?

Le père reprit son livre :

— A gauche, la Liberté, ceinte de son glaive, qu'elle ne doit plus quitter...

— Ah ! oui ; tu vois, il est au fourreau.

— Offre à la Patrie les couronnes que celle-ci distribue.

— Et cette autre femme, qui tourne le dos à la Patrie ?

— C'est l'Histoire !

— Elle regarde les militaires...

— Que veux-tu ! le prestige de l'uniforme, dit le papa en poussant le soupir de l'homme qui avait dû un jour en être victime. »

Et moi, m'adressant *in petto* au sculpteur, je me disais : « Polisson... ».

Le père reprit :

— Regarde le génie de l'artiste : il a mis les professions civiles du côté de la Liberté, et les professions militaires à côté de l'Histoire.

— Oui, interrompit la jeune fille d'un petit air pédant, je sais qu'on a dit : « Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire. » Mais alors, la Patrie ne devrait être reconnaissante qu'à ceux qui l'empêchent d'avoir une histoire ; et, d'après cette sculpture, c'est le contraire.

— Hum ! dit le papa. »

La jeune fille, voulant prouver qu'elle connaissait son histoire, continua avec acharnement :

— Voilà un personnage qui se précipite, les doigts écartés, pour prendre une couronne de lauriers. Il me semble que c'est Bonaparte. En vérité, il est trop modeste ici. Il en a pris bien d'autres. Il est en tête de tous. C'est même le seul personnage militaire reconnaissable. Mais pourquoi la Patrie lui serait-elle reconnaissante ? Est-ce parce qu'il a fait un coup

d'État? fondé les institutions de l'an VIII? égorgé trois millions d'hommes? provoqué deux invasions? laissé la France affaiblie et démembrée et que, par surcroît, il lui a légué son neveu, qui a recommencé la série des coups d'État et des invasions?...

— Non, sans doute... mais c'était un grand homme de guerre.

— Alors, c'est parce qu'il a tué beaucoup de monde qu'il est un grand homme et que la patrie lui doit de la reconnaissance? Je croyais qu'on devait de la reconnaissance à ceux qui vous ont fait du bien, et non à ceux qui vous ont fait du mal. »

Le papa, embarrassé, reprit :

— Mais non... c'est-à-dire, oui... mais tu as l'esprit étroit... Les femmes ne comprennent pas ces choses-là. »

Et il s'empressa de se replonger dans son *Guide* et lire :

« Derrière la statue de Bonaparte, on voit un soldat de la République appuyé sur son fusil, un canonnier, un dragon, un hussard, un lancier polonais, un marin de la garde, un jeune tambour et un cuirassier qui tombe. Puis des élèves des écoles militaires et des instruments de guerre remplissent l'extrémité du fronton. »

— Ça, c'est bien, dit le papa. Ces soldats, c'est tout le monde. Ils représentent l'indépendance de la patrie.

— Oui, mais ils représentent l'esclavage des autres peuples ; ils ont suivi Bonaparte partout où il a voulu les mener et ont été les complices de son coup d'État.

— Que veux-tu? les soldats ne connaissent que leur général... Allons! regardons l'autre côté.

Ici, sont les professions civiles. Un homme avec une grande robe, qu'est-ce?... Ah! Malesherbes..., oui, ma-

gistrat intègre qui contribua à la chute de Turgot par la faiblesse de son caractère et plaida pour Louis XVI, qui conspirait avec l'étranger. Le vieux soldat républicain qu'on voit en face doit n'être pas content du voisinage de Malesherbes, qui, à son tour, doit se trouver choqué d'être coudoyé de si près par Mirabeau, grand talent, mais vendu à la cour et trahissant ceux qui applaudissaient ses discours et faisaient sa gloire... Manuel, célébrité de circonstance, du reste représentant l'inviolabilité du droit; mais comme il est petit, comme il est effacé quand on le compare à Bonaparte, mis au premier plan, parce qu'il représente la violation de tous les droits! Carnot, le défenseur de la patrie menacée par les étrangers, quelle place étroite et mesquine il occupe! Que n'a-t-il aussi lui profité de sa puissance pour prendre le pouvoir! La patrie, à en juger d'après le fronton, lui donnerait une bien plus grande part de reconnaissance.

— Berthollet, célèbre chimiste...

— Mais pourqui pas Lavoisier, qui est le fondateur de la chimie moderne?

— ... Sénateur de l'empire, pair sous la Restauration. »

— Ce sont des titres, cela, pensais-je à part moi.

« Laplace, célèbre astronome », continuait le *Guide*.

— Oui, me dis-je, et qui, après avoir été républicain avec Lacépède, devint ministre de l'intérieur, le lendemain du 18 brumaire, incapable, du reste; palinodie honteuse qui lui a valu de Napoléon ce sarcasme; « il portait l'esprit des *infiniment petits* dans l'administration ; » astronome qui, ayant endossé l'habit de sénateur, rétablit l'absurde calendrier grégorien, grand officier de la Légion d'honneur, grand... un tas de choses! comte de l'Empire, qui s'empresse de signer sa

déchéance et, athée, devient marquis de la Restauration. Chut! les *Guides* font bien de ne pas raconter ces choses là : elles inspireraient une singulière morale à nos enfants et feraient penser aux étrangers qu'en fait de grands hommes, nous sommes modestes et que la reconnaissance de la patrie est facile.

« Fénelon » le rival de Bossuet, l'ami de Mme de Guyon l'auteur de ce roman au style affecté qui s'appelle Télémaque, un intrigant, d'après Saint-Simon. Il faut que tout le monde soit de la fête. En toute justice, le clergé doit y avoir sa petite part. Cependant ce voisinage de savants athées pourrait le gêner sans compter Louis David, un régicide comme Carnot. Quant à Cuvier, ce fut un grand chercheur jusqu'en 1800; à partir de l'Empire il ne sut plus être qu'un domestique. Lafayette? Tiens! ce général est du côté des civils, chose assez rare pour qu'elle mérite d'être notée.

Voltaire tourne le dos à tout ce monde et retourne la tète en ricanant. Cette figure est trouvée. C'est la seule qui soit bien en situation. On croirait que David (d'Angers) sentant la cacophonie que forment ces allégories, l'importance de Bonaparte, ces soldats, ces savants, sénateurs de l'Empire, ces évêques, ces révolutionnaires, tous mis côte à côte, a voulu montrer qu'il n'était pas dupe de son œuvre, et a gravé sa protestation sur les lèvres du grand railleur de la bêtise humaine !

Rousseau, toujours mélancolique, a l'air de vouloir sortir du fronton pour se réfugier dans la solitude. Je comprends ce désir.

— « Un jeune homme meurt en déposant son manuscrit sur l'autel de la patrie », dit le *Guide*. C'est Bichat Puis des enfants regardent les passants et sont censés

étudier les arts. Des cornues et un fourneau terminent le bas relief.

Quand le papa et sa fille eurent suivi scrupuleusement les figures une à une, la jeune fille dit :

— Mais pourquoi n'a-t-on pas représenté ici des agriculteurs, des marins, des forgerons, des ouvriers, comme on a représenté de l'autre côté des soldats ?

Cette réflexion me parut naïve : le père répondit.

— Parce qu'il n'y avait pas de place !

Et il avait profondément raison, le père. Est-ce qu'aux agriculteurs, aux marins, aux mécaniciens, aux mineurs, aux ouvriers, à ceux qui produisent, la patrie doit de la reconnaissance ? Ce n'est pas dans ses habitudes; et cependant, cette pauvre patrie, que serait-elle sans eux ?

De gros nuages ont obscurci l'atmosphère. Des gouttes de pluie commencent à tomber. Pas pratique ce peristyle. Il faut monter des marches sous la pluie. Les architectes copient des modèles de monuments, élevés dans des climats où il ne pleut jamais. Ils ne se sont même pas doutés qu'ils devaient changer leurs dispositions en changeant de milieux. Nos architectes devraient bien étudier le Darwinisme. Ils apprendraient que le besoin fait l'organe, mais des rhétoriciens, élevés dans l'admiration de certains auteurs, ne pensent qu'à imiter leurs formes, sans s'inquiéter si elles sont appropriées à ce qu'ils veulent dire. Savent-ils même ce qu'ils veulent dire ? ma foi non. Faites un discours, leur commande-t-on, ils le font sur n'importe quel sujet. De même l'architecte : — Faites une église, un temple, une bourse, un musée, une université. Il est tout prêt : il se demande ce qu'ont fait les Grecs, sous

le soleil d'Athènes, les Romains, dans le climat d'Italie, il dessine des péristyles, des colonnes, des escaliers à l'instar de ceux qu'ont bâti ces anciens qui n'avaient pas de Bourses, pas d'universités, pas de musées, pas d'églises catholiques. C'est, dans les règles, mais absurde. Tout est dit. Les « connaisseurs » approuvent en saluant du bonnet chaque réminiscence : histoire de montrer leur érudition. Pareille occasion ne se présenterait pas si la chose était neuve.

Entrons. J'entre, je vais sous la coupole et en me tordant le cou, je vois un triangle d'or, au milieu d'un ciel bleu, avec de grands personnages tout autour. C'est l'apothéose de Sainte-Geneviève, commandé au baron Gros par Louis XVIII, dit le *Guide*, puis il continue :

— Dans son costume de bergère, elle est au milieu des cieux entourée d'anges semant des fleurs : à ses côtés sont Louis XVI, Louis XVII et Marie-Antoinette. Clovis et sainte Clotilde assistent à la destruction des autels du paganisme. J'admire la logique, qui consiste à célébrer la destruction du paganisme dans une église chrétienne, d'une architecture païenne, portant un nom grec, signifiant : « tous les dieux ! »

Je l'avoue : j'eus beau me tordre le cou et avoir recours à une jumelle, jamais je ne pus deviner tout cela. Il est vrai que les rébus des journaux illustrés ont toujours provoqué mon admiration en même temps que l'aveu de mon impuissance.

Après avoir tenté tous les efforts compatibles avec ma nature, je pris le parti d'aller à la Bibliothèque nationale, et de demander un livre intitulé : *Le baron Gros et ses ouvrages*, par Delastre. Là, j'espérais voir mieux son plafond qu'avec mes yeux. Je ne me trompais pas.

D'abord l'histoire du plafond vaut autant que le plafond lui-même. Il fut ordonné non par Louis XVIII comme dit le *Guide*, mais par Napoléon en son honneur d'abord et ensuite en l'honneur de sainte Geneviève, par laquelle il voulait se faire légitimer ainsi, qu'en fait foi un acte, en date du 1er août 1811, passé entre M. Montalivet, ministre de l'intérieur et Gros.

L'artiste s'engage à représenter « une gloire d'anges emportant au ciel la châsse de sainte Geneviève; au bas Clovis et Clotilde son épouse, fondateurs de la première église : plus loin Charlemagne, saint Louis, et à la partie opposée Sa Majesté l'empereur et Sa Majesté l'impératrice consacrant la nouvelle église au culte de la sainte. »

Gros se mit au travail. La superficie à couvrir de peinture était de 3,256 pieds. En 1814, il n'avait point encore fini et Napoléon était à l'île d'Elbe. Le 16 avril, M. Neuville directeur de la correspondance au minisètre de l'intérieur, lui écrivit de remplacer Napoléon, l'Impératrice, le roi de Rome, par « Louis XVIII, accompagné de son auguste nièce la duchesse d'Angoulême et remettant le royaume sous la protection de la sainte. » Comme compensation on portait ses appointements de 36,000 fr. à 50,000 fr. Cétait gracieux, mais Napoléon revient de l'île d'Elbe. Alors le 31 mars 1815, nouvel ordre signé également Neuville, toujours chef de la correspondance au ministère de l'intérieur, d'effacer la gracieuse Majesté de Louis XVIII et de la remplacer par Napoléon. J'estime ce M. Neuville. Mêlé à ces figures mouvantes, il est le symbole immobile de l'administration française. Les gouvernements passent : lui reste, ordonnant aux peintres de substituer celui-ci à celui-là et *vice versa*. Waterloo survient, Napoléon s'en va. Louis XVIII revient : et Gros est obligé d'effacer le quart de

son travail. Gros avait placé le Roi de Rome sur un coussin vert ; il garda le coussin et y assit le duc de Bordeaux, aujourd'hui comte de Chambord ; le coussin et le duc sont apportés par deux anges et déposés entre Louis XVIII et sa nièce : je ne sais si les anges avaient été peints antérieurement : ce qu'il y a de commode, dans ces allégories, c'est que, comme tous les coussins et tous les trônes, elles peuvent servir à tout le monde : anges, vertus, renommées, gloires, etc., toutes ces images symboliques sont des images omnibus.

On ajouta, je crois, une gratification de 50,000 fr. aux sommes stipulées par Gros : tant de métamorphoses la justifiaient bien.

Au-dessous de cette grande machine, un mélange d'entités païennes mêlées à des figures chrétiennes : peintures de Gérard. Voici la gloire : une longue, très longue femme, tenant dans sa main gauche une boule sur laquelle il y a une petite statuette ; elle entoure de son bras droit le cou de Napoléon, vêtu d'une tunique de satin et couvert du manteau impérial ; lui, de son côté, pose sa main droite sur l'épaule gauche de cette grande femme. Ce serait indécent s'il ne s'agissait pas d'une allégorie.

Un aigle s'envole avec une couronne dans ses serres ; une femme, couverte d'un voile qui tient du linceul ; et du voile des religieuses, appuyée sur une croix comme sur une béquille, montre le ciel à Bonaparte, qui, il faut lui rendre cette justice, paraît exclusivement préoccupé de caresser la grande femme qui s'appelle la Gloire. On sait que Napoléon était un brutal paillard.

Je jette un coup d'œil sur les grandes fresques de Puvis de Chavannes. Toujours en vertu du système de compensations qui s'étale au Panthéon, de manière à

réjouir le cœur des disciples d'Azaïs, le gouvernement de la République, représenté en fait de beaux-arts par le marquis de Chennevières, a commandé une série de fresques destinées à célébrer l'histoire religieuse de la France.

« Ces fresques, dit le *Guide*, confiées à MM. Galland, Bonnat, Puvis de Chavannes, Meissonnier, Gérôme, Blanc, Gustave Moreau, Millet, Cabanel, Baudry et, pour l'abside, à Chenavard, ne dérouleront que des épisodes exclusivement catholiques : la *Prédication de saint-Denis, sainte Geneviève calmant la multitude affolée, sainte Geneviève, au milieu des horreurs de la famine, réunissant la flottille qui doit ravitailler Paris;* les *Derniers instants de sainte Geneviève,* le *Couronnement de Charlemagne, Saint Louis rendant la justice,* etc. « Tous ces beaux sujets et bien d'autres, entre lesquels il n'y avait qu'à choisir », dit M. de Chennevières, « sont dus à l'imagination d'un chanoine de Sainte-Geneviève, aux précieuses indications duquel le ministère des beaux-arts doit également l'idée des statues de *saint Remi, saint Denis, saint Germain, saint Martin, saint Éloi, saint Grégoire de Tours, saint Bernard, saint Jean-de-Matha, saint Vincent-de-Paul* et du vénérable *de la Salle,* dont l'exécution est confiée à MM. Perraud, Cavelier, Carpeaux, Cabet, Chaput, Mercié, Fremiet, Falguière, Montagny, Hiolle, Dubois et Guillaume. »

Toujours logiquement, M. Meissonnier à qui un couvercle de tabatière paraît d'une grande dimension, est chargé d'un des plus grands panneaux; admirable administration française! Comme elle s'entend » à encourager les arts ! »

Un gardien crie :

— La visite des caveaux!

Le troupeau des curieux, munis de tickets, se précipite snr ses pas. On descend un escalier; on trouve une porte; on entre dans un endroit obscur qui sert de magasin d'accessoires, de remise aux chaises. Puis on tourne à gauche, et le gardien d'une voix de stentor :

— Ceci est le caveau de Voltaire... On y voit sa statue par M. *de* (*sic*) Houdon... Elle est en marbre — et d'un seul morceau ! ! !

De l'autre côté, il vous conduit « au tombeau de l'écrivain Jean-Jacques Rousseau. On ne voit point sa statue, mais on voit sa figure. »

Puis tambour battant, le gardien vous emmène plus loin, allume deux lanternes, vous fait ranger sur deux rangs, et demande à « l'écho du Panthéon qui est célèbre dans le monde entier » :

— Echo ! comment vous portez-vous ?

Seulement l'écho oublie de lui répondre: Pas mal ! et vous ? ce qui le rendrait encore beaucoup plus célèbre. On aboutit à la galerie où trente-neuf personnages, dévoués à l'Empereur, furent enterrés sous le premier Empire, j'entre dans un compartiment et je vois gravés les noms de grands hommes dont l'existence m'est révélée pour la première fois :

Morand de Galles, Garnier de la Boissière, Pierre Sers, Mareri, etc., etc. tous, du reste, grands dignitaire de l'Empire.

Je me rappelle l'inscription de la façade : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante* ! Pourquoi le secoud empire n'a-t-il pas envoyé à une des places disponibles Saint-Arnaud et Morny ? au moins, ils sont connus ceux-là !

Je grimpe sur le haut de la coupole; là je regarde l'amas de maisons qui forme Paris, d'où émergent ça

et là, un dôme, un clocher, une tour, l'énorme couverture de quelque grand pavillon ; les deux hautes tours de Saint-Sulpice entre l'Académie de médecine et l'École de médecine, monuments bien modestes ; puis l'École des mines, le Collège de France, la Sorbonne, le Jardin des plantes, le Museum, vieille philosophie timide, recherches scientifiques hardies, gênées par une certaine science officielle qui s'incline devant les préjugés et les traditions ; lycées qui mêlent une éducation païenne à une philosophie scholastique ; hôtel de la rue des Postes, où les Jésuites ont tant déformé de cerveaux ; couvents, d'hommes et de femmes, où des malheureux poursuivent les biens matériels pour leur communauté, en hypothéquant sur leur vie, je ne sais quel espoir de félicité *post mortem* ; le Louvre, les ruines des Tuileries, Notre-Dame, le Conservatoire des Arts et Métiers, le Palais Royal ; un tas de souvenirs, de symboles de civilisations opposées, les milieux les plus contraires, emboîtés, des couches de progrès social non superposées, mais confondues les unes dans les autres : le Dôme des Invalides, l'Ecole militaire, et puis sur le Champ-de-Mars, le Palais de l'Exposition, de la fête donnée à l'Industrie et à la Science ; au dessus de tout cela une atmosphère de fumée vomie par les grandes cheminées des usines ; dans les rues, de petits êtres qui marchent : un prêtre, un soldat, un médecin, des magistrats ; ici le père, la mère, les enfants, la monogamie légale ; des cocottes, la polyandrie et la polygamie, faits universels ; des commerçants, des manœuvres, de brillants équipages, des misérables ; sous mes pieds, le Panthéon, résumant toutes les aberrations de l'histoire depuis un siècle, pastiche classique, symbole de nos réminiscences païennes et de nos superstitions chrétiennes ;

temple élevé aux grands hommes, en réalité ne représentant d'autre morale que le succès... Sur la place un sergent de ville tourne autour de son îlot. Il avait raison celui qui a défini notre civilisation : « L'anarchie plus l'agent de police, qui, sous prétexte d'y mettre l'ordre, y constitue l'arbitraire systématisé. »

CHAPITRE IV

South Kensington

La première fois que vous allez à Londres, prenez le bateau à Boulogne, de manière à arriver le matin à l'embouchure de la Tamise. Là vous voyez des barques de pêche, des steamers, de toute grandeur et de toute forme, des charbonniers de Newcastle, des schooners, des bricks, des trois mâts, des clippers destinés aux traversées de l'Australie, de grands steamers de 5000,6000 tonneaux, des yachts de plaisance, de petits remorqueurs se croiser, aller et venir comme les voitures sur nos boulevards. Quand vous approchez de Greenwich, vous apercevez des forêts de mâts de navire, entremêlés de hautes cheminées d'usine. Les vents d'Ouest poussent vers vous une lourde atmosphère de fumée ; vous entrevoyez à travers cette sorte de brouillard des constructions noires, de brique et de fer. Elles ont des formes étranges, des pleins et des vides, comme en créent les épouvantes des cauchemars. Elles semblent vivre, car elles sont complétées par de formidables engins qui se

meuvent avec une gaucherie puissante. De temps en temps, elles lancent des jets de flamme. C'est leur manière de respirer. Des feux fixes, ronds, vous regardent comme de gros yeux menaçants. Ces monstres mugissent, grondent, et, à certains moments, éclatent comme le tonnerre. Au milieu de cette atmosphère de fumée et de feu, parmi les gigantesques volants, les énormes pinces, on voit passer rapidement de petites ombres noires : ce sont des hommes.

L'impression est si profonde qu'elle vous écrase. Vous sentez que vous allez entrer dans quelque chose de si énorme, dans un grouillement si vertigineux, dans un tel entassement de forces actives que votre chétive personnalité vous semble encore diminuée. Vous vous apparaissez à vous-même comme les Lilliputiens devaient apparaître à Gulliver.

Cependant au milieu de ces puissantes réalités, vous vous sentez plein de confiance. D'immenses navires de fer, se croisant, passent les uns à côté des autres, à se toucher. Au milieu, circulent de petites barques qui semblent microscopiques. Pour tous, la sécurité est complète. Il suffit à l'homme de peser sur un levier, de donner un coup de pouce à un piston, et, d'un geste, il imprime le mouvement ou impose l'immobilité à une masse pesant des millions de kilogrammes.

Et maintenant à peine débarqué, descendez sous terre : montez dans le chemin de fer métropolitain ; voyagez dans le tunnel qui supporte au-dessus de vous des maisons, des rues remplies de voitures, de charrettes, de piétons. Au bout de dix minutes, descendez. Vous êtes à South-Kensington.

Entrez : et vous verrez, là, la première machine à

vapeur de James Watt; la première locomotive de Stephenson.

Ici, en présence de ces symboles de la conquête des forces de la nature par la science de l'homme, je m'incline avec émotion.

CHAPITRE V

L'idéal nouveau

Idéal guerrier. — Idéal sacerdotal. — Criterium du progrès. — Augmentation de la puissance de l'homme sur la nature. — Le nouveau levier moral.

Les stratifications des diverses couches des civilisations s'aperçoivent encore dans les centres les plus avancés en évolution.

En entrant au Colisée, nous avons vu l'exploitation de l'homme par la force. En entrant à St-Pierre nous avons vu l'exploitation de la sottise par la ruse.

Répétez les plus belles maximes de Platon ou d'Epictète à un Romain du temps de l'Empire : il répondra qu'il ne peut vivre, que par les tributs que lui payent en blé, en argent, en esclaves, les peuples qu'il a conquis.

Répétez au pape toutes les maximes humaines que le christianisme a empruntées aux religions et aux philosophies qui l'ont précédé : il répondra que, ministre de Dieu, il ne peut vivre que de la crédulité des gens, et que, par conséquent, il la maintiendra, l'étendra au besoin par la force.

La civilisation guerrière a, pour idéal, l'exploitation du faible par le fort.

La civilisation sacerdotale a pour idéal l'exploitation du crédule par l'intelligent.

Le principe moral, le principe d'hygiène sociale de ces deux civilisations, c'est l'asservissement du plus grand nombre à quelques-uns.

Quand nous entrons au musée de South-Kensington, en face de la machine de Watt et de la locomotive de Stephenson, alors nous voyons que l'idéal de la civilisation scientifique et industrielle n'est plus l'exploitation de l'homme par l'homme, mais l'appropriation à ses besoins de toutes les forces de la nature.

Si maintenant, nous étudions les résultats de cette appropriation au point de vue des rapports humains, la science économique nous démontre que les égoïsmes en jeu aboutissent, en vertu de la loi de l'offre et de la demande, à la solidarité des intérêts. Toute augmentation de prospérité chez les autres sera une augmentation de leur pouvoir d'achat, et, par conséquent, un plus grand débouché pour mes produits, produits de mon travail ou produits de mon capital.

Dans cette seule forme de civilisation, il n'est donc pas nécessaire que le plus grand nombre soit sacrifié au plus petit. Loin de là. Cette civilisation ne peut acquérir son maximnm de développement qu'en développant la valeur intellectuelle et physique de chacun.

Du moment que la puissance de cette civilisation est basée sur les découvertes de la science, la liberté d'investigation la plus complète appartient à chacun. Nul n'est plus offusqué parce qu'un individu n'est pas de son avis. Nul ne veut imposer sa manière de voir et sa manière de faire aux autres que par l'exemple et la persuasion. La force coercitive qui veut imposer une religion officielle, un art officiel, une philosophie offi-

cielle, une morale officielle, une opinion uniforme disparaît.

Nous aboutissons à cette loi que j'ai déjà formulée à diverses reprises :

Le progrès est en raison inverse de l'action coercitive de l'homme sur l'homme, et en raison directe de l'action de l'homme sur les choses.

L'augmentation de la puissance d'action de l'homme sur les forces de la nature est donc le grand levier moral.

LIVRE IV

LA MORALE OBJECTIVE

CHAPITRE Ier

La morale d'Épicure

I. Le pourceau d'Épicure. — Deux cent quatre-vingt-huit absolus. — Le ventre. — Épicure. — Carlyle et l'idéal des cochons. — Pourceaux et bêtes de proie.
II. Falstaff. — Une hypothèse historique. — Sancho Pança. — Trop idéaliste.
III. Rabelais. — Apologie de Gaster. — Le dédain de Gaster. — Le Pâté de La Mettrie. — L'Apoplexie de M. Chevrial. — La faute à Voltaire.
IV. L'œuvre d'Épicure. — La méthode scientifique. — La peur du surnaturel. — Épicure libérateur. — La peur de la mort. — Le courage. — Forces rendues à l'humanité. — L'idée du progrès. — Ses éléments. — Épicure. — Lucrèce. — Le contrat. — Résultats positifs de l'œuvre d'Épicure.
V. Ce qui y a manqué.

I

L'intuitionniste, disciple de Platon, dit au matérialiste :

— Ah ! je te reconnais, pourceau d'Épicure. Tu veux tuer tous les nobles sentiments qui se trouvent dans l'homme : l'héroïsme de la conquête, la poésie de la guerre, l'éloquence de Platon, les rêves sublimes, les

consolations suprêmes, l'idéal qui nous transporte des infimes soins matériels de chaque jour vers les hautes sphères, les grandeurs des religions ; tu supprimes tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, les livres sacrés de l'Inde, les chants d'Homère, la Bible, les sermons de Bossuet, les *Progrès du pèlerin* de Bunyan, les livres de Cousin et l'histoire des miracles de Lourdes ! Tu envoies son congé au Dieu des armées et tu méprises les deux cent quatre-vingt-huit « souverain Bien » que compta Varron et qui étaient tous absolus.

L'épicurien. — Hélas ! du moment qu'il y a deux cent quatre-vingt-huit « souverain bien » absolus, je puis bien conclure qu'il n'y en a pas un seul.

L'intuitionniste. — Oh ! toi, tu en as fait un deux cent quatre-vingt-neuvième et nous savons où tu le places. Ton maître Épicure a dit, d'après Athénée : « Le principe et la racine de tout bien, c'est le plaisir du ventre (1). »

« Les choses sages et excellentes ont relation avec ce plaisir (2). » Métrodore, complétant les paroles de son maître, a ajouté : « C'est dans le ventre que la raison se conformant à la nature a son véritable objet ». Voilà ton idéal. Idéal de pourceau. Tu le nies ? Ah ! je comprends : tu recules devant cette monstrueuse conséquence. Les épicuriens modernes n'ont pas osé en parler. Gassendi la passe sous silence. Brucker a essayé de la nier.

L'épicurien. — Pas moi.

L'intuitionniste. — Carlyle a défini ton idéal : « Supposons, dit-il, que des cochons, doués de sensibilité et d'une aptitude logique supérieure, ayant atteint quel-

(1) Texte : ἀρχὴ καὶ ῥίζα παντὸς ἀγατοῦ ἡ τῆς γαστρὸς ἠδενή.
(2) Guyau, *La Morale d'Épicure*, p. 34.

que culture, puissent, après examen et réflexion, coucher sur le papier, pour notre usage, leur idée de l'univers, de leurs intérêts et de leurs devoirs; ces idées pourraient intéresser un public plein de discernement comme le nôtre et leurs propositions en gros seraient celles qui suivent :

« 1° L'univers, autant qu'une saine conjecture peut le définir, est une immense auge à porcs consistant en liquides et en solides, et autres variétés ou contrastes, mais spécialement en relavures qu'on peut atteindre et en relavures qu'on ne peut pas atteindre, ces dernières étant en quantité infiniment plus grande pour la majorité des cochons;

« 2° Le mal moral est l'impossibilité d'atteindre les relavures. Le bien moral, la possibilité d'atteindre les dites relavures;

« 3° Le paradis, appelé aussi état d'innocence, âge d'or ou autrement, était (selon les cochons d'un faible jugement) l'état dans lequel tous les cochons pouvaient avoir des relavures à leur saoûl, où tous les désirs que peut rêver un cochon étaient complètement réalisés : une fable, une impossibilité, comme le voient actuellement les cochons de bon sens.

« 4° La mission de la cochonnerie universelle et le devoir de tous les cochons, dans tous les temps, est de diminuer la quantité des relavures hors de portée et de les mettre à la portée de tous. Toute connaissance, tout effort doit être dirigé vers ce but et vers ce terme seulement; la science des cochons, l'enthousiasme des cochons, le dévouement des cochons n'ont pas d'autre but. C'est le devoir complet des cochons.

« 5° Qu'est-ce que la justice? Votre propre part des relavures et non une partie quelconque de la mienne.

« 6° Mais quelle est ma portion? Ah! là, gît la grande

difficulté. La science des cochons la médite depuis longtemps, mais elle n'a pu lui donner encore aucune base. Ma part! — hrumph! — ma part, c'est tout ce que je peux avoir sans être pendu ou envoyé aux galères. »

Quand l'intuitionniste a cité, en l'abrégeant, ce passage de Carlyle, il s'écrie triomphant :

— Te reconnais-tu, pourceau d'Épicure?

L'épicurien. — J'y reconnais, non seulement moi, mais la plupart des bipèdes de mon espèce. Ce n'est point moi qui ai établi la justice ; ce n'est point moi, jusqu'à présent, qui ai fixé la part de chaque cochon : ce sont les cochons les plus forts ou les plus malins. Moi, je suis un cochon naïf, tout franc, avouant que le ventre joue un grand rôle dans mon existence. Ceux qui ont dévoré, non seulement la portion des autres, mais les autres eux-mêmes, sont ceux qui ont affecté de le mépriser, les jeûneurs, les guerriers, les ascètes des temples et les ascètes des camps, les Sixte-Quint et les Charles XII.

Carlyle s'est fait le champion des grands mangeurs d'hommes ; il a voulu rétablir pour eux le culte des héros, considérant que les règles établies entre les hommes n'étaient rien, que la volonté de ces êtres providentiels, « messagers envoyés du fond de l'infini », était tout. J'aime mieux des pourceaux que des bêtes de proie. Il me serait facile, à mon tour, de faire l'idéal des vautours, des requins et des loups.

II

L'intuitionniste. — Tes héros, à toi, sont Falstaff et Sancho Pança. Mes compliments!

L'épicurien. — Tu te trompes. J'ai bien un faible pour Falstaff gourmand, buveur et coureur; mais il a le tort de vouloir être autre qu'il n'est. Il s'imagine que l'idéal guerrier domine de beaucoup tous les autres, et il pose pour le pourfendeur quand il est pacifique (1). Il a grand tort de gémir : « Si j'avais une panse à peu près ordinaire, je serais tout simplement le gaillard le plus actif de l'Europe ; mais mon ventre, mon ventre, mon ventre me porte tort ! » Il est hâbleur, impudent, un peu filou, imitant en cela les princes au service de qui il a vécu.

Maintenant, jette un coup d'œil sur le XVIe siècle : c'est l'Italie des Borgia, la France des Valois, l'Espagne de Philippe II, l'Angleterre d'Henri VIII. D'un bout à l'autre de l'Europe, les bûchers fument, le sang coule. Massacres, tortures, guerres féroces et dévastatrices ; papes souillés de crimes, moines cyniques de la Ligue, populations se dévorant entre elles ou dévorant les autres pour des mots, pour des interprétations de textes pour les intérêts de Borgia ou de Louis XII, de François Ier ou de Charles-Quint, des Guise ou de Henri de Valois ; tous ces gens semblent avoir les appétits et la conscience de dogues enragés.

A la place de tous ces pourfendeurs, de tous ces mys tyques, de tous ces altérés de sang, peuple l'Europe de Falstaffs, et tu auras une Europe grasse, prospère, florissante, pacifique, le sourire aux lèvres, mangeant bien, buvant mieux, et préoccupée de se peupler au lieu de s'acharner à se dépeupler. J'aime mieux Falstaff que César Borgia, que François Ier, que Charles-Quint,

(1) Shakespeare. 1° *Le Roi Henri IV.* Première partie.— 2° *Le Roi Henri IV.* 2e partie, act. IV, s. III. — 3° *Les joyeuses commères de Windsor.*

qu'Henri VIII, qu'Henri III et, en dépit de la légende et de la *Henriade*, qu'Henri IV. Falstaff n'eût jamais affamé Paris !

Sancho Pança n'est pas mon homme, en dépit de son gros ventre et de sa monture pacifique. Il suit Don Quichotte. Il a la tête peuplée des dictons de la sagesse des nations. A quoi lui servent-ils ? Il les débite à tout propos, à tort et à travers, comme pour démontrer que les formules fourrées dans sa tête ne sont d'aucune application utile, et se laisse toujours séduire par l'idéalisme de Don Quichotte. Il représente ces foules naïves qui ont écouté la voix de Pierre l'Hermite et sont allées périr sur le chemin de Jérusalem, en croyant conquérir un royaume. Nous le retrouvons, chaque jour, partout, plein de désirs objectifs, mais toujours capté et séduit par ceux qui lui montrent un miroir aux alouettes.

Les Sancho Pança peuplent le monde ; leur idéal, c'est la tranquillité, le labourage de leur champ, leur femme, leurs enfants, leur chaumière. Don Quichotte arrive et leur dit : « Suis-moi ! je vais à la recherche de Dulcinée du Toboso ! » Et ils laissent leur champ, leur femme, leurs enfants, leur chaumière, pour cette Dulcinée qu'ils ne connaissent pas, qu'ils n'ont même pas l'espoir de posséder. Ils ont jonché le monde de leurs cadavres anonymes, pour qu'Alexandre, César, Frédéric, Napoléon pussent embrasser dans leur tombeau cette Dulcinée qui s'appelle la gloire !

Moi, pourceau d'Épicure, je ne reconnais pas Sancho Pança comme frère. Je le trouve trop idéaliste.

III

Mais, avec Rabelais, je salue, plein de reconnaissance « messer Gaster, le premier maistre ès arts de ce monde : car si croyez que Mercure est le premier inventeur des arts, comme jadis croyoient nos antiques druides, vous forvoyez grandement...

« Il ne parle que par signes ; mais à ses signes tout le monde obéit plus soubdain qu'aulx édicts des préteurs et mandements des rois ; en ses sommations délai aulcun et demoure aulcune, il n'admet. Il est escript, il est vrai, je l'ai vu, je vous certifie qu'au mandement de messer Gaster tout le ciel tremble, toute la terre bransle. Som mandement est nommé : Faire le fault sans délai, ou mourir.

« Le pilot nous racomptait comment un jour, à l'exemple des membres conspirants contre le ventre, ainsi que descript Ésope, tout le royaume des Somátes contre lui conspira et conjura soi soubstraire de son obéissance ; mais bien tost s'en sentit, s'en repentit et retourna en son service en toute humilité ; aultrement touts de male famine périssaient. En quelques compagnies qu'il soit, discepter ne fault de superiorité et de préférence, tousjours va devant : y fussent rois, empereurs, voire certes le pape... Pour le servir, tout le monde est empesché, tout le monde labeure. Aussi, pour récompense, il faict ce bien au monde, qu'il lui invente toutes arts, toutes machines, touts métiers, touts engins et subtilités. Mesme ès animants brutaulx il apprend arts desniées de nature.

(1) *Pantagruel.* Liv. IV, ch. 57, 61, 62.

« Dès le commencement, il inventa l'art fabrile et agriculture, pour cultiver la terre, tendent affin qu'elle lui produisist grain. Il inventa médicine et astrologie, avecques les mathématiques, pour grain en saulveté par plusieurs siècles garder et mettre hors les calamités de l'aer. Il inventa les moulins à eau, à vent, à aultres mille engins, pour grains moudre et réduire en farine. Le levain pour fermenter la paste; le sel, pour lui donner saveur; le feu, pour le cuire; les horloges et les quadrants, pour entendre le temps de la cuicte du pain, créature de grain. Est advenu que grain en un pays défailloit : il inventa art et moyen de le tirer d'une contrée en aultre. Il inventa chariots et charrettes... Si la mer ou rivières ont empesché la traite, il inventa basteaulx, galères et navires, ponr oultre mer, oultre fleuves et rivières naviger, et de nations barbares, incognues et loin séparées, grain porter et transporter. »

L'intuitionniste. — La goinfrerie! soin de l'industrie, du commerce qui rabaissent l'homme.

Le pourceau d'Épicure. — Mais qui lui donnent tous les biens positifs de ce monde. Cela ne te suffit pas, tu veux encore des inventions destructives; soit : « Gaster, le noble maistre des arts, inventa l'art militaire et armes pour grain défendre. Les pillards et brigands desroboient grain et pain par les champs. Il inventa art de bastir villes, forteresses et chasteaux, pour le réserver et en seureté conserver. » N'aie crainte pour lui, Gaster sait se défendre.

Tu affectes de mépriser Gaster. Tu es de l'avis du lazzarone napolitain qui l'emplit de pâte, l'enfle, le grossit, et dort, après l'avoir trompé. Saint Antoine aussi n'avait que du dédain pour lui. Mais Gaster se venge. Il obsède celui qui le méprise. Aujourd'hui,

Bellac, après un bon dîner au château de Mme de Céran, peut s'écrier : « Laissons aux sophistes et aux natures vulgaires ces théories qui abaissent les cœurs ; ne les détruisons même pas ; répondons-leur par le silence, ce langage de l'oubli. (1) » Mais Bellac est venu en chemin de fer, et il oublie que c'est en cherchant à faire bouillir des légumes que Papin a eu l'idée que la vapeur pouvait être employée comme force motrice ! Sans Gaster, maître des arts, que serait le pauvre Bellac et les belles dames qui se pâment à ses phrases vides ? Il serait un homme en deça de l'âge de la pierre, errant dans les marais et les broussailles, tremblant devant tous ses ennemis. C'est pour avoir méprisé Gaster, lui avoir imposé le jeûne, avoir essayé de le tromper avec les promesses de la cité de Dieu, que le moyen âge a été si misérable et si fou.

Épicure avait dit vrai : Gaster est le grand mobile humain, heureusement pour l'homme : s'il n'avait pas essayé d'échapper si souvent à son influence, il n'aurait point inondé la terre de son sang et ne se mutilerait point encore comme à plaisir, soit à la recherche des félicités subjectives d'outre tombe, soit à la poursuite d'un idéal rapace, dont il est la première proie.

L'*intuitionniste*. — Je crois bien : tu préfères mourir...

L'*épicurien*. — Le plus tard possible.

L'*intuitionniste*. — D'une indigestion de pâté...

L'*épicurien*. — Ah ! nous y voilà ? Mais y a-t-il un pâté ? Lange en doute (2).

L'*intuitionniste*. — C'est positif — et de faisan, n'oubliez pas ? Et truffé, entendez-vous ?

(1) *Le Monde où l'on s'ennuie.*
(2) *Hist. du Matérialisme.*

L'épicurien. — Et ?

L'intuitionniste. — La Mettrie en est mort. Digne fin d'une telle doctrine !

L'épicurien. — Alors avant et depuis La Mettrie, personne n'a jamais mangé de pâté de faisan truffé. Celui-là a été fait tout seul, de son espèce, pour donner un argument aux spiritualistes. On reconnaît là le doigt de la Providence.

Il est certain que ce pâté vous sert déjà, depuis près d'un siècle et demi. C'est votre « tarte à la crème, » mais plat plus solide et plus lourd.

L'intuitionniste. — Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es.

L'épicurien. — Alors tous les disciples de Platon, tous les professeurs de philosophie éclectique ont fait vœu de ne jamais manger ni pâté, ni faisan, ni truffes ; ils se sont engagés à ne jamais avoir d'indigestion et à ne jamais mourir d'attaque d'apoplexie. C'est très beau, et évidemment ils ont acquis là un argument décisif qui te sert toujours. Hier encore, M. Octave Feuillet fait mourir d'une attaque d'apoplexie le banquier Chevrial au moment où il porte un toast à la matière. (1) Jamais un auteur dramatique ne s'aviserait de faire mourir de cette manière, un professeur de philosophie éclectique au moment où il porte un toast à l'esprit. Cela peut cependant arriver.

L'intuitionniste. — Tu as beau railler, tes immondes doctrines ne peuvent te conduire, toi et les tiens, qu'à toutes les dépravations. Musset a eu raison quand il s'est écrié :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire ?...

(1) *Le Roman parisien.*

L'épicurien. — C'est évident. C'est en lisant Voltaire que Rolla s'est ruiné. C'est en lisant Voltaire que la mère de Marion avait pris la résolution de vendre sa fille : car jamais, avant Voltaire, il n'y avait eu de prostituées ni de proxénètes, ni de suicides.

L'intuitionniste.

Voilà pourtant ton œuvre, Arouet, voilà l'homme,
Tel que tu l'as voulu !

IV

Soit : nous avons vu l'œuvre des théologiens : nous avons vu l'œuvre des philosophies qui partent d'affirmations *a priori*. Nous allons voir l'œuvre d'Épicure et de ses pourceaux. Ensuite il sera facile de comparer.

Tout d'abord, la méthode. Il a posé ce principe que toutes nos idées nous viennent par la sensation. La science moderne a démontré la justesse de cette affirmation. Il est vrai que les douze articles de sa canonique sont trop absolus ; qu'on ne peut accepter le premier sans restrictions : « les sens ne trompent jamais ; » mais là n'en est pas moins l'origine de la méthode d'observation, de la méthode expérimentale. On dit qu'une loi scientifique existe quand la répétition des mêmes phénomènes produit les mêmes sensations. Seulement, les sensations ont besoin d'être contrôlées les unes par les autres. Épicure ne connaissait pas et ne pouvait pas connaître le moi physiologique.

Mais, repoussant toute révélation, toute intuition,

il a eu cette conception : l'affranchissement de l'homme par la science.

De son temps, l'homme avait peur de toutes les forces auxquelles il prêtait ses caprices, ses passions, ses sentiments. La terreur des Dieux le courbait, l'arrêtait à tout instant : nous voyons encore aujourd'hui un paysan bas-breton ne pas oser sortir le soir, ne pas oser traverser une route ou une lande, entrer dans un bois. Quand je dis un paysan bas-breton, je suis bien modeste ; j'entends les cloches de Saint-Sulpice de la table où j'écris et je vois de ma fenêtre un marchand de chasubles : attestations flagrantes qu'il y a encore, dans la ville et dans la patrie de Voltaire, des multitudes qui ont peur alternativement de Dieu et du Diable, voient des démons dans leurs rêves, et aux approches de la mort, ont l'angoisse des supplices temporels du purgatoire ou éternels de l'Enfer. La mère d'Épicure était devineresse ; il lui avait servi de compère, et avait vu les coulisses du surnaturel. Il s'attacha à délivrer l'homme de la terreur des Dieux. Nul n'a fait œuvre aussi grande pour le bonheur de l'homme.

Lui apprendre à ne pas trembler devant le tonnerre, à ne pas s'effrayer des présages, des éclipses, du vol des oiseaux, à ne pas rentrer chez lui s'il trouve un homme boitant du pied droit, à mépriser les jours néfastes, les pronostics des devins ! nous qui sommes affranchis de toutes ces terreurs, nous n'apprécions plus nettement la pesanteur du fardeau dont elles ont écrasé l'humanité. Plutarque nous a montré les dévots tellement épouvantés de leur propre foi qu'ils enviaient les athées.

Épicure fut le libérateur. Selon l'expression de Lucrèce, il a coupé « les nœuds étroits de la religion »

qui enserraient l'homme. Il lui apprit qu'il n'avait rien à craindre des entités créées par lui-même. « L'ataraxie, la science, dit-il, est l'affranchissement de toutes ces opinions. Si nous nous appliquons à connaître ces évènements, d'où nait le trouble et la crainte, nous en découvrirons les vraies causes et nous nous en affranchirons ; car nous connaîtrons les causes des météores et de tous les autres événements imprévus et perpétuels, qui au reste des hommes apportent la dernière épouvante. » Lucrèce à son tour : « Hommes infortunés, dont l'ignorance attribue la marche de la nature à des Dieux qu'ils ont armés d'un courroux inflexible ! ô que de gémissements, ils se sont dès lors imposés ! que de blessures ils ont ouvertes ! Et de quelle source de larmes ils ont pour jamais abreuvé leurs enfants ! »

Mais il y a une autre terreur : celle de la mort. Elle ne vient pas seulement de la souffrance qui doit forcément résulter de la résistance à sa désagrégation d'un organisme doué de sensibilité. Elle vient de l'incertitude du lendemain, de l'appréhension du par de là la tombe.

« Ainsi que l'enfant agité par la crainte dans l'obscurité des nuits, l'homme timide à la clarté du jour se livre à de vaines terreurs et, plus faible que l'enfant dans les ténèbres, il s'épouvante des fantômes dont il peuple l'avenir. » (1). Ailleurs Lucrèce décrit un autre aspect de la mort : « L'homme ne peut s'arracher tout entier à la vie, il ne peut se dépouiller de lui-même, se séparer de ce corps étendu à terre ; il s'imagine que cela, c'est encore lui, et debout à côté de son cadavre, il l'anime et le souille encore de sa sensibilité. Lorsqu'il entre-

(1) Liv. III, vers 90.

voit dans l'avenir ses restes en proie à la voracité des tigres et des vautours, il déplore ses tourments futurs. »

« Pour dissiper cette terreur et ces ténèbres, ajoute-t-il, nous n'emprunterons ni les rayons du soleil ni l'éclat du jour ; mais l'étude de la nature. Dès que les pavots de la mort ont affaissé ta paupière, des siècles infinis de repos te mettent à l'abri de la douleur. Ah ! si cette vérité pouvait se dévoiler aux humains, de quel fardeau de terreurs et d'alarmes ne s'affranchiraient-ils pas ? »

Ainsi parlait Lucrèce, il y a vingt siècles. Ses paroles s'adressent encore à peu près à tous les hommes vivants.

Ici, j'ai beau jeu avec le théologien, l'intuitionniste, tout individu qui considère que l'Épicurisme est synonyme de morale lâche et peureuse, car je lui pose cette question : — Qu'est-ce que le courage ?

C'est la résolution de braver des dangers ; mais comme l'a dit Stendhal : « La terreur n'est pas dans le péril, elle est en nous. » Un malheureux est déprimé par toutes sortes de visions, d'hallucinations. Si le vent roule à côté de lui une feuille morte, il s'imagine que c'est un esprit, un lutin, un génie, qu'il considère, en général, comme mal intentionné, car on a toujours une tendance à redouter un être dont la personnalité, les dispositions et la puissance sont indéterminées.

La crainte devient une habitude. Les lypémaniaques sont ramassés sur eux-mêmes et tremblent toujours. Vous ne pouvez leur faire relever la tête, leur donner confiance en eux-mêmes. L'homme, dominé par les terreurs religieuses, est en proie au délire de la persécution. La plus grande partie de ses forces

sont perdues. Certaines affections ont l'inconvénient d'affecter étrangement ceux qui en souffrent. Tous les médecins diront la déplorable influence qu'exerce sur les urinaires leur état pathologique. Ils ne sont préoccupés que de leur maladie. Elle est au mouvement général de leurs idées ce qu'est une pierre dans le mécanisme d'une horloge. En proie à cette crainte, ils sont aussi insupportables aux autres qu'à eux-mêmes. Ils sont frappés d'impuissance personnelle et antisociaux. La terreur des dieux, des diables, des enfers produit un effet analogue. Elle rétrécit et déprime l'homme, lui enlève une partie de sa vigueur et, en le poussant à la préoccupation exclusive de lui-même, lui fait oublier ou haïr les autres.

Le médecin, qui guérit l'urinaire, lui rend surtout le service de le remettre en équilibre, d'aplomb, de lui redonner sa confiance. Épicure, par son formidable coup de sonde, a fait œuvre analogue pour tous ceux qu'il a débarrassés de ces appréhensions. Jamais on ne pourra célébrer assez hautement le service qu'il a rendu ainsi à l'humanité. On admire le médecin aliéniste qui guérit quelques fous. Épicure a guéri des générations ; et nous, aujourd'hui, qui sommes dégagés de cette effroyable misère morale, nous devons lui témoigner notre reconnaissance ; car, si nous parvenions à reconstituer l'histoire de la psychologie, nous retrouverions probablement qu'Épicure a donné le premier coup de balai qui a nettoyé et dégagé de ces influences nos cerveaux modernes.

L'homme, qui compte sur lui, sur ses propres forces, sur la certitude des lois scientifiques et non sur les hasards de la grâce, marche la tête haute. Il prend l'habitude de la confiance en lui. Il n'ajoute pas des périls chimériques aux périls réels, et il a soin de

réduire ceux-ci à leur exacte proportion. Doivent-ils entraîner pour lui la dernière conséquence, qui est la mort? il l'envisagera de sang-froid. Il sait bien qu'elle est une nécessité qui s'imposera à lui un jour ou l'autre et que, par conséquent, il doit s'y soumettre sans difficulté. Il sait qu'elle sera un sommeil sans rêves ni cauchemars. Si sa machine proteste contre le détraquement, il constatera que, sans cette protestation, elle ne se serait jamais conservée. Il cherchera pour lui et pour les autres à l'entretenir, à la fortifier, car c'est la condition de l'existence. Le jour où elle sera usée, il se dira qu'elle a fait son œuvre et que sa disparition est un fait nécessaire.

On cite des discours de généraux, excitant leurs soldats sur le champ de bataille ; des prédications engageant au martyre. La folie impulsive pousse tous les jours des gens à des mutilations et au suicide. On la retrouverait comme force motrice de beaucoup d'héroïsmes célèbres. Sur un champ de bataille, bien peu des combattants sont de sang-froid. La plupart des martyrs religieux étaient dans un état d'hallucination. Épicure a enseigné à l'homme le courage intellectuel, fait capital dans l'histoire du développement de l'esprit humain.

Autre fait considérable à l'actif d'Épicure. Chez Socrate, chez Platon, chez les premiers stoïciens, nulle part n'apparaît l'idée de progrès. Ils étaient dominés par l'idée de l'âge d'or. Épicure et Lucrèce, au contraire, l'ont dégagée nettement. Épicure, dans sa lettre à Hérodote (1), dit « que les divers êtres, y compris l'homme, ont leur origine dans le monde qu'ils habitent et non en dehors. » Puis il trace, en quelques

(1) V. Guyau, p. 158.

lignes, l'histoire de la civilisation humaine : « Il faut admettre que chez les hommes l'expérience et la nécessité viennent souvent en aide à la nature. Le raisonnement perfectionna les données naturelles et y ajouta de nouvelles découvertes, tantôt à travers des périodes de temps prises sur l'infini, tantôt dans des intervalles plus courts. »

Besoin, expérience, jugement : tels sont les éléments du progrès. Lucrèce croit que les hommes préhistoriques étaient plus grands et plus forts qu'aujourd'hui, que leur vie était plus longue que la nôtre. Il représente assez bien leur existence : « Nus, ils se retiraient dans les monts caverneux, sous l'ombre des forêts, ils étendaient leurs membres sur les broussailles fangeuses. » Ils sont isolés, s'accouplent au hasard, en proie à la terreur des bêtes sauvages. Puis l'homme apprend à élever des cabanes, se couvre de peaux de bêtes.

Lucrèce explique l'origine du langage, la domestication des animaux : « Les premières armes furent la main, les ongles déchirants, les pierres rapides rapides et les branches arrachées aux forêts ; on y ajouta la flamme et le feu. »

D'accord avec la science moderne, il constate que l'homme s'est servi du bronze avant de faire usage du fer.

Il parle du tissage, de l'agriculture, de l'art de la greffe, des découvertes de l'astronomie, de la navigation, etc.

« Toutes les découvertes utiles, elles mêmes desti-

(1) Gabriel de Mortillet. *Le préhistorique*, *Bibliothèque des sciences contemporaines*.

nées à nous charmer, sont nées avec lenteur du besoin et de l'expérience ; le temps les amène peu à peu et la raison les met en pleine lumière. »

Sénèque, stoïcien, mais imbu des doctrines d'Épicure, affirme aussi la loi du progrès : « Un jour viendra où ce qui est caché aujourd'hui se révèlera aux générations futures. L'avenir saura ce que nous ignorons et s'étonnera que nous ayons ignoré ce qu'il sait. »

L'idée du progrès social est aussi nettement établie que l'idée du progrès matériel.

Il vient un moment où l'homme s'unit à la femme et ne forme plus qu'un être avec elle. « Les douces caresses des enfants fléchissent la farouche rudesse des pères. » Cette remarque a été reprise par Darwin et Herbert Spencer. Les hommes se groupent les uns autour des autres.

« Ceux dont les asiles se touchaient commencèrent à s'unir des nœuds de l'amitié ; on bannit le larcin et la violence, on protégea les femmes et les enfants ; on fit entendre que la justice et la pitié sont dues à la faiblesse. Si la concorde ne put s'établir également pour tous, du moins la meilleure et la plus grande partie s'asservit aux lois de ce contrat ; sans cet accord, les hommes se seraient dès lors anéantis, et leur race n'aurait pu se propager jusqu'à nous, à travers les siècles (1). »

Plus tard, Horace dit à son tour : « C'est la crainte de l'injustice qui a fait imaginer le droit ; il faut en convenir, quand on remonte aux origines et qu'on dévoile les fastes du monde. »

(1) Liv. Vers 1020.

Maintenant récapitulons :

Épicure, en plaçant l'origine de toutes nos connaissances dans la sensation, a fondé la méthode d'observation.

Il a opposé la science à la religion, et a ainsi affranchi l'homme de la terreur des créations surnaturelles et de la crainte de la mort.

Il a rejeté l'idée de l'âge d'or et posé l'idée du progrès.

Il a fait reposer les rapports des hommes sur l'idée de contrat et leur a donné pour règle la justice commutative à la place de la justice distributive.

Voilà ce qu'ont fait pour l'humanité Épicure et ses pourceaux. Connais-tu des anges, des dieux révélés ou non, dont l'œuvre soit comparable ?

V

Seulement, il est tombé dans l'erreur de Platon, d'Aristote, de Chrysippe, lorsqu'il dit à Ménécée « que le jeune homme n'hésite point à philosopher ; que le vieillard ne se fatigue point en philosophant. Méditons sur les moyens de produire le bonheur ; car, si nous l'avons, nous avons tout ; s'il nous manque, nous faisons tout pour le posséder. »

Il a cru que c'était en philosophant, en dissertant, que l'homme pouvait conquérir une extension de bonheur. Les moyens de produire le bonheur sont tout autres. Ce qui a manqué à Épicure et à ses disciples de l'antiquité, c'est une notion nette de ces moyens. Il a indiqué la méthode

scientifique, mais ils n'ont pas su l'appliquer avec patience et persévérance. Ils n'ont pas prévu les résultats positifs qu'elle donnerait à l'homme.

Le grand linceul du moyen âge s'est étendu sur leur doctrine. Sous son ombre, il n'y a eu place pendant des siècles que pour les activités destructives de la guerre et de la superstition. Elle reparut au soleil de la Renaissance, dans Léonard de Vinci, dans Galilée, dans Copernic, dans Montaigne. Elle eut ses martyrs : Giordano Bruno et Vanini. Elle s'affirma avec Gassendi et Bacon, dans le XVIIe siècle, pour aboutir, à travers Hobbes et Locke, à Voltaire, Diderot, Helvétius, d'Holbach, La Mettrie, Condorcet. Bentham et Auguste Comte ont subi son influence. Herbert Spencer et Darwin sont des épicuriens. Les intuitionnistes ont beau railler : tandis qu'égarés à la poursuite de chimères, ils sont réduits à prendre pour dernier mot de leur savoir le catéchisme d'un vicaire de village, ou s'évanouissent dans le Nirvâna bouddhique, le pourceau d'Épicure absorbe le monde moderne et le modèle à son image.

(1) Voir. André Lefèvre. *Traduction de Lucrèce* (en vers) *Introduction*. — *La philosophie* (*Bibliothèque des siences contemporaines*).— Guyau. *La morale d'Épicure*.— Lange : *Histoire du matérialisme*.

CHAPITRE II

La question renversée

I. Vertus intellectuelles et vertus morales. — Importance de la morale. — Le contraire.
II. Les crimes de la vertu. — Plus nuisible que le vice.
III. Position de la question par Buckle. — Le code de la morale. — Pas progressif.
IV. Un homme bon et nuisible. — Mme Venturi. — La pitié et les petits martyrs.
V. Les guerres religieuses et les bonnes intentions. — La paix de Westphalie.
VI. Utilité de la poudre à canon.
VII. Utilité morale de l'économie politique. — La révolution provoquée par l'ouvrage d'Adam Smith. — Utilité de la vapeur.
VIII. Les lions gardés par des moutons.
IX. L'égoïsme. — La paix sociale.
X. Autre aspect de la guerre. — La guerre latente. — La guerre à Paris. — Paris et la province. — La préfecture de police. — Chacun de nous préfet de police. — Ses employés. — Sa femme. — Ses enfants. — Besoins de pouvoir et de servilité. — Son indignation contre tous. — Besoin de gouverner. — Le cancan de la portière. — L'adage de Montaigne. — La filiation. — Le général.
XI. Utilité des crimes de l'histoire. — Immortalité des découvertes intellectuelles. — Le capital acquis.

I

Aristote avait distingué les vertus en vertus intellectuelles et en vertus morales. Les premières ont pour but la vérité, les secondes, la vertu.

L'examen des anciens systèmes philosophiques nous a montré que tous se préoccupaient bien plus de la recherche de la vertu que de la vérité. Socrate, Antis-

thène, Platon, Aristote, Epictète faisaient de la connaissance du bien, de la manière de se conduire la souveraine science, la philosophie. Toute l'école socratique considérait qu'une science n'a de valeur que si elle est utile à la vie morale de l'homme. Épicure lui-même a commis la même erreur.

J'ai déjà constaté que presque toujours le progrès scientifique consistait à faire exactement le contraire de ce que l'humanité a fait jusqu'au moment où il se produit. (1). Nous devons examiner, si au point de vue moral, il n'en est pas de même.

II

La vertu ?

— Tu me fais frémir. Où est orientée ta vertu ?

— Vers le bien.

— Oui, ce que tu appelles bien : et c'est là ce qui m'inquiète, car les vices ont moins coûté à l'humanité que ses vertus.

— Tu blasphèmes.

— Je prouve ; l'héroïsme est une vertu, selon toi.

— Oui.

— Eh bien ! les assassinats, commis par de vulgaires criminels, pour satisfaire leur rapacité ou leur haine ont moins coûté de vies humaines et produit moins de déprédations que l'héroïsme guerrier.

— Soit : mais l'héroïsme guerrier est une vertu destructive. L'exemple n'est pas bien choisi.

— Tu en veux d'autres. Rien de plus facile.

Parmi les fanatiques du moyen âge, il y avait des

(1) V. Yves Guyot, *Science Econom.*, p. 22.

gens vertueux qui voulaient imposer leur vertu à tous. C'est leur vertu qui a allumé les bûchers de l'inquisition.

Torquemada était un homme vertueux, Voltaire a calculé que de l'an 250 environ de l'ère chrétienne à 1769, 9,468,800 personnes avaient été ou égorgées, ou noyées, ou brûlées, ou rouées, ou pendues pour l'amour de Dieu (1).

Voltaire avoue que, dans ce calcul, il y a des oublis. Enfin de 1769 à nos jours, il y a eu encore bon nombre de victimes de l'amour de Dieu. Maintenant cite-moi un vice qui ait fait autant de victimes que cette vertu.

— Oh ! c'était du fanatisme religieux.

— Marat était un homme vertueux. Tout le monde était d'accord pour désigner Robespierre comme le vertueux Robespierre. Marat faisait des massacres et Robespierre guillotinait avec tranquillité tous les gens qui lui paraissaient suspects. Tous les deux croyaient agir par patriotisme, par amour de l'humanité. Leurs mobiles étaient vertueux. En réalité, ils tuaient non-seulement des hommes, mais les causes mêmes qu'ils prétendaient servir. Cite-moi des vices aussi nuisibles !

C'étaient des mobiles vertueux qui faisaient agir les principaux chefs de l'insurrection de juin et de la Commune, et parmi ceux qui ont montré le plus d'acharnement sauvage dans sa répression, il y en avait qui croyaient faire œuvre sainte. Hélas ! elle est bien vraie, cette parole dite depuis si longtemps : Vertu, que de crimes on commet en ton nom !

Si nous sortons de ces épouvantables boucheries, nous

(1) *Dieu et les hommes.*

verrons encore les mêmes faits. Presque partout les lois ont été faites pour augmenter les privilèges du fort et aggraver les obligations du faible. Très souvent, elles n'ont été que l'organisation de la spoliation. Les voleurs, paresseux et vicieux, ont-ils volé sur une aussi grande échelle, que les légistes qui ont régularisé les conquêtes et les empiètements des rois, des seigneurs, des puissants de toutes sortes ? Ces gens étaient vertueux, cependant, et croyaient bien faire. Des magistrats se montrent tous les jours impitoyables parce qu'ils s'imaginent sauver la société : des gens, bons pères, bons époux, mettaient à la question d'autres hommes, et s'acharnaient avec la plus grande quiétude à leur arracher à l'aide de tortures raffinées les réponses qu'ils voulaient obtenir.

Aujourd'hui encore des juges d'instruction n'hésitent pas à commettre des infamies pour obtenir des aveux. Des parents martyrisent leurs enfants, en disant : — C'est pour ton bien !

Des religieuses se font tortionnaires pour dompter l'esprit du mal qui habite les malheureuses qu'elles ont sous leur autorité.

Répèteras-tu encore ce lieu commun : « La vertu est aimable ? » Tu vois bien qu'elle peut être exécrable, hideuse, féroce, plus nuisible que n'importe quel vice ; parce qu'elle systématise et perpétue les maux qu'elle crée.

Tu veux prêcher la vertu ? Mais quelle vertu ? Avant de l'enseigner, réfléchis à ses conséquences.

La vertu n'est rien par elle-même ; ce que tu dois entendre par vertu, c'est la direction raisonnée de tes actes ; mais cette direction doit être intellectuelle, si tu veux savoir où tu veux aller. Autrement, tu trébûcheras, comme l'ivrogne, et alors que tu prétendras

marcher à la conquête du bien, tu tomberas dans l'odieux.

III

Buckle (1) a posé la question de la manière suivante : le progrès moral se rapporte à nos devoirs, le progrès intellectuel à notre connaissance. Consentir à faire son devoir, voilà la partie morale ; savoir comment l'accomplir, voilà la partie intellectuelle. Le progrès est le résultat de la double action de ces éléments du progrès mental ; mais lequel des deux est le plus important ? Est-ce le progrès moral comme le croyaient les anciens ou le progrès intellectuel ?

Faire du bien à autrui ; sacrifier à son prochain ses propres volontés ; contenir ses passions ; honorer ses parents ; respecter ceux qui sont au-dessus de vous ; tel est le refrain de la morale que nous trouvons dans les vieux livres de l'Inde, de la Chine, de la Judée, de la Grèce, et même chez des peuples qui n'ont aucun livre.

« Sermons, homélies, traités, enfin tout ce qu'ont pu produire les moralistes et les théologiens n'y ont pas ajouté *un iota* (2). »

IV

Buckle, dont le grand ouvrage a jeté tant de lumière sur quelques points de l'horizon obscur, au milieu du-

(1) *Hist. de la civil.*, t. I, p. 195.
(2) Buckle, *Hi civ.*. t. I, p. 201.

quel nous nous agitons, a dégagé très nettement les faits suivants.

Les règles, ci-dessus énoncées, étant connues depuis des milliers d'années, sans qu'on y ait rien ajouté, nous avons le droit de dire que les vérités morales sont stationnaires.

Maintenant supposons un homme aussi bon que possible. Il pourra secourir quelques infortunes. Il pourra soulager quelques misères. Peut-être croyant faire le bien, il fera le mal. Ses complaisances pour les uns pourront s'exercer au détriment des autres.

Un peu moins de bonté, un peu plus d'intelligence des rapports généraux qui unissent les hommes eût beaucoup mieux valu. Ils étaient peut-être beaucoup moins bons que Louis XVI, les hommes qui ont fait la Révolution, et cependant en supprimant quelques-uns des abus que pouvait commettre, comme Roi, un excellent homme, ils ont rendu un service à l'humanité, qui ne peut être comparé à ses petits services privés, en admettant même qu'ils n'eussent jamais fait de mal à personne.

Commode et Héliogabale étaient deux empereurs fort immoraux : Marc-Aurèle est resté le type du vertueux empereur : cependant les deux premiers laissèrent les chrétiens fort tranquilles, tandis que ce sage fut un de leurs plus féroces persécuteurs. Il croyait faire le bien. Un peu plus de perspicacité et un peu moins de bonnes intentions eût beaucoup mieux valu.

J'ai entendu développer cette idée, d'une manière admirable, par Mme Emilie Ashurst Venturi à la conférence de la *Fédération pour l'abolition de la prostitution officielle*, tenue à Neuchâtel, (1). Un pasteur avait, du

(1) Voir Yves Guyot, *La prostitution*, p. 410.

reste avec discrétion, proposé de rattacher diverses œuvres de bienfaisance, de secours, de « relèvement moral » à la section suisse de la Fédération. Dans ce milieu, la proposition paraissait toute simple et rencontrait une approbation presque unanime. Mme Emilie Ashurst Venturi prit la parole pour la combattre dans des termes que reproduit d'une manière fort plate le résumé ci-dessous :

« Des œuvres de relèvement moral ! Comme femme, je m'indigne que ce mot ne s'applique jamais qu'à mon sexe. Quand ferez-vous des œuvres de relèvement pour les hommes ?

« Certes, des œuvres de charité qui ont pour but d'apporter des secours à des malheureux sont fort louables, mais il faut les laisser aux âmes tendres et pieuses, de même que, sur un champ de bataille, le soin de relever les blessés est laissé aux faibles ; tandis que les vigoureux et les vaillants doivent combattre. L'œuvre de la Fédération est une œuvre de justice, non de charité, et la justice est la charité suprême ; car elle a pour but de substituer sa certitude aux hasards de la pitié et de la philanthropie. En détruisant une mauvaise loi, une organisation vicieuse, on fait plus pour l'humanité qu'en apportant des secours à ceux qui en sont victimes ; car, si les secours peuvent soulager les misères individuelles, ils laissent debout quand ils ne contribuent pas à l'entretenir, l'état de choses qui les a provoquées. »

La plus grande partie de l'auditoire entendait probablement soutenir cette thèse pour la première fois, et cependant Mme Venturi la développa avec un tel accent de conviction et de grandeur, avec une telle chaleur, que la proposition fut abandonnée immédiatement.

La loi sur les pauvres, l'assistance publique, le sou que vous donnez au mendiant, c'est de la philanthropie ; et cependant toutes ces choses, inspirées par une pitié irraisonnée, ont pour résultat d'entretenir des populations de mendiants et de misérables, se perpétuant, sans efforts pour sortir de leur misère. Elle les y acclimate.

Vous voyez une pauvre petite fille dans la rue, déguenillée, souillée de boue, les vêtements trempés par la pluie, l'angoisse peinte sur son visage exsangue, les yeux dilatés par la terreur, les os perçant la peau : vous êtes ému, vous lui faites l'aumône ; et là, derrière, chez le marchand de vin du coin peut-être, il y a des parents, un père, si on peut appeler ainsi cet homme, une marâtre, qui attendent la recette ; et si la petite malheureuse n'est pas parvenue à ramasser la somme fixée, elle est soumise à des tortures telles que n'en subissaient pas les noirs de la Louisiane. Le sou que vous lui donnez la condamne à cet esclavage. Si ces exploiteurs, si ces bourreaux de l'enfance ne savaient pas qu'ils peuvent spéculer sur la pitié de cinquante, cent, deux cents personnes par jour, ils ne se livreraient pas à cette industrie, basée sur le martyre quotidien d'un enfant. Mais votre pitié est productive, et elle condamne des centaines, pour ne pas dire des milliers de petits misérables, à cette existence d'épouvantes et de souffrances.

V

Les gens jadis se battaient et s'exterminaient parce que les uns croyaient à Jésus et les autres à Mahomet :

parce que les uns croyaient à la consubstantiation et les autres n'y croyaient pas; parce que les uns croyaient à la transsubstantiation et les autres niaient la présence réelle; parce que les uns mangaient du lard et les autres refusaient d'en manger. Tous avec les meilleures intentions possibles.

Une petite dose de méthode scientifique, introduite dans l'intellect humain, a beaucoup plus servi à la suppression de ces horreurs que toutes les exhortations morales.

Ce n'étaient peut-être pas des gens très vertueux que les diplomates qui ont fait la paix de Westphalie (1648); ce n'étaient pas, à coup sûr, des prototypes de vertu, en dépit des oraisons funèbres de Bossuet, que Condé et Turenne, qui l'avaient rendue nécessaire; que Mazarin, qui gouvernait alors la France; et cependant cette paix est le premier acte diplomatique où on ne s'occupe pas de faire prévaloir les intérêts d'un culte sur ceux d'un autre. Nous affirmons que c'est là un progrès considérable. On vous dira que la paix de Westphalie n'a pas été une paix définitive et qu'il y a eu des guerres depuis; à notre tour, nous demandons combien une telle innovation n'en a pas évité, en supprimant le mobile religieux, de tous, le plus passionné, le plus irréfléchi et le plus implacable.

Il reste encore d'autres mobiles de guerre, soit; mais nous allons voir que tout progrès intellectuel a pour conséquence d'en diminuer le nombre.

VI

En dépit de certaines apparences contraires, Buckle a raison de remarquer que l'invention de la poudre à canon

a été plus utile pour la suppression de la guerre que n'importe quelle prédication morale.

D'après le vieux système, tout homme, pourvu qu'il fût muni d'une épée ou d'un arc, était tout équipé pour entrer en campagne. La poudre nécessita l'emploi de mousquets, obligea à des approvisionnements, força la création d'armées (xv[e] siècle) distinctes de la population, dont la plus grande partie put se consacrer à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, aux choses productives et utiles, jusque-là négligées. C'est à partir de ce moment que se forma, entre la classe théologique et la classe guerrière, la classe intellectuelle à laquelle est dû l'épanouissement si grand, relativement au passé, si limité, relativement à l'avenir, de notre civilisation actuelle.

VII

« Le second mouvement intellectuel qui affaiblit l'amour de la guerre, dit encore Buckle (1), est beaucoup plus récent et n'a pas encore donné toute la mesure de ses effets naturels : je veux parler des découvertes de l'Économie politique, branche de nos connaissances que ne soupçonnèrent même pas les plus profonds philosophes de l'antiquité, mais qui est douée d'une importance qu'il serait difficile d'exagérer. De plus, chose remarquable, c'est le seul sujet ayant trait immédiatement à l'art de gouverner qui se soit élevé à l'état de science. La valeur pratique de cette noble étude, — quoiqu'elle ne soit peut-être appréciée dans toute son étendue que par les penseurs les plus

(1) T. I, p. 234.

avancées, — est de jour en jour reconnue par tout homme un peu instruit. Cependant, ceux-là mêmes qui la comprennent bien ont fait peu attention à la manière dont, grâce à son influence, les intérêts de la paix et, partant, de la civilisation, ont été directement rehaussés. » Autrefois, on croyait qu'un pays ne pouvait s'enrichir qu'en appauvrissant les autres, qu'en important fort peu de marchandises et beaucoup d'or. Il en résultait que des hommes d'État faisaient la guerre pour rétablir la balance, et que les peuples se haïssaient d'autant plus, que chacun considérait le progrès de ses voisins comme une spoliation.

« En 1776, dit Buckle, Adam Smith fit paraître son ouvrage : *la Richesse des nations*; à considérer ses résultats finals, c'est probablement le livre le plus important qu'on ait jamais écrit et, sans contredit, c'est l'apport le plus précieux qu'on ait fait à l'établissement des principes, bases de tout gouvernement. »

Il détruisit la théorie de la protection, de la balance des importations et des exportations. On ne cite pour la première fois Adam Smith au Parlement qu'en 1783; mais, « il n'y a pas une seule grande vérité qui, une fois trouvée, ait été perdue dans la suite. » Peu à peu, les principes d'Adam Smith s'imposèrent à tous les hommes instruits de l'Angleterre. Quatre-vingts ans après l'apparition de son livre, il avait cause gagnée. « C'est ainsi que les grands penseurs gouvernent les affaires humaines et règlent par leurs découvertes la marche des nations. C'est à juste titre que nous pouvons dire, en parlant d'Adam Smith, et le dire sans crainte d'être contredit, que ce seul Écossais a, par la publication d'un seul ouvrage, plus contribué au bonheur de l'homme que n'ont pu le faire les talents réunis de tous les hommes d'État et de tous les législa-

teurs dont l'histoire nous a conservé le souvenir authentique » (1).

Adam Smith était professeur de philosophie morale à Glascow. Il publia d'abord sa *Théorie des sentiments moraux* où il considérait la sympathie comme le principal mobile des actions humaines. Dans la *Richesse des nations*, il ne donne qu'un seul mobile à l'économie politique : l'égoïsme. Qu'est-il arrivé? Aujourd'hui on peut lire son premier ouvrage par curiosité, mais, à coup sûr, il n'a eu qu'une influence insignifiante sur le développement des rapports des hommes entre eux ; il n'a nullement augmenté leurs sympathies réciproques. Le second, au contraire, basé sur l'égoïsme, a eu une influence prépondérante et qui ne fera que s'accroître sur le développement de la solidarité humaine, d'individu à individu, de classe à classe, de peuple à peuple.

Avant l'adoption de ces principes, tout peuple et tout homme riche provoquaient des sentiments d'animosité, de haine, d'envie. Les commerçants avaient l'esprit belliqueux et croyaient que le meilleur moyen de s'enrichir était de ruiner leurs clients. Maintenant, ils ont compris que leur fortune était celle de leur clientèle. L'esprit commercial est devenu pacifique. Sans doute, beaucoup de négociants ignorent encore les principes d'Adam Smith et seraient incapables de justifier leur manière de voir. Mais ils suivent peu à peu l'esprit du siècle ; et qu'est-ce que cet esprit du siècle? Celui de la minorité savante.

Les crises entre ouvriers et patrons, entre les salariés et les industriels, proviennent de l'ignorance de la science économique. Les salariés se figurent que les salaires ne doivent pas être réglés par la loi de l'offre

(1) Buckle, t. I, 211.

et de la demande ; que, si les patrons leur refusent des augmentations, c'est par simple mauvaise volonté. D'un autre côté, le patron essaye de gagner le plus possible sur le salaire de ses ouvriers, et il trouve fort mauvais que ceux-ci veuillent participer à sa prospérité ; il s'attribue, en outre, un droit de direction intellectuelle et morale, d'origine féodale, qui pousse des gens comme M. Chagot à placer ses ouvriers sous la domination d'un prêtre, à les obliger d'aller à la messe et à leur défendre d'assister à un enterrement civil.

Enfin, toute notre législation a pour but d'empêcher les ouvriers de s'organiser pour vendre leur travail au plus haut prix possible, pour débattre leurs intérêts. Nos préjugés sont tels, que des ministres et des législateurs disent : « Cette grève n'est pas légitime. Le salaire des ouvriers était suffisant. » Maintenant qu'on a renoncé au maximum pour toutes les marchandises, on veut le maintenir pour le travail, parce qu'on ne le considère pas comme une marchandise semblable aux autres. En même temps, les politiques, les patrons qui expriment ces théories s'indignent si les travailleurs demandent que l'État leur assure un minimum, des débouchés constants. Ceux-ci ne veulent pas non plus considérer le travail comme une marchandise. L'esprit qui a présidé à l'organisation des ateliers nationaux n'est pas complètement éteint. Le bourgeois, au lieu d'étudier la question, a peur, et, en dépit de l'expérience si chèrement acquise, serait encore prêt à se jeter dans les bras d'un sauveur.

L'ouvrier commence à réfléchir davantage, mais, au lieu d'étudier les questions économiques, il écoute plus

(1) Directeur des mines de Blanzy. Affaire de Montceau-les-Mines, octobre 1882.

volontiers des déclamations qui lui promettent le paradis sans effort. Cependant il a fait de grands progrès depuis 1848. Il ne se laisse plus séduire par des phrases redondantes comme celles qui remplissaient les écrits socialistes de l'époque. En Angleterre, depuis 1868, les trades-unions ont commencé à organiser la vente du travail en gros, et la pratique a appris à leurs membres que la loi du salaire n'était, en dépit de A. Lassalle, que la loi de l'offre et de la demande. Le jour où cette vérité sera bien constatée par tous les intéressés, la paix sociale sera fondée définitivement (1). Ce progrès moral si important ne sera dû qu'à une nouvelle acquisition intellectuelle.

VII

Comme autre cause de suppression de la guerre, Buckle ajoute ce propos : « Autrefois, les peuples ne se connaissaient pas. » Il énumère les préjugés que les Anglais et les Français avaient à l'égard les uns des autres. « Plus les deux peuples seront en contact, plus ils se respecteront (2). » Il en sera de même pour tous.

VIII

Pour celui qui ne regarde que la surface des choses, qui se laisse emporter par certains courants superficiels, qui prend des modes, des engouements passagers pour des courants profonds de la civilisation, — je

(1) V. Ma *Science économique*. Tout le livre IV
(2) T. I, p. 246.

vais dire une hérésie : — c'est que le développement intellectuel forcément tue la guerre.

Voyez ce qui se passe depuis quarante ans en France. Tous les jeunes gens d'instruction, d'énergie, supportent avec peine le métier militaire. Ils peuvent en subir la nécessité par devoir, mais leurs goûts les en écartent. Je n'en veux pour preuve que la difficulté qui se fait sentir, aussi bien dans ce pays du caporalisme qui s'appelle la Prusse, qu'en France : la difficulté de recruter des sous-officiers. Et pourquoi ? Parce que tout jeune homme qui se sent quelque vigueur, quelque aptitude au travail, préfère l'indépendance et les risques des professions civiles aux certitudes passives de la vie militaire.

Il en résulte un fait dont on ne s'est pas assez aperçu, mais qui n'en est pas moins patent : c'est que les hommes qui s'engagent ou demeurent dans la carrière militaire sont les moins énergiques. Peu à peu, nous arrivons à cette situation anormale : les lions sont gardés par les moutons.

Ce contre-sens logique, avec la voie que l'humanité est forcée de suivre, aboutira à cette conséquence : les lions, voulant la paix pour poursuivre leur œuvre de production, et les moutons redoutant la guerre par tempérament, tout le monde sera d'accord pour la supprimer.

IX

La guerre ? — Quand on prononce ce mot devant nous, nous nous imaginons aussitôt de longues files de soldats, des rangées de canons ; nous sentons comme

une odeur de poudre, nous entendons les crépitements de la fusillade, les grondements de l'artillerie ; nous voyons des hommes égorgés, des têtes et des membres épars, des entrailles traînant à terre ; des villes en feu, des femmes et des enfants fuyant affolés...

C'est un tort. La guerre ne revêt pas toujours ces formes dramatiques. Il y a une guerre de tous les instants, une guerre sociale, latente, de cités à cités appartenant au même pays ; d'individus à individus appartenant à la même ville ; bien plus, d'individus à individus censés collaborer à la même œuvre ; souvent d'individus à individus appartenant à la même famille, et cette guerre individuelle, cette guerre qui ne fait de bruit que lorsqu'elle se traduit par des crimes ou par des procès, est provoquée par des mobiles intellectuels identiques à ceux qui produisent des guerres étrangères.

Observez ce qui se passe autour de vous, à Paris, et vous constaterez les faits suivants.

Si Paris a une tendance à vouloir imposer ses volontés à la province, le gouvernement, composé d'hommes de province, pour la plupart, veut imposer à Paris le joug de Ploërmel ou de Saint-Pla-de-Cors. Le conflit empêche les solutions des réformes les plus urgentes ; le plus souvent, il se traduit par des taquineries, des manifestations qui n'ont d'importance que parce qu'elles passionnent l'opinion. Quelquefois, elles aboutissent à une explosion comme la Commune de 1871.

A la préfècture de police, il y a des gens qui croient que Paris ne peut pas vivre sans eux ; ils prétendent assurer son approvisionnement, déterminer ce qu'il a le droit et ce qu'il n'a pas le droit de manger, comme Colbert fixait la qualité des étoffes dont les Français de-

vaient se vêtir. Ils ordonnent aux gens de ne pas se faire écraser en descendant de tramway. Ils prétendaient hier encore que les Parisiens n'auraient le droit de lire sur les murs que ce qu'ils jugeraient bon ; ils prétendaient ne laisser colporter dans les rues, vendre dans les kiosques que les journaux imbus de bonnes doctrines. Ils ont une prétendue police des mœurs, chargée de moraliser la population en organisant la prostitution officielle et en livrant aux consommateurs des femmes garanties saines. Ils ont des mouchards, chargés d'espionner la vie privée des hommes et des femmes et de faire des dossiers. Ils ont des agents de police qui considèrent tout pékin comme un être nuisible, ne pouvant avoir que de mauvaises intentions, bon à arrêter, passer au tabac et ligoter.

Cette institution ne peut se soutenir que parce que chacun de nous est un petit préfet de police chez lui. Il exige de ses employés une soumission servile. Il ne se contente pas de leur réclamer des services déterminés en rapport de leur salaire. Presque toujours, il veut encore un dévouement personnel, une inféodation de lui-même. Il s'occupe de leur vie privée, des journaux qu'ils lisent, des relations qu'ils entretiennent.

Dans la famille, il exige de sa femme l'obéissance. De par la loi, il s'adjuge le droit de mort sur elle. Il lui interdit d'avoir d'autres désirs que ceux qu'il peut inspirer lui-même, si répugnant qu'il puisse être, et il lui impose ses caresses légales.

Ses enfants ? il les considère comme des esclaves donnés par la nature. Tel qui s'est indigné en lisant *la Case de l'oncle Tom* des brutalités des planteurs sur les nègres, casse des cannes sur le dos de son fils. « Il m'appartient, j'ai bien le droit de le battre. » Ce n'est pas seulement la servilité physique qu'il

réclame, c'est la servilité intellectuelle. « On ne discute pas avec son père ! »

Il est toujours dans une violente indignation contre ses amis, ses voisins, les gens qu'il connaît. Il leur reproche de n'avoir pas écouté ses conseils. A l'un, il en veut de trop dépenser; à l'autre, de ne pas assez dépenser. Il a à redire sur toutes les femmes : l'une est une pimbêche, l'autre est une dévergondée. Il a des conflits avec les enfants, les chiens, les chats du voisinage. Il s'indigne contre le son des cloches et le bruit des omnibus, comme il s'indigne contre les journaux qui ne partagent pas son opinion, les livres qui froissent ses préjugés. Il y a peu de temps, il demandait des poursuites contre eux. Il prétendait qu'ils gênaient sa liberté, sans même s'apercevoir que personne ne le forçait de les lire. Aujourd'hui, il réserve l'indignation qu'il eût éprouvée autrefois contre les mauvaises doctrines pour des publications qui se livrent à des facécies plus ou moins spirituelles sur les rapports sexuels. Il demande qu'on arrête les gens qui ne sont pas vêtus comme lui, comme autrefois il eût demandé qu'ont eût emprisonné et un peu brûlé les Juifs. S'il voit une femme faire un signe à un homme, il déclare sa pudeur effarouchée et demande l'aide du bras séculier, comme autrefois il l'eût demandé contre un hérétique. Il appelle « scandale » tout acte ou toute parole qui froisse ses préjugés.

C'est toujours la même chose : chacun veut enfermer les autres dans son moule ; et, quand ils résistent, il emploie la contrainte, si elle est en son pouvoir, et, s'il ne peut aller jusque-là, il se venge de son impuissance en les calomniant. Ne riez pas du cancan des portières : c'est ce cancan, parti d'une étroite loge, qui, grossissant, s'étendant dans toutes les couches, s'éle-

vant dans toutes les sphères, devient le cri général, le mouvement de l'opinion qui crée le despotisme, et éclate, à certains moments, en ces explosions sanguinaires qui s'appellent des massacres, des guerres civiles et des guerres étrangères.

Dans cette civilisation, chacun envie l'autre, chacun a encore pour maxime le vieil adage de Montaigne : « Nul ne gaigne qu'au dommaige d'aultruy. » Il se figure que les faits économiques n'obéissent qu'à des caprices. De là, ces haines, ces utopies et ces réclamations qui, ne pouvant avoir de bases sérieuses, ne peuvent se traduire dans les faits que par la violence.

Cette portière, ce tyran de ménage, cette mauvaise langue, ce monsieur qui trouve que tous les autres font mal, ce délicat qui sent sa liberté violée parce que d'autres ont des opinions ou une conduite morale différentes de celles qu'il veut exiger d'eux, ce juge, ce préfet, ce ministre, ce général, ce collectiviste-anarchiste-révolutionnaire, tous ont le même idéal : gouverner des hommes, au lieu de faire la conquête des choses. Et instinctivement, vous les voyez, dans l'admiration de l'autorité, qui a pour contre-partie obligatoire le servilisme, prendre, pour chef de gouvernement, l'homme de guerre, un général, général de l'armée ou général d'insurrection, qu'ils considèrent comme le plus apte à gouverner, c'est-à-dire à subordonner les volontés des autres à sa volonté, et qui est en même temps le plus inapte à administrer les choses et à augmenter l'action de l'homme sur elles.

XI

Voilà un tel homme au pouvoir. Prenons les proto types des êtres pernicieux : un Tibère, un Néron, un Commode , un Héliogabale, un Alexandre VI, un Georges IV, Napoléon Ier et Napoléon III ; certes, pendant leur existence, ils ont fait des victimes par milliers et par milliers.

Mais, en définitive, au moment où j'écris ces lignes, elles seraient toutes mortes : leur existence a été simplement raccourcie de quelques années ; et nous pouvons aujourd'hui nous demander si leurs bourreaux n'ont pas été plus utiles à la marche de l'humanité qu'un bon empereur comme Marc-Aurèle, qu'un bon roi comme Louis XII, qu'un bon pape comme Clément XIV. Les vertus de ces derniers dissimulaient les vices du système, tandis que les crimes, les abominations, les frénésies de ceux que l'histoire stigmatise comme des monstres les mettaient en relief ; de sorte qu'ils ont rendu cet immense service de fournir des arguments indéniables aux adversaires du despotime religieux et politique et de servir de point d'appui à la pesée de ceux qui essayaient d'en dégager l'humanité.

D'un autre côté, les découvertes intellectuelles sont immortelles. Depuis notre ancêtre de l'âge de la pierre, qui trouva le premier outil, elles n'ont cessé de s'accumuler et d'augmenter le fonds commun de l'humanité. Tout homme qui naît aujourd'hui, dans un pays plus ou moins avancé en évolution, a derrière lui, comme capital, tous les outils accumulés, toute la science qui, les ayant produits, lui permet de les re

produire sans difficulté, de les perfectionner, d'en inventer de nouveaux, des vérités acquises, comme la liberté de conscience, la liberté du commerce.

S'il a encore à lutter pour obtenir l'application de ces dernières, il n'a plus à les découvrir. Immense progrès. Les hiboux ont beau fermer les yeux devant la lumière et appeler de leurs vœux la rétrogression vers les ténèbres, elle brille d'un éclat toujours plus intense, et chaque jour des hommes silencieux et immobiles, du fond de leur cabinet ou de leur laboratoire, viennent ajouter un nouvel élément à son foyer.

XII

Buckle a donc raison de conclure :

« Les changements qui s'opèrent chez tout peuple civilisé dépendent surtout de trois choses :

« 1° La somme des connaissances acquises par les citoyens les plus capables ;

« 2° La direction que prennent ces connaissances, c'est-à-dire le genre de sujets auxquels elles se rapportent ;

« 3° Par dessus tout, l'étendue du centre dans lequel se répandent ces connaissances et la liberté avec laquelle elles pénètrent dans toutes les classes de la société. »

Donc :

1° Les progrès du genre humain dépendent du succès des investigations dans les lois des phénomènes de la nature et de la proportion dans laquelle se répand la connaissance de ces lois ;

2° Avant que cette investigation ne puisse commencer, il faut que l'esprit de doute soit né et que, venant d'abord en aide aux investigations, il en soit aidé ensuite ;

3° Les découvertes, ainsi obtenues, accroissent l'influence des vérités intellectuelles et diminuent, relativement, non absolument, les vérités morales ; car les vérités morales, ne pouvant devenir aussi nombreuses, sont plus stationnaires que les vérités intellectuelles ;

4° Le grand ennemi de ce mouvement et, par conséquent, le grand ennemi de la civilisation, c'est l'esprit protecteur, c'est-à-dire l'idée que la société ne peut prospérer si l'Etat et l'Eglise ne protègent nos moindres pas dans les affaires de la vie.

En un mot, la question de la morale, telle que l'avaient posée les philosophes de l'antiquité, doit être complètement retournée.

Ils rapportaient toute connaissance à la morale.

Nous disons, nous : « Le progrès intellectuel seul importe, car le progrès moral lui est subordonné. »

CHAPITRE III

L'instinct et l'intelligence

I. Enseignement moral, négation. — Organisation scientifique de l'action réflexe. — Objection. — La même chose ?
II. C'est tout le contraire. — Constituer des instincts. — L'homme. — Les mots. — L'accumulation antérieure. — Le vendredi. — L'habitude. — Le premier malheur de Tristam Shandy. — Le développement de l'intelligence est en raison inverse de la puissance de l'instinct.
III. L'instinct et la méthode. — L'escrime. — Utilité de l'instinct. — L'idéal de l'Indien. — Age de la discussion. — Autorité et liberté. — La morale, c'est la méthode.
IV. L'uniformité. — L'idéal des moules. — La formule de Gœthe. — Les individuations. — La solidarité. — Buckle. — Bagehot. L'hétérogène. — Conclusion.

I

Le Matérialiste. — Enseignement moral ? Des phrases, des formules, des maximes que tu apprendras dans un manuel, que tu donneras comme exemples d'écriture, que tu feras réciter, que tu imposeras comme dogmes.

Tu vicies l'intelligence de tes élèves : tu leur apprends à croire sans comprendre sur la simple affirmation de maitres. Tu atrophies le besoin d'examen et de recherche pour y substituer le respect de l'autorité. Tu crois faire œuvre morale : tu fais œuvre immorale, car au lieu d'indiquer à tes élèves la méthode de se

conduire dans l'existence, tu leur montres la négation de cette méthode.

Quant à moi, je n'ai point recours à Croquemitaine, je ne menace personne de la colère de Jéhovah, je ne donne aucun cauchemar avec le diable ; je n'ajoute point aux angoisses de l'organisme se débattant contre la mort, pour sa conservation, la terreur du purgatoire ou de l'enfer; je n'introduis point de force, dans la tête des gens, depuis leur premier jour jusqu'au dernier, des maximes que je leur impose comme axiomes indiscutables.

J'ai montré l'organisation empirique de l'action réflexe par la théologie et par la métaphysique. Maintenant il s'agit d'organiser l'action réflexe d'une manière scientifique.

L'intuitionniste. — Ah ! Toi aussi tu veux organiser ce que tu appelles l'action réflexe ; ce que les fondateurs de toutes les religions ont appelé le culte, le rite, ce qu'Aristote appelait l'habitude. Tu veux donc faire la même chose que Moïse et que les sept Sages de la Grèce. C'est de l'éclectisme. Au fond, rien de nouveau.

Tu apprends à ton fils à bien tenir sa fourchette par ton exemple et par des indications dont tu ne lui donnes pas l'explication.

Il la tient bien. Action réflexe. Tu lui dis de ne pas mentir. Il en prend l'habitude. Action réflexe. Tu lui fais un besoin de se laver. Action réflexe. Tu l'habitues à saluer, à se servir des formules de politesse, à être prévenant. Action réflexe.

Donc, tu crées des rites. Tu imposes des formules. Tu restes prêtre et métaphysicien.

II

Le matérialiste. — Tu as raison, à cela près que c'est tout le contraire.

Dans l'organisation théologique et métaphysique de l'action réflexe, le cercle est fermé. Elle s'est acharnée à constituer des instincts si forts que l'homme est obligé de s'y soumettre, comme les oiseaux migrateurs se soumettent à la migration. L'action réflexe, accumulée dans les générations antérieures, est toute puissante. L'idéal pour le patriarche, pour le chef de la tribu, pour l'homme qui détenait l'autorité à la fois par tradition et par croyance à une émanation d'une puissance supérieure, était d'obtenir l'obéissance. Les membres d'une même société voulaient que tous obéissent de la même manière, car celui qui n'obéissait pas heurtait leur manière d'être : c'était un fou, un rebelle, un impie.

Il avait en partage le cigüe de Socrate, le gibet de Jésus. Ici, nous sommes déjà dans des civilisations avancées en évolution : mais dans les sociétés primitives, préhistoriques, l'obéissance à la règle, au formalisme, à la coutume si absurde qu'elle puisse être, est toute puissante (1). Il est défendu, par exemple, chez les Mongols de toucher le feu, ou de prendre de la viande dans la marmite avec un couteau, de fendre du bois avec une hache près du foyer, car ils s'imaginent que ces actes détruisent le pouvoir du feu. Il est défendu aussi de s'appuyer sur un fouet ou de toucher

(1) V. Lubbock. *Orig. de la civilis.*, trad. fr., p. 440 et suiv.

des flèches avec un fouet ; de tuer les jeunes oiseaux ; de renverser de la liqueur sur le sol, de frapper un cheval avec une bride, de briser des os avec un autre os. A quoi bon multiplier ces exemples, quand nous voyons la majorité des Français faire maigre un certain vendredi de l'année !

Tous les jours se passent des scènes de ce genre.

Le médecin. — Vous buvez de l'absinthe. Ce sera la folie, sinon la mort. Vous perdez votre avenir.

Le patient. — Que voulez-vous ? c'est une habitude, je ne puis pas y renoncer.

Des gens sont malades, s'ils n'ont pas sur la tête le bonnet de coton fourni par Jérôme Paturot, par lui et non par un autre. Tel homme, pour aller à tel ou tel endroit, a l'habitude de passer par telle et telle rue ; qu'un accident change son itinéraire, et il sera préoccupé, inquiet, il réfléchira toute la journée à ce grave évènement, il en rêvera.

Vous connaissez Tristam Shandy, et vous savez les détails de sa conception : « Je l'ai toujours dit : il aurait été à souhaiter que mon père ou ma mère, et pourquoi pas même tous les deux, eussent apporté quelque attention à ce qu'ils faisaient, quand il leur plut de me donner l'existence...

« — Mon ami, dit ma mère, n'auriez vous point par hasard oublié de remonter la pendule ?

« — Mon Dieu, s'écria mon père, qui eut soin de modérer sa voix, est-il jamais arrivé, depuis la création du monde, qu'une femme ait interrogé un homme par une question aussi sotte ?

« Mon père qui était naturaliste et philosophe, autant qu'on peut l'être, et qui raisonnait avec beaucoup de justesse et de netteté sur les petites choses, un jour que je fouettais ma toupie, dit en soupirant :

— Les malheurs de mon Tristam ont commencé neuf mois avant sa naissance.

« Il faut savoir que mon père était peut-être l'homme du monde le plus exact... Je peux citer un exemple du scrupule qu'il apportait à toutes ses actions. Il y avait à la maison une grosse pendule qui était placée sur le haut d'un escalier dérobé, et il ne manquait jamais de la monter lui-même le premier dimanche de chaque mois. Il avait au temps dont je parle un peu plus de cinquante ans, et cette raison l'avait forcé à ne s'occuper aussi de quelques autres petites affaires domestiques que dans le même temps. C'était à ce qu'il disait à mon oncle, M.Tobie Shandy, pour ne pas s'embarrasser l'esprit d'une multitude d'époques. Enfin, c'était pour ne plus y penser le reste du mois.

« Cette exactitude était sans doute admirable, mais elle était accompagnée d'une espèce de fatalité qui retomba sans doute sur moi, et dont je ressentirai peut-être les effets jusqu'au tombeau. C'est que par une malheureuse association d'idées, qui n'ont aucune liaison dans la nature, ma mère n'entendait point monter la pendule qu'il ne lui vînt inévitablement à l'esprit de penser à quelque autre chose, et ce qu'elle pensait lui rappelait en même temps, et la pendule et ce qu'il y avait à faire. »

Beaucoup de gens ressemblent au père et à la mère de Tristam Shandy.

Je suppose qu'un homme vous dise : Pendant des milliers d'années, trois cent soixante-cinq jours par an, j'amènerai des millions de personnes dans certains édifices pour voir un homme porter un livre de droite à gauche et de gauche à droite d'une sorte de bureau, s'incliner, se redresser, se tourner, se retourner, boire un verre de vin, manger des pains à cacheter, et mar-

motter des mots dans une langue que la très grande majorité de ses assistants ne comprendront pas, et, du reste, la comprendraient-ils, que cela ne leur servirait pas à grand chose, car ils n'en comprendraient pas davantage la signification.

Vous lui répondrez : — C'est idiot, vous supposez l'humanité d'une bêtise...

— Égale à celle des catholiques, ni plus ni moins.

Tout aliéné commence par systématiser sa folie ; des millions et des millions de gens qui passent pour raisonnables font la même chose. C'est ainsi que se créent les orthodoxies religieuses, politiques, littéraires, artistiques, les modes.

Une fois qu'il y est enfermé, quiconque n'y adhère pas est hérétique pour lui, par conséquent criminel.

Bagehot a dit que l'homme est un animal coutumier. En réalité, il est comme tous les animaux : plus instinctif qu'intellectuel.

Il agit par instinct quand, prédisposé par influence héréditaire à subir les prescriptions d'une coutume ou d'un culte, il y obéit.

Le jeune homme, élevé dans les formules de la métaphysique, a la tête pleine de phrases toutes faites, de mots sonores. Un évènement se produit. Aussitôt le clavier vibre. C'est un mot, une formule, une phrase qui résonne. Ce mot, cette formule, cette phrase détermine son action. Il entendra un individu en appeler un autre Prussien. Aussitôt ce mot : Prussien éveillera sa haine et il se sentira prêt à assommer, sans autre motif, celui qui est désigné ainsi. Il entendra ce mot : matérialisme ! Et dans sa tête, ce mot s'associera avec les épithètes « d'abject et d'immonde. » Il prononcera

(1) *Lois scientif. du dev. des nations*, p. 154.

le mot de « spiritualisme », et il se figurera qu'il a dit quelque chose, et qu'en prononçant ce mot, il s'est élevé dans des régions supérieures (1).

L'homme, ainsi préparé, se décide, non d'après son expérience personnelle, mais uniquement d'après l'accumulation antérieure.

C'est un impulsif. Il agit comme le petit chien prend la tétine de sa mère, comme les oiseaux font leur nid, comme le chat guette la souris. Il ne se retrace pas ses actions passées, il n'en apprécie pas les motifs, il n'a, pour approuver les unes ou désapprouver les autres, d'autre criterium que cet instinct : et c'est cet instinct qui lui fait brûler les sorciers au moyen-âge et fusiller encore de nos jours ceux dont les opinions heurtent les siennes. Les coutumes mauvaises, les superstitions absurdes sont pour lui les motifs déterminants.

L'idéal de tous ceux qui réclament l'obéissance à la tradition, au passé, à l'autorité, est d'obtenir des hommes agissant sans savoir ce qu'ils font.

Le théologien, le métaphysicien, l'éducateur autoritaire est satisfait. Il y a bien de quoi, en effet. Il a arrêté l'évolution de l'être humain.

« A mesure que les facultés individuelles se développsnt, les diverses parties du cerveau doivent être en rapports de communication les plus complexes et, comme conséquence, chaque portion distincte doit tendre à devenir moins apte à répondre d'une manière définie et uniforme, c'est-à-dire instinctive, à des sensations particulières ou associées (2). »

(1) V. la loi d'Hartley., ci-dessus, p. 27.
(2) Darwin. *La Descend. de l'hom.*, t. I, p. 39.

On peut donc dire que le développement de l'intelligence est en raison inverse de la puissance de l'instinct.

III

— Mais, me dit le défenseur de l'autorité et de la tradition, toute éducation commence par l'organisation de l'action réflexe. Vous donnez à vos enfants des habitudes, sans leur expliquer pourquoi ils doivent les prendre : et il vous est impossible de faire autrement.

— Soit : mais apprenez l'escrime : coup droit, dégagez, parez quarte, parez tierce, prenez des contres... vous obéissez docilement, et peu à peu les mouvements deviennent instinctifs chez vous... A la première leçon, vous ne vous êtes pas rendu compte de leur raison d'être ; ce n'est que peu à peu, lorsque vous faites assaut que vous en comprenez l'utilité : vous abandonnez certains coups qui ne sont pas en rapport avec votre complexion, votre manière d'être ; vous en adoptez de préférence : mais vous ne devenez fort que lorsque la méthode, contrôlant l'instinct, dirige vos actes.

De même, ayez soin de n'imprimer à vos enfants que des actions réflexes dont vous puissiez plus tard leur expliquer la raison d'être ; ayez soin peu à peu de leur apprendre à se rendre compte du motif pour lequel ils ont raison de faire telle ou telle chose et non pas telle ou telle autre. Au lieu de soumettre la méthode à l'action réflexe, subordonnez l'action réflexe à la méthode, de manière que l'individu ne fasse rien, ne croie

à rien, sans s'être décidé, au moins, à un moment donné par un examen personnel.

— Ah! me dit l'autoritaire, s'il faut qu'à chaque instant, il réfléchisse à ce qu'il fera et qu'il invoque la méthode, il n'agira jamais.

— D'abord je répondrai que les trois quarts et demi des gens ont l'habitude d'agir beaucoup trop sans réfléchir, en obéissant simplement à leurs instincts ou à leurs impulsions. S'ils se donnaient un peu la peine d'examiner les faits, avant de se décider, la plus grande partie des maux qui ont déchiré l'humanité eussent été évités. Mais l'homme n'a pas besoin de réfléchir chaque fois qu'il répète une action.

Il suffit qu'il y ait réfléchi une fois et qu'il l'ait trouvée bonne. Il sait, en escrime, que si son adversaire a trompé son contre, il ne peut trouver son épée que par une parade directe. Cette notion est emmagasinée dans sa tête, jugée exacte par lui, et désormais, il fera succéder instinctivement la parade simple à la parade de contre sans avoir besoin de réfléchir. Mais chaque fois qu'une situation nouvelle se présentera, qu'il se trouvera en face d'un fait nouveau, d'une opinion nouvelle, de la nécessité de faire un acte qu'il n'a pas accompli, il ne se décidera qu'après examen.

Je ne nie point l'utilité de l'instinct dans les sociétés humaines primitives, pas plus que je ne le nie chez les abeilles et chez les fourmis.

Sans lui, les sociétés humaines ne se seraient pas formées. Je n'ai point nié non plus que les commandements de Moïse n'aient aidé à la conservation des Israëlites. Le maintien de leur race, à travers les dispersions et les persécutions, atteste leur influence. Mais la question est de savoir si l'homme doit rester un

simple animal instinctif ou devenir un animal méthodique ; s'il doit se décider, comme ses ancêtres de l'âge de la pierre, à obéir à l'action réflexe accumulée ou se décider d'après sa propre observation.

Prenons l'antique Orient, avec ses castes, ses formules, son cérémonial, sa civilisation immobile. Nous sommes étonnés quand nous lisons dans Elysée Reclus (1): « Les Thibétains sont certainement un des peuples les mieux doués de la terre ; presque tous les voyageurs qui ont pénétré dans leurs pays s'accordent à louer leur douceur, leur humanité, la franchise de leur parole et de leur conduite, leur équité sans ostentation chez les puissants, sans effort chez les hommes du peuple. Forts, courageux, naturellement gais, aimant la musique, la danse et le chant, les Thibétains seraient un peuple modèle s'ils avaient l'esprit d'initiative. Mais ils se laissent discipliner sans peine et changer en troupeau. Ce que disent les lamas est loi pour eux. Même la volonté des résidents chinois tout étrangers qu'ils sont, est obéie scrupuleusement et c'est ainsi que la nation pourtant si prévenante et si gracieuse d'accueil, en est arrivée à veiller sur ses frontières pour arrêter les voyageurs. »

Dans une enquête faite par le gouvernement anglais sur la condition des Indiens qui lui sont soumis, la plupart des officiers consultés répondirent : « Ce qui les embarrasse, c'est votre disposition constante à changer, ou comme vous dites, à perfectionner. Comme leur vie est réglée dans tous ses détails, par d'anciens usages, ils ne peuvent comprendre un gouvernement qui introduit toujours quelque nouveauté ; ils n'attribuent pas, du tout, cette disposition au désir d'assurer

(1) *Géographie*, t. VII, p. 64-70.

leur bien-être et leur bonheur; ils croient, au contraire, que vous avez quelque intention qu'ils ne peuvent comprendre, que vous voulez détruire leur religion; en un mot que le but et l'objet de ces changements continuels est de faire des Indiens, non pas ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent être, mais quelque chose de nouveau, quelque chose qu'ils ne sont pas et ne veulent pas être (1). »

L'Indien n'obéit qu'à l'action réflexe accumulée. Son organisation sociale est celle d'une ruche.

Nous dédaignons ces gens qui ont pour idéal la fixité. Notre dédain est-il si légitime?

Il y a bien peu de différence entre un laideron et une beauté : quelques millimètres de plus ou de moins dans la longueur du nez, dans la largeur des yeux, un petit pli dans une narine, la saillie d'une mâchoire, un menton qui avance ou recule un petit peu. Cela suffit. Un coup de pouce sur le front, un autre sur le nez, un troisième faisant avancer le menton et saillir les lèvres et l'Apollon du Belvédère est une caricature. Vous le coulez en bronze, et il devient le portrait d'un nègre de Guinée.

A plus forte raison, au point de vue intellectuel. Entre un sauvage et un homme civilisé, eutre un religieux et un aliéné, il n'y a que des nuances. — Grattez le Russe, vous retrouverez le cosaque! A-t-on dit. Ce n'est pas seulement le Russe qu'il suffit de gratter : sous le parisien, vous retrouverez vite le gaulois du temps de César.

Nous, si fiers de notre civilisation européenne et si pleins de mépris pour les Chinois, ne sommes-nous pas plus ou moins Chinois, pires que Chinois, car au

(1) Cité par Bagehot. *Loi du développement des nations*.

moins, eux, dans une large mesure, sont affranchis des préjugés métaphysiques et religieux?

Nous nous prétendons progressifs; mais chacun de nous se débat encore dans la toile d'araignée du passé. Où est le libre penseur qui ose se dire complètement affranchi?

Et cependant, c'est déjà un symptôme très significatif que celui qui nous empêche de considérer l'immobilité, comme le but à atteindre. Chez nous, ceux-là mêmes qui s'intitulent conservateurs sont réformateurs sur plusieurs points et ne trouvent pas que tout soit pour le mieux dans la meilleure des sociétés.

Or, tout progrès implique discussion, réaction contre l'instinct.

Deux systèmes politiques sont en présence : celui de la liberté et celui de l'autorité. Des gens qui paraissent pratiques disent : — Ce sont là des mots : Où commence l'autorité? Où commence la liberté?

Ce sont des mots, mais qui représentent deux méthodes opposées : l'autorité, c'est la masse humaine, menée comme un troupeau, là où son berger veut la conduire et souvent où elle ne voudrait pas aller, si elle se doutait du but que veulent atteindre ceux qui ont pris la responsabilité de sa direction ; la liberté, c'est la discussion affranchie de tout respect.

Dans toutes les luttes qui ont eu pour conséquence, une évolution de l'humanité, se retrouve un caractère uniforme : d'un côté, l'action réflexe accumulée, dans des castes, dans une orthodoxie, dans une organisation sociale, ce que l'avenir appellera les préjugés; d'un autre côté, des hommes qui, poussés par des besoins en opposition avec ces orthodoxies et ces organisations, essayaient de s'en affranchir. Ceux qui représentaient la civilisation existante ont

voulu la maintenir par la force en écrasant les novateurs : ceux-ci ont résisté, tantôt écrasés, tantôt vainqueurs. Telle est l'histoire de la Réforme de Luther, de la Révolution de 89 : la première a eu pour résultat d'affranchir la conscience individuelle de l'obéissance aveugle à la parole du prêtre : la seconde a eu pour but d'opposer les droits de l'homme aux droits de l'Etat et de l'église : toutes les deux, et c'est là ce qui constitue leur grandeur, ont été des actes de protestation de l'intelligence contre l'instinct.

Descendez à l'individu : tous les jours vous retrouvez un père qui maudit son fils parce qu'il ne partage pas ses opinions. Ce fils est un Luther de famille.

La gloire de Bacon, plus grande que celle de Luther, a été d'éliminer les discussions théologiques des préoccupations de l'homme et, en substituant à la tradition la décision personnelle, basée sur l'observation et l'expérience, de briser le vieux moule.

En dépit de tous les efforts des réactions, des tendances, chez certains hommes, à vouloir substituer la religion de l'Etat à la religion d'Etat, nous en sommes, en France, arrivés à l'âge de la discussion.

L'évolution sera complète quand nous aurons débarrassés l'éducation de toutes les entités qui l'encombrent encore. Aujourd'hui, les entités religieuses s'effacent pour laisser la place à de timides entités métaphysiques, et celles-ci disparaîtront à leur tour devant le criterium de la méthode objective.

Tous les faiseurs de morale, tous les éducateurs se sont donné pour but, d'une manière plus ou moins consciente, de subordonner l'intelligence à l'instinct ; nous, nous voulons subordonner l'instinct à l'intelligence.

Comment?

— Par la méthode (1).

Et je définis la morale : — La morale pour chaque individu est la méthode de conserver et développer son organisme et par conséquent de l'adapter au milieu dans lequel il vit, ou autrement :

— *La morale est la méthode de vivre en société.*

Epicure ne disait pas autre chose, quand il définissait la sagesse, l'art de mesurer ensemble les choses, d'embrasser d'un même coup d'œil celles qui sont utiles ou nuisibles.

IV.

Quand un phénomène frappe l'individu ainsi préparé, il n'éveille point une formule dans son esprit, il éveillle le besoin d'examen d'après les règles de la méthode scientifique. Celui qui sait en user ne dit pas : Je déteste les Anglais parce que mon grand-père les détestait, comme les chats détestent les chiens. Je supplierai le tonnerre de m'épargner parce que mes ancêtres agissaient ainsi. Il ne répètera point, avec Ollivier de Serres : « Ne change pas de soc. » Il ne dira pas : « Je suis né dans cette religion, et je dois y mourir. » Il ne s'imaginera pas qu'il y a des castes qui doivent rester fermées, que la noblesse lui confère des titres d'oppression sur ses semblables, ou que la rôture le condamne à la servilité envers ceux qui, à défaut de mérite per-

(1) Voir ma *Science économique*. Livre Ier. — *Nos préjugés politiques*.— *Les lieux communs*, divers articles publiés dans la *Réforme économique*. Je prépare uu livre sur la *Méthode* qui sera le complément de celui-ci.

sonnel, peuvent invoquer la puissance de leurs aïeux. Il ne prendra pas un vers de Virgile pour une raison, ni un proverbe pour une preuve. Si son père avait de mauvaises habitudes, loin de se croire obligé de les suivre, il s'efforcera de s'en dégager. Il aura, pour toutes choses, le scepticisme de Descartes, et, devant tout fait nouveau, s'efforcera de faire table rase de toutes ses actions réflexes accumulées et de ne conserver que la notion des règles de la méthode scientifique.

Quand vous voulez assurer la prédominance de l'instinct, en soumettant les hommes de générations en générations à des actions réflexes accumulées, vous avez pour idéal de les uniformiser, de les faire marcher tous au même pas, tourner la tête de la même façon, avoir tous, dans le même moment, exactement la même pensée. Vous voulez établir une discipline intellectuelle et morale, dont nul ne doit s'écarter. C'est ce que vous appelez l'orthodoxie.

Bel idéal vraiment. J'ai parlé de la Méduse : unité de substance ! mais au fur et à mesure que l'être se développe, les organes se différencient ; chacun a sa fonction propre : et le type le plus élevé dans la série animale est celui qui a les organes les plus divers et les plus indépendants les uns des autres.

Gœthe a donné à cette observation la formule suivante : « Plus un être est imparfait, plus les parties individuelles qui le constituent se ressemblent réciproquement, et plus les parties elles-mêmes ressemblent au tout. » Et réciproquement : « Moins un être est imparfait, moins les parties individuelles qui le constituent se ressemblent réciproquement, et moins ces parties elles-mêmes ressemblent au tout. »

Cette loi s'applique également aux êtres d'une même espèce.

Dernièrement, assis dans le fond d'un accon, je parcourais les bouchots d'Esnandes, et en contemplant les millions de moules qui s'y trouvaient, je me disais : Quel calme! quelle sérénité! pas de luttes entre elles! toutes ont le même idéal moral. Quel malheur, pour certains moralistes, que les hommes ne soient pas des moules!

Il est évident que si nous prenons dix Australiens, nous arriverons vite au bout de leurs idées : ils n'auront que quelques mobiles très simples : mêmes besoins, mêmes aptitudes, mêmes idées, d'une intensité à peu près égale ; nous avons encore là un bel exemple d'uniformité et de discipline.

Si nous prenons nos paysans, leurs mobiles sont relativement peu complexes.

A mesure que le type s'élève, les organes et les fonctions se spécialisent et se diversifient; les besoins nouveaux naissent du contact des individus entre eux; plus ce contact est fréquent, plus ces besoins se multiplient: et comme les besoins développent les organes, les aptitudes diverses se manifestent, les individuations s'accentuent, se partagent la besogne par cette division du travail, augmentent leur puissance et en même temps resserrent leur solidarité mutuelle, car la nécessité d'échange est en raison de la diversité des besoins et des aptitudes. Le frottement de ces individuations multiples produit la force motrice qui entraîne l'humanité au progrès, et tandis que chacune poursuit son idéal, se consacrant à l'œuvre à laquelle elle est ou se croit le plus propre, elle travaille à la tâche commune, complétant sans y prendre garde la besogne des autres, comme rouage dans une machine, réactif dans une cornue : le monde marche et les éclosions s'épanouissent.

Certains observateurs superficiels n'en disent pas moins :

— Prenez garde ! avec ce système, vous arriverez à un développement extrême de l'individu ; mais, ne sera-ce pas au détriment de la masse ?

Les auteurs de cette objection en reviennent à dire qu'une masse composée d'éléments faibles serait plus forte qu'une masse composée d'éléments forts ; qu'une masse composée d'imbéciles serait plus intelligente qu'une masse composée de gens intelligents ; qu'une troupe de culs-de-jatte marcherait mieux qu'une troupe d'ingambes.

Un peuple comprenant toutes les aptitudes n'est-il pas plus fort qu'un peuple enfermé dans un moule unique ? Jamais il n'y en eut un plus formidable que l'Inquisition : constatez les résultats qu'elle a produits en Espagne.

L'individuation des aptitudes est une conséquence, en même temps qu'une des conditions du progrès intellectuel. Dire qu'un peuple, composé de gens taillés sur le même patron, serait plus fort qu'un peuple composé d'individus à facultés variées, c'est affirmer la supériorité de l'imbécillité sur l'intelligence.

L'organisation scientifique de l'action réflexe n'oublie jamais ces deux vérités constatées, la première par Buckle, la seconde par Bagehot :

« Toutes les grandes réformes qui ont été accomplies ont consisté, non à faire quelque chose de nouveau, mais à défaire quelque chose de vieux. »

« Le difficile n'est pas de conserver un monde semblable, c'est d'en sortir. »

Herbert Spencer a constaté que plus l'organisme est inférieur, plus il est à la merci des circonstances. Il est le jouet de tous les éléments extérieurs. Il

est incapable de prendre une résolution pour y échapper. Il se fait rouler par la vague, emporter par le vent. Il ne décide pas par lui-même ses moyens de conservation. « Au contraire, chez les animaux supérieurs, qui possèdent la force, la sagacité, l'agilité, il existe un pouvoir de conserver la vie, d'empêcher que l'individualité ne se dissolve aussi aisément. »

« L'intelligence de l'homme et son aptitude à se modifier d'après les circonstances, lui permettent de conserver sa vie jusqu'à la vieillesse, de compléter le cycle de son existence, c'est-à-dire de combler la mesure de l'individualité qui lui est départie. Il a conscience de lui-même, il reconnaît sa propre individualité. » Contrairement à toutes les vieilles idées, Herbert Spencer pose en principe « l'instabilité de l'homogène » et la « stabilité de l'hétérogène ».

Chaque revendication au nom de la liberté est une réclamation de l'hétérogène.

Bien loin d'enfermer l'individu dans le passé, l'organisation scientifique de l'action réflexe lui donne tous les éléments nécessaires pour en sortir. Elle ne lui impose pas de dogmes moraux, elle n'encombre pas ses cellules cérébrales de maximes morales : elle remet à l'homme un instrument intellectuel : la méthode, à l'aide de laquelle il substituera aux mouvements instinctifs la décision personnelle.

CHAPITRE IV

La morale dépressive

I. Le devoir. — Envers tous. — Envers soi-même.
II. Le péché originel. — La prétention des dirigeants.
III. L'enfant. — La crainte. — Le martinet. — Le lycée. — Le jésuite. — Action réflexe.
IV. Passions dépressives.— Démonomanie. — Lypémanie. — Délire de la persécution.
V. La morale du devoir aboutit à l'égoïsme féroce.

I

Nous avons vu que presque tous ceux qui ont voulu placer la morale au-dessus de l'intelligence, ont pris pour fondement de la morale : Le devoir.

Devoir envers l'entité au nom de laquelle ils parlaient.

Dans le *Décalogue*, le Sémite est un esclave que Jéhovah châtie, récompense. Nul droit (1).

Et alors suit toute la litanie des devoirs : devoirs envers les lévites, puis devoirs envers le prince. Rends à César ce que tu dois à César. — Devoirs des faibles envers les puissants : car la politique des forts

(1) Voir d'Assier. *Revue des deux Mondes*, 1er sept. 1876, p. 187.

est d'augmenter leurs privilèges et les charges du faible.

Dans la théorie du droit divin, le roi a des devoirs envers Dieu qui lui a donné l'investiture du pouvoir : mais tous ses sujets ont des devoirs envers lui : seulement, il y en a quelques-uns dont les devoirs sont limités à lui, tandis que tout en bas de la société, il y a des malheureux qui sont si écrasés par une série de devoirs envers tous qu'ils seraient bien embarrassés pour remplir leurs devoirs envers eux-mêmes.

II

Presque tous, consciemment ou non, nous sommes imbus du dogme du péché originel ; nous considérons l'homme comme un animal pervers, à qui ses penchants ne pourraient être que néfastes, à lui et aux autres, s'il ne se trouvait point des gens plus sages qui, cependant, sont des hommes, mais qui, paraît-il, ont d'autres penchants que leurs congénères.

En vertu de quel privilège?

Moïse prétendait que Jehovah le lui avait donné, Jésus qu'il le tenait de son père, Mahomet qu'il le tenait d'Allah par l'intermédiaire de l'ange Gabriel. La plupart de ceux qui veulent diriger leurs semblables n'ont pas des titres si bien établis.

Cependant, ils n'en déclarent que plus haut qu'ils ont pour devoir de maîtriser l'esprit du mal qui habite l'homme et de dompter ses passions. Ils ne paraissent pas se douter, un seul moment, que si les penchants de l'homme étaient si néfastes, ils seraient destructifs de lui-même, et que, en conséquence, depuis longtemps

la race humaine aurait disparu. Ils sont aussi raisonnables que si des ostréiculteurs voulaient dompter le penchant des huitres à l'immobilité et à la gourmandise, des éleveurs dompter le penchant du cheval à l'activité et du porc à la goinfrerie.

Alors ces gens prennent l'enfant, la femme, l'homme !

Ils se mettent à dompter ses passions et à châtier l'esprit du mal en torturant le corps.

III

L'enfant, dans cette théorie, est un petit animal malfaisant et pervers qu'on ne peut mener qu'avec la peur de Croquemitaine et les coups immédiats. C'était toute l'éducation du moyen âge. Luther était fouetté régulièrement cinq fois par jour. Nous avons vu M. Louis Veuillot faire l'éloge du martinet. Les frères des Ecoles chrétiennes et les bonnes sœurs, perpétuant cet esprit, ont même recours à des supplices raffinés. La crainte, tel est le seul sentiment qu'on cherche à développer chez l'enfant.

Dans l'éducation de famille, nous conservons ces traditions de l'éducation scholastique. Les parents mêmes qui gâtent le plus leurs enfants, comme ils caressent un petit chien ou un petit chat, ne s'adressent jamais à sa raison. Ils ont recours à la menace et, quelquefois dans des accès de colère qui sont d'un bien mauvais exemple pour celui qu'ils veulent élever, ils le martyrisent. Combien y a-t-il, en France, de familles où on ne considère pas comme une chose simple de frapper les enfants !

— Oh ! moi ! non... je ne dis pas de temps en temps, dans des moments d'impatience, une gifle.

— Fort bien ! cela me suffit.

Dans nos lycées, espèces de casernes où tout est réglé au son du tambour, le sentiment qu'on cherche à inculquer à l'élève, surtout à l'interne, c'est le respect de la discipline et de l'autorité. On le met dans le moule du programme. Bon gré mal gré, il faut qu'il passe par le laminoir. S'il proteste, s'il résiste, si sa nature ne se trouve pas cadrer exactement avec ce lit de Procuste ; — Mauvais élève ! Mauvais sujet ! Indiscipliné ! — Dès lors, il est classé parmi les irréguliers, qui devront toujours être tenus pour suspects par le gouvernement et les pères de famille.

C'est terrible. Ce n'est rien à côté de l'éducation du novice chez les jésuites. Il est soumis à diverses épreuves qui toutes ont pour but de l'exercer à l'humiliation : il est astreint au silence, il doit se flageller le mercredi et le vendredi, en se mettant à genoux, le dos découvert, avec un fouet composé de fil serré à l'un des bouts. Sa journée qui dure 17 heures, est presque tout entière remplie par la récitation mécanique de prières qui engourdit l'intelligence. On l'amuse en même temps avec des histoires de saints, de miracles, de tentations du diable. Les sciences naturelles sont proscrites, sciences d'observation ; on ne tolère que les mathématiques, science déductive.

Au cours du noviciat, pendant deux ans, l'élève est privé de toute étude. On s'assure, de cette manière, s'il est arrivé à un état de compression suffisante. A 28 ans seulement, on l'admet à l'étude de la théologie qui dure quatre ou cinq ans et il ne devient profès des quatre vœux qu'à l'âge de 45 ans. Jamais plus savant mécanisme ne fut organisé pour broyer l'individu. Toutes ses pensées,

tous ses actes ne seront que des actions réflexes. Il sera incapable de penser par lui-même, d'avoir une initiative, une volonté propre. Il ne sera plus qu'un être ayant les instincts que lui aura inculqués cette éducation et y obéissant machinalement.

IV

Cette éducation qui se donne pour but de dompter les passions aboutit à provoquer les passions dépressives.

Vous avez façonné ces individus par la crainte : vous recueillez la tristesse, la haine, la peur, le soupçon. Vous leur avez dit qu'ils ne valaient rien : vous recueillez le découragement, la faiblesse, l'inertie. Vous avez voulu qu'ils n'aient d'autre volonté que la vôtre : vous avez réussi. Ils n'en ont plus.

Si votre éducation a obtenu des résultats complets, vous aurez des gens tremblant sans cesse, croyant voir partout le diable, l'enfer; se sentant possédés : « — Satan est en moi »; des incubes, des succubes, des lycanthropes, des vampires! La démonomanie a possédé tout le moyen âge.

Vous avez des gens qui voient des espions partout, qui soupçonnent dans chaque regard une mauvaise intention, dans chaque geste une insulte ou une menace; qui croient que leurs amis, leurs parents, machinent une perpétuelle conjuration contre eux ; qui, dans les affaires auxquelles ils sont mêlés n'aperçoivent que des pièges qu'ils compliquent à l'infini et au milieu desquels ils se perdent. Les lypémaniaques qui, par

influence héréditaire et par éducation, sont condamnés au délire de la persécution, remplissent le monde et sont la cause de la plupart de ses calamités.

Il ne se passe pas de semaine où je ne reçoive la visite ou des lettres de malheureux qui, se croyant persécutés par la police, par des ennemis, par de fausses accusations, viennent me demander d'y mettre fin, me supposant un pouvoir aussi imaginaire que leurs visions.

— Très bien! Ah! Vous ne voulez pas non plus, concluent-ils en me regardant d'un air soupçonneux. Je sais ce qu'il me reste à faire, je me ferai justice moi-même.

Quelques-uns font, comme ils disent. Le délire de la persécution se transforme en délire persécuteur : et le lypémaniaque tue, un jour, un passant inoffensif qu'il a pris pour un de ses ennemis.

Le lypémaniaque religieux brûle le sorcier qui lui a jeté un sort.

Le lypémaniaque crie : A bas l'affameur du peuple! Et il jette dans la rivière le marchand de grains qui allait le nourrir.

Le lypémaniaque, en temps d'épidémie, désigne un homme comme empoisonneur de puits : et les assistants, tous plus ou moins prédisposés par leurs antécédents et leur éducation au même délire, se jettent sur un malheureux et le déchirent.

Le lypémaniaque ministre prend un arrêté défendant de manger du lard sous prétexte de trichine, et ruine un commerce en prévision d'un danger que n'a iamais connu personne!

Un de ces jours, un lypémaniaque sera poursuivi par les microbes de Pasteur, maintenant que les entités infiniment petites remplacent les entités infiniment

grandes : et s'il a le pouvoir, il lancera des gendarmes, armés de microscopes, à leur poursuite.

Le lypémaniaque du mariage reconnaît, dans chaque homme, un amant de sa femme : quelquefois, ce délire jaloux flatte la femme, jusqu'au jour où il la tue.

Le lypémaniaque économique se figure que la perfide Albion veut le noyer sous l'inondation de ses produits, et, avec terreur, refuse les présents d'Artaxercès, devenu John Bull.

Le lypémaniaque lit une dépêche qui n'existe pas, une insulte qui n'existe pas, crie : à Berlin ! et traite de lâches ceux qui veulent raisonner.

Le lypémaniaque, sur le champ de bataille, affuble chaque général de la qualité de traître, et donne le signal de la débandade, quand il ne tire pas sur les siens.

Le lypémaniaque découvre un espion prussien dans chaque individu à cheveux blonds et à yeux bleus, et l'arrête, s'il ne le tue.

Quand le lypémaniaque n'a plus d'espions prussiens à soupçonner, il imagine le souteneur, et ne sort plus qu'armé d'un révolver pour repousser les attaques nocturnes dont le menacent chaque coin de mur, chaque ombre de porte cochère, et il prend chaque rayon de lune pour le reflet d'un poignard !

S'il trouve un de ses frères en poltronnerie, ils se fusilleront ou s'enfuiront réciproquement, ce qui constituera une attaque nocturne parfaitement caractérisée.

Réunissez un tas de lypémaniaques ; qu'ils s'entendent sur la même idée ; qu'ils aient le même système de délire de persécution, ils feront un massacre, se lanceront dans une émeute, ou vous jetteront dans une guerre. L'Empire a fait appel aux lypémaniaques en

évoquant le spectre rouge et, aujourd'hui, la police met en avant ses agents provocateurs, pour faire apparaître aux yeux de Joseph Prudhomme, chaque ouvrier, comme un démon, et aux yeux de chaque prolétaire, tout bourgeois, comme un ogre, engraissé de sa chair et de son sang. Puis, tandis que l'un et l'autre s'acharneront contre la chimère qu'elle leur a fabriquée, elle tapera sur les deux au profit du « gouvernement fort, » qu'elle subordonnera à elle en lui faisant voir partout des complots et des conspirateurs.

Supprimez les lypémaniaques et l'art de s'en servir, et les affaires de Montceau-les-mines n'auraient jamais eu lieu.

Notre système pénitentiaire, en France, est fondé sur la morale dépressive. On prend des individus qui, pour la plupart, ne sont devenus criminels que parce qu'ils ont été faibles. On les enferme et on n'exige d'eux qu'une chose : la soumission passive. On les garde astreints à un régime débilitant, pendant des mois ou des années ; puis, on les rejette dans la société, encore plus affaiblis moralement et physiquement qu'ils ne l'étaient auparavant, le ressort brisé. On s'étonne ensuite qu'il y en ait une partie qui récidive.

V

Cette morale dépressive n'aboutit qu'à faire des êtres débiles, d'autant plus envieux qu'ils se sentent plus impuissants. Cette morale du devoir envers tous les jette dans l'égoïsme le plus profond. Ils ont

une telle pitié pour eux-mêmes qu'ils ne conservent plus aucune sensibilité pour les autres. Puis cette peur se résorbe de temps en temps en férocité qui provoque des catastrophes privées de toutes sortes, quand elle ne provoque pas des cataclysmes sociaux.

CHAPITRE V

La morale expansive

Sois heureux. — Le bonheur chrétien. — Saint-Augustin. — Gerson. — La réponse des morts. — Le pari de Pascal. — Faux calcul. — Immobilité de Fontenelle. — Les moments heureux de Maupertuis. — La science du bonheur. — L'estimation de Bentham. — Activité physique et intellectuelle. — Quel emploi ? — Organisation scientifique de l'action réflexe. — Objection. — Morale individuelle. — Masturbation. — Œuvre intellectuelle. — Ivrognerie. — Aie un idéal ! — Le bonheur est dans toi. — Le marquis de Carabas. — Puissance persuasive et puissance coercitive. — Richesse? Pouvoir? — Peuh! — Savoir! — Développement personnel. — Levier interne. — Mégalomanie. — Réponse. — Type du parfait égoïste.

— Sois heureux !

A ce mot, certains individus, fort nombreux même, se scandaliseront. Ils baisseront les yeux d'un air de pudeur effarouchée, n'admettant point que la morale ait une conclusion si simple. Eux-mêmes, il est vrai, ne cherchent pas autre chose que leur propre bonheur. Seulement, ces hypocrites n'en conviennent pas, non-seulement devant les autres, mais encore devant eux-mêmes. Le bonheur terrestre est pour eux de misérable essence. Le christianisme, comme toutes les religions et philosophies sincèrement spiritualistes, a fait tous ses efforts pour les en dégoûter. Ils croient faire une excellente spéculation en mettant tout leur

bonheur possible sur la terre à la caisse d'épargne du ciel. Ce sont tout simplement de grands ambitieux qui veulent un bonheur d'une qualité et d'une durée tout à fait supérieures.

« Lorsque je serai uni à vous, mon Dieu ! dans toutes les puissances et toutes les parties de mon âme, je ne sentirai plus de travaux ni de douleurs, et ma vie sera toute pleine de vie, lorqu'elle sera toute pleine de vous.

« Je m'ennuie bien, ô mon Dieu ! de ce pèlerinage si pénible. — Je n'ai de véritable joie que de penser à vous, ô bienheureuse vie que Dieu a préparée à ceux qui l'aiment (1) ! »

Et Gerson, logiquement, dans l'*Imitation de Jésus*, prèche l'ignorance, recommande la prière, défend la lecture, ordonne la soumission passive : — « C'est une grande folie de s'appliquer à autre chose qu'à ce qui peut contribuer au salut. — La science la plus sublime, c'est le mépris de soi-même. — La grâce de Dieu est incompatible avec le goût des choses de la terre. — Oh ! quelle sera la confiance d'un mourant qu'aucune attache ne retient au monde ! »

L'Ashavèrus de Quinet a montré combien elle était mal placée (1).

Les morts sortent de leurs tombes dans la cathédrale de Strasbourg pour se plaindre de ne pas voir arriver le paradis.

Ce sont d'abord les rois morts qui crient : O Christ ! ô Christ ! pourquoi nous as-tu trompés ? ô Christ ! pourquoi nous as-tu menti ?

(1) Saint August. Conf., liv. X, ch. 6. Médit. 21.
(2) Troisième journée.

Puis les femmes : O vierge Marie! pourquoi nous avez-vous trompées ?

Puis les enfants : Ah! qu'il fait noir dans notre berceau de pierre !

Charlemagne : Christ! Christ! puisque vous m'avez trompé, rendez-moi mes cent monastères cachés dans les Ardennes ; rendez-moi mes peuples agenouillés, de Roncevaux jusqu'à la Forêt Noire ;

Et les femmes reprennent : Rendez-nous, à nous, nos soupirs et nos larmes ;

Et les enfants : Rendez-nous, à nous, nos couronnes de fleurs ;

Et le pape Grégoire s'écrie : « Malheur ! le paradis, l'enfer, le purgatoire, n'étaient que dans mon âme.... Que tous les morts me cachent leurs blessures, que tous les martyrs mettent leur plaie dans l'ombre, je n'en peux guérir aucune. J'apporte en retour une toile filée par l'araignée à ceux qui ont donné leur couronne au Christ ; j'apporte, dans le creux de ma main, une pincée de cendres à ceux qui attendaient un royaume d'étoiles dans l'océan du firmament. »

Beaucoup de gens qui ne se trouvaient pas cette nuit-là dans la cathédrale de Strasbourg croient encore que le pape a autre chose à leur offrir ; mais d'autres, chaque jour plus nombreux, particulièrement depuis le XVIe siècle, sont convaincus que le bonheur de l'autre monde est aléatoire, et qu'il vaut mieux se préoccuper du bonheur de celui-ci. Pascal le jouait à croix ou pile. « Il faut parier, disait-il. Si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. » En ceci, tout mathématicien qu'il fût, son calcul était faux. Sa vie l'a prouvé. Pour gagner, il faut « s'abêtir ».

D'autres osèrent nettement renouer la tradition d'Épicure. Mais chacun interprèta le bonheur à sa

façon. Fontenelle dit : « On entend par bonheur un état, une situation telle qu'on la désirât sans changement. » Fontenelle ne réfléchissait pas que nous n'étions qu'un organisme ; que nous n'éprouvions de bonheur qu'à l'aide de sensations ; que des sensations infiniment prolongées nous deviendraient insupportables ou insipides. Maupertuis avait une perception plus nette du bonheur, quand il le définit une « succcession de moments heureux ». Cependant, au XVIII[e] siècle, on commença d'avoir la véritable notion du bonheur, parce qu'on voulut bien admettre que l'homme était un animal qui, ayant des organes, avait des besoins. Ces besoins provoquent ce qu'on appelle des désirs. Toute satisfaction de ces désirs constitue un bonheur. Diderot ne se trompait pas, quand il disait : « La nature nous a fait une loi de notre bonheur. » C'est la loi même de notre conservation. Sans désirs, sans appétits, sans sensations de la douleur, nous ne saurions ni nous procurer ce qui nous est nécessaire, ni éviter ce qui nous est nuisible. On définit la morale : la science du bonheur. Maupertuis lui donna pour but la connaissance des biens et des maux, afin que l'homme pût chercher les premiers et se préserver des seconds. Enfin, Bentham, avec cette audace qui caractérise les penseurs anglais, affirma que le bonheur était la fin de l'homme, et fit cette déclaration :

« Quiconque blâme un plaisir quelconque est, par cela, ascétique. »

Puis il procéda à l'estimation d'un plaisir, comme un commerçant de la Cité dresse un inventaire. Pour lui, la véritable valeur d'un plaisir se compose de six rapports : 1° intensité ; 2° durée ; 3° certitude ; 4° proximité (de l'action) ; 5° fécondité (il y a des plaisirs qui

en amènent d'autres) ; 6° pureté (qui n'engendrent pas de peines). De plus : circonstances : 1° variétés individuelles : tempérament, santé, force, caractère, habitudes, intelligence ; 2° circonstances : sexe, âge, éducation, climat, religion, gouvernement ; 3° influence qu'exerce telle ou telle action sur le bien des autres.

Voltaire, en contradiction avec Fontenelle, et estimant le bonheur d'après son tempérament, dit :

« L'homme est né pour l'action. N'être point occupé et n'exister pas est la même chose pour l'homme. »

Soit : — Tous les hommes, sauf les stupides, ont un besoin d'activité physique ou intellectuelle. Le besoin d'activité physique prédomine, quand l'activité intellectuelle dort. Autrement, Descartes peut passer enfermé six semaines dans un poêle : écrire le *Discours sur la méthode* est, pour lui, une occupation suffisante.

Tu es actif : mais à quoi emploieras-tu ton activité ? Aux cartes, aux combats de coqs, à l'escrime ? en débauches, en polissonneries, en farces désagréables et nuisibles pour ceux qui les subissent ? en intrigues, en fourberies ? Seras-tu César Borgia, Cartouche, Napoléon, Philidor, Voltaire, Watt ? Feras-tu œuvre oiseuse, œuvre nuisible ou œuvre utile ?

Nous allons essayer de régler ton activité d'après les données suivantes : — Ton tempérament et ton milieu étant donnés, de quoi es-tu capable ?

Mais, qu'est-ce que cet examen ? — Un examen intellectuel. En un mot, l'organisation scientifique de l'action réflexe a pour but de porter à son maximum le développement des forces de chaque individu.

— C'est bien, me dit un partisan de la morale théo-

logique d'un air malin ; mais je te pose une seule question. Comment empêcheras-tu les enfants d'atrophier leurs forces en se masturbant ?

— Et toi, les en empêches-tu avec ta peur du diable? Bien plus, non-seulement tu n'arrives pas à supprimer chez tes élèves cette mauvaise habitude, mais ce sont souvent tes maîtres qui les corrompent. Tu as donc échoué ; et si j'échouais de mon côté, nous n'aurions qu'à nous en aller dos à dos.

Mais si je veux empêcher les enfants de se livrer à ces habitudes, je ne les menace pas du diable, je commence par ne pas les mettre dans des conditions où ils devront forcément y succomber. Profitant de l'observation de Sainte-Claire Deville, relative aux béliers parqués ensemble, et confirmée par d'autres observations analogues, j'évite d'enfermer des jeunes gens dans ces immenses casernes qu'on appelle des collèges et des séminaires ; je suis le système anglais des petites pensions où ils vivent en famille avec des femmes et des jeunes filles. Ce contact apaise le sens génital qui s'exaspère et tombe dans l'aberration quand des mâles sont exclusivement réunis.

Je ne condamne pas ces jeunes gens à douze heures de stabulation, sur des bancs de bois dur dont le contact les irrite ; je ne les laisse pas croupir dans une immobilité ennuyeuse, pendant laquelle leur imagination peut faire toutes sortes de voyages fantastiques. Je leur donne le puissant dérivatif des exercices physiques qui les jette dans le sommeil, dès qu'ils tombent dans le lit et qui fait exercer le contrôle entre eux. Un jeune homme qui s'éreinte ne trouvera pas à s'engager dans l'équipe d'un bateau d'Oxford ou de Cambridge ; et ce sera une honte pour lui.

Enfin, si les besoins sont impérieux, je ne lui en fais

pas un crime. Les hommes et les femmes ne sont pas faits pour vivre dans l'abstinence. J'avise.

— Et si je pose la question pour une ieune fille au lieu de la poser pour un jeune homme?

— Je réponds, dans ce dernier cas, qu'il est nécessaire de transformer complètement l'organisation actuelle des rapports sexuels qui ne produit que de détestables résultats, de supprimer les préjugés qui t'ont fait me poser cette dernière question pour m'embarrasser; que c'est là encore une œuvre intellectuelle, que contrarient précisément les instincts que, depuis si longtemps, tu accumules en nous.

M. Jules Simon reconnaissait que sa philosophie du devoir était impuissante pour réprimer l'ivrognerie. Jetez un coup d'œil sur la carte publiée par la Société de tempérance : elle vous montrera les ivrognes abondants dans les pays à cidre et à bière, exceptionnels dans les pays à vin. Le besoin qui se satisfait facilement et régulièrement se limite lui-même. Plantez de la vigne et faites circuler le vin, sans le frapper de droits absurdes, et vous aurez plus fait pour la suppression de l'ivrognerie que tous les traités de morale.

Placez l'individu dans de bonnes conditions hygiéniques, et maintenant donnez-lui l'idéal que je viens d'indiquer tout à l'heure.

Loin de vouloir dompter les penchants ou les passions, la morale expansive cherche à les développer en les équilibrant.

L'éleveur qui prépare un cheval de course n'essaye pas de dompter ses penchants : il essaye, au contraire, d'obtenir de lui le maximum de puissance. Seulement, il n'y a pas de puissance sans équilibre. Chercher cet équilibre : telle est la tâche de l'éducateur.

Il ne dira pas à l'enfant :

— Sois humble ! Sois modeste ! Reste petit.

Il lui dira :

— Sois ambitieux. Aie un idéal et place haut cet idéal.

— Mon idéal, c'est le bonheur.

— Oui, mais le bonheur n'est point objectif, il est dans toi, il est dans ta conception, il dépend de l'idéal que tu t'es fait.

Un Esquimau se trouve heureux le jour où il peut s'empiffrer de boyaux de phoque.

Il y a des gens qui placent leur bonheur dans la richesse. Ces marquis de Carabas la portent-ils sur leur dos ? Le plus souvent, ils s'en servent pour éblouir des badauds et des indifférents qui, en passant, disent : — « Il a de beaux chevaux, un bel hôtel, un beau château. » C'est flatteur : mais le château, l'hôtel, les chevaux sont souvent une corvée. On s'est donné beaucoup de mal pour bâtir le château et l'hôtel, et on se croit obligé d'aller au Bois pour montrer ses chevaux. Il serait tout aussi simple de mettre un chien ou un singe dans la voiture.

Quelques-uns y mettent une femme qu'ils couvrent de diamants et de soieries. Elle est un des bibelots de leur luxe.

Ils se donnent un mal énorme et font parfois une foule de bassesses, de canailleries pour se procurer cette satisfaction. On en voit, qui, comme l'astrologue de la fable, en poursuivant cet idéal de bonheur, tombent dans le déshonneur, dans le bagne, dans le suicide.

D'autres veulent porter eux-mêmes le panache. Le nègre pend une boîte de sardine à son cou et donne tout ce qu'on veut pour des verroteries. Les blancs

également s'en affublent avec solennité. Pour un bout de ruban et une petite plaque émaillée, beaucoup sont prêts à tous les actes de courage ou de bassesse. Dans les conseils de guerre de Versailles, des officiers raillaient lourdement les hommes de la Commune de leur amour du galon; et en effet, la plupart avaient manifesté pour lui une passion insensée.

Seulement, comme ils auraient eu beau jeu pour répondre à leurs persifleurs :

— Eh bien ! Et vous ! regardez-vous donc dans une glace !

Alexandre, César, Louis XIV, Napoléon, se sont donné beaucoup de mal, ont couru beaucoup de dangers pour forcer les autres à leur obéir. C'est la portière qui veut mener les habitants de sa maison.

Ton idéal à toi, c'est d'abord de te gouverner toi-même.

Ton idéal, c'est d'exercer ta puissance sur tes semblables non par la force, mais par la persuasion : Voltaire et non Napoléon.

Ton idéal, c'est de saisir les lois des phénomènes, encore cachées au reste de tes semblables et de domestiquer les forces de la nature : Newton et Watt.

L'Evangile a beau dire : — Heureux les pauvres d'esprit ! Je ne saurais que les plaindre. Je les plains d'abord d'avoir été dupés par lui. Malheureux roulés à tous les flots, emportés à tous les courants, éternelles victimes de leur faiblesse, nuisibles aux autres et à eux-mêmes, j'en ai pitié comme de tous les infirmes !

Necker a répété. — « Pour être heureux, il faut être un sot. »

Qu'eût-il répondu si quelqu'un lui eût dit : — A ce prix, voulez-vous le bonheur ?

La richesse ? Le pouvoir ? Peuh ! — Les circonstances ! Le hasard ! — Tu y es subordonné plutôt que tu ne les domines. De toutes les propriétés, une seule est sérieuse, dont les titres sont indiscutables, au moins pour toi : c'est le savoir. Le possédant, tu peux répéter avec Épicure : « Du pain et de l'eau, et je suis prêt à disputer de bonheur avec Jupiter. » Sénèque n'avait pas tort en disant : « Mettre en doute la félicité de Diogène, c'est mettre en doute la félicité des Dieux, tout nus, donnant tout, n'ayant rien, sauf la puissance. » Tu as leur puissance. Comme Bias, tu la portes partout avec toi.

En quelque lieu que tu te trouves, de jour et de nuit, tu l'appelles : ton savoir est présent, fidèle serviteur ; il arrive à ton évocation, cumme le Diable à l'appel du sorcier. Vends-lui ton âme. Tu as la certitude du gain. Les autres peuvent ne pas le voir, l'ignorer, et si tu leur en fais part, le méconnaître. Que t'importe ? Tu en jouis. En l'acquérant, tu es sûr de l'acquérir pour toi. Nulle déception possible.

Emmagasine des sensations et des idées : et les pieds au feu, seul dans ton cabinet, ou marchant dans l'allée solitaire, ou arpentant isolé le pont d'un navire, ou immobile dans un coin de wagon, tu peux arriver au maximum de vie. Tu vois ce que les autres ne voient pas ; et tu es à l'abri de cet effroyable vide, qui s'appelle l'ennui, et qui saisit quiconque, ne vivant pas d'une vie purement passive, comme le contemplatif Hindou, n'a pas su faire provision de faits, d'idées, d'inductions et de déductions qui offrent à son activité des ressources si variées que jamais l'humanité ne les épuisera.

Le homard, enfermé sans nourriture, se mange lui-même : l'ours blanc, durant les longs mois d'hiver et de famine, se lèche les pattes. Fais provision, afin que, dans tant de circonstances où tu seras condamné à la famine intellectuelle, tu puisses vivre sur toi-même.

Helvétius avait raison en disant : « L'homme le plus heureux, c'est celui qui rend son bonheur le moins dépendant des autres et en même temps celui qui possède plusieurs goûts auxquels il commande. »

Ton idéal de bonheur, il t'est indiqué par tous les naturalistes qui ont étudié l'évolution des organismes : il obéit à la même loi que le chêne qui, dans les forêts, pousse tout droit, pour arriver jusqu'à la lumière ; il obéit à la même loi que l'animal livré à lui-même : — C'est le maximum de développement dont ton organisme est susceptible.

Au lieu d'avoir un levier extérieur : Dieu, Diable, paradis, purgatoire, enfer, j'ai un levier interne. Ce n'est pas l'impératif catégorique de Kant. C'est l'énergie accumulée.

L'intuitionniste. — Soit : tu ne te préoccupes que d'accumuler de l'énergie chez les enfants ; tu les bandes comme des ressorts ; tu les trempes, comme de l'acier. Au lieu de leur inspirer la crainte, tu leur inspires la confiance. Au lieu de restreindre leur activité, tu la surexcites. Au lieu de leur imposer tes opinions, tu les pousses à s'en créer. Au lieu de décourager leur esprit de recherche, en accueillant avec brutalité leurs questions, tu le développes.

Sais-tu ce que tu fais de tes élèves ? Tu prépares des mégalomanes.

Le matérialiste. — Non : car l'homme élevé ainsi, régi par

la méthode scientifique, sait qu'il y a des lois qu'il ne peut violer, qu'il ne peut ni faire marcher le soleil, ni arrêter la lune, ni commander à des esprits qui n'existent pas. Il a enfin des habitudes intellectuelles qui le ramèneront forcément à la réalité, tandis que les habitudes religieuses et métaphysiques l'en éloignent. Du moment qu'on croit au surnaturel, pourquoi des limites ? et pourquoi à mon tour, n'enfourcherais-je pas le balai des sorcières ou le fameux cheval Clavilègne sur lequel chevaucha si hardiment Don Quichotte et du haut duquel Sancho vit tant de choses? Mais si toute notion de surnaturel est bannie de mon cerveau, la mégalomanie difficilement y prendra place.

Alors un positiviste, fidèle de l'école orthodoxe d'Auguste Comte, me dit : — Je vois que vous aurez des hommes puissants, très intelligents, très savants. Comment allez-vous les faire vivre ensemble ? Entre eux, la lutte pour l'existence augmentera en intensité en raison de leur force. Vous serez arrivé à perfectionner les volontés et les moyens de destruction. Est-ce là ce que vous appelez le progrès ? Vous aurez créé de magnifiques et parfaits égoïstes. Beau résultat.

— J'admets, pour le moment cette allégation ; mais, je vous soumets à mon tour cette hypothèse :

Un homme qui ne s'emporte pas sur une lubie, sur un on-dit, et dont l'imagination ne s'envole pas sur tous les bruits qui circuleut ; qui n'a aucune prédisposition à tomber dans le délire de la persécution et, par conséquent, dont on n'a pas à craindre des attaques de délire persécuteur : qui, grâce à l'équilibre établi par la méthode entre ses facultés, examine les rapports multiples et complexes des situations, ne se laisse point entraîner par des antipathies ou des sympathies sans

cause; qui comprend la nécessité de la discrétion pour les autres, du moment qu'il la veut pour lui; qui, par induction, sait se rendre compte qu'il n'est point seul au monde, que les vanités d'apparence sont peu de chose, qu'il n'y a point de supériorité qui place un homme au-dessus de tous les autres; qui, ayant appris par expérience que les phénomènes sont complexes, que les vérités sont relatives, ne lance point d'anathèmes contre ceux qui ne partagent pas ses opinions, et ne les considère pas comme des ennemis personnels; qui mesure ses paroles, ses gestes, ses actions, parce qu'il veut éviter tout contre-coup; voilà mon idéal.

Maintenant réunissez des hommes de ce type, tous parfaits égoïstes, dénués de tout altruisme, et immédiatement vous trouvez un état social dans lequel il n'y a plus de crimes ni de délits, commis par passion; toutes les persécutions religieuses et politiques disparaissent; le gouvernement est parfait, car il n'a rien à faire; les tribunaux sont licenciés, car la prudence a commandé à chacun l'absence d'action dommageable à autrui; en cas de désaccord, tous arrivent à s'entendre, car ils apportent, dans leurs relations, les scrupules de la méthode scientifique; point de gens qui veuillent imposer leur direction aux autres: par conséquent, ni tyrannie, ni révolte; les rapports d'hommes à femmes ne seront ni brutaux ni cruels; point de filles s'abandonnant sans garantie, ni séducteurs les prenant par hasard, avec l'intention de les rejeter dès qu'elles pourraient devenir une gêne pour eux; les parents n'embrasseront peut-être pas souvent leurs enfants, mais à des emportements de caresses, ils ne feront pas succéder des emportements de colère, et ils ne les détra-

queront pas, tantôt en les mangeant de baisers, tantôt en les rouant de coups.

Cette société d'égoïstes parfaits ne vaudrait-elle pas la nôtre?

CHAPITRE VI

L'altruisme

I. Identité de l'intérêt et du devoir. — Ma méthode. — L'altruisme est l'adaptation au milieu. — Le roman de l'état de nature. — Animal sociable. — L'altruisme, fait nécessaire. — Le frottement des épidermes. — Les gens mariés et les célibataires.

II. Extension des affections sexuelles, maternelles et filiales. — Survivance des sociables. — Erreur chronologique. — L'altruisme des animaux. — Le besoin de sécurité. — Le langage. — Egoïsme agrandi. — Faits. — Le remords. — La conscience. — Graine de bagne. — L'enseignement moral doit être l'exemple.

III, La morale du sacrifice. — La conséquence. — Criterium égoïste de Jésus. — Sauver son bienfaiteur ! — Se jeter à l'eau ! — Individus forts, seuls utiles. — L'héroïsme du babouin. — Le courage. — Plus grand chez émancipés. — Instincts de destructivité et de combattivité. · Leur utilisation. — Fait personnel.

IV. La dépression de la misère. — La confiance. — La lettre de change. — Le crédit. — La probité commerciale. — Méfiance des montagnards. — Les ordres de bourse. — Parole donnée. — Principe égoïste des sociétés coopératives. — L'altruisme et l'intelligence économique.

V. Debteurs et emprunteurs. — Tout à soi. — Ver luisant. — Isolement de l'ignorant. — Parisiens et paysans. — Les individualités au point de vue scientifique. — Hygiène publique. — Mauvaise récolte. — Besoin des faibles. — De Lanessan. — Les forts et les faibles. — Vie compliquée. — Les cataclysmes de l'histoire et les faibles. — Sécurité. — Besoin d'expansion. L'anthropomorphisme. — Agrandissement de l'homme par le savoir. — Sympathie universelle. — Tolérance. — Le développement de l'altruisme est en raison du développement intellectuel. — Diminution du besoin de l'altruisme.

I

— Soit, je vous abandonne notre société actuelle, me dit l'altruiste.

-- Et les sociétés antérieures?

— Également.

— C'est déjà quelque chose, puisque c'est tout.

— Mais nous devons regarder vers l'avenir et en dépit de votre hypothèse de tout à l'heure, je trouve que vous ne faites pas une part suffisante à l'altruisme. Vous n'essayez même pas, comme certains philosophes du XVIIIe siècle, de prouver que l'intérêt de l'homme et ses devoirs envers ses semblables sont toujours identiques.

— Non, parce que d'abord il faudrait me déterminer exactement ces devoirs ; ensuite, parce que j'ai pour premier devoir envers mon semblable de ne pas lui présenter un petit système destiné à le tromper, l'abuser, à lui faire croire ce qui n'existe pas. J'essaye de montrer l'homme tel qu'il est et de déterminer seulement les conditions les plus favorables et les plus défavorables à son développement. Pour moi, l'altruisme n'est que l'adaptation au milieu.

Au XVIIIe siècle on avait imaginé je ne sais quel état de nature dans lequel l'homme était près d'atteindre le parfait bonheur, parce qu'il était isolé. En en faisant part au public, les auteurs de ces rêves obéissaient à un sentiment éminemment altruiste : le désir d'être lu, par conséquent, d'être en communication avec leurs congénères. Mais cet homme, apparemment, était né tout grand, tout élevé, en état de se défendre? Il n'avait pas eu besoin d'être allaité par sa mère, porté par elle, protégé par elle, contre les mille dangers qui l'entouraient? Une fois grand, il n'avait jamais eu besoin de famille? La femelle n'avait jamais eu besoin de mâle ? Cette série d'impossibilités admise, il devenait facile de rêver le roman de l'état de nature, si nettement démenti par les faits !

Un homme vit en société comme la moule, comme l'huître, comme la sardine. Bien plus. Vous figurez-

vous un Robinson jeté dans une île déserte, au moment de sa naissance et s'élevant tout seul ? Ce sont là des chimères. L'homme est un animal sociable et il ne peut pas être autrement, sinon il ne serait plus l'homme. Il est donc forcément altruiste, parce que s'il ne l'était pas, il n'existerait pas. C'est un fait nécessaire.

On prend perpétuellement l'effet pour la cause. J'ai cité la loi de Moïse. Il y a des gens qui se figurent que la loi de Moise a fait le peuple juif. Ils oublient de se demander si Moïse eût été possible chez un autre peuple, dans d'autres conditions, dans un autre milieu.

Les lois de Moïse étaient adaptées à la nation juive, pour le but que devaient se proposer les Juifs. Ils l'ont acceptée parce qu'en majorité, ils en ont senti l'utilité; mais dire que la loi juive a fait les Juifs, c'est retomber dans la croyance au surnaturel, à Jéhovah la dictant au mont Sinaï. Nous, qui ne partageons pas cette illusion, nous disons tout simplement que ce sont les Juifs qui ont fait leur loi.

Je parlais des moules entassées les unes sur les autres. Sont-elles réunies par un principe religieux ou moral ? — Oui, elles ont un principe moral, en prenant ce dernier mot dans le sens de manière d'être : elles sont réunies par le besoin. C'est le besoin qui a fait toutes les sociétés.

Ceux qui redoutent que le développement de l'individu ne l'isole peuvent se rassurer. Tant qu'il y aura des mâles et des femelles, il y aura acte de société. Les uns et les autres se rapprocheront, au moins à certaines époques. Ah ! vous craignez l'isolement ? Vous oubliez le frottement des épidermes, — pour me servir de l'expression brutale, mais juste qu'employait Chamfort, comme définition de l'amour.

A entendre ces gens qui affirment que l'altruisme n'existerait pas, s'ils n'étaient là pour l'imposer par leurs commandements théologiques ou métaphysiques, on croirait qu'un enfant pousse comme un champignon; et encore ma comparaison est inexacte, car les champignons se rencontrent par couches. Est-ce qu'un enfant existerait si sa mère n'en prenait pas quelques soins? Le lait gonfle ses mamelles; elle lui donne à téter et il prend le sein, tous les deux agissent par action réflexe. La mère se soulage, l'enfant a du plaisir; tous les deux sont mus par un besoin réciproque. Si la femme l'abandonne, le petit périt et elle souffre. Les mieux soignés survivent, et ainsi le sentiment de la maternité devient héréditaire, se développe, et plus longtemps durent les soins de la mère, plus développée est l'affection de son enfant.

De tous les animaux, l'homme reste le plus longtemps enfant. A quelques mois, le cerveau du petit chimpanzé est beaucoup plus développé que celui d'un petit Parisien. Le petit Parisien, privé des soins de sa mère, de ses parents, s'il n'est pas élevé dans du coton, pour me servir du terme consacré, mais exact, périt : pour qu'il vive, il faut donc que la mère veille sur lui pendant de longues années. La loi française, exagérant peut-être la prudence, considère un petit homme comme incapable jusqu'à l'âge de vingt et un ans, qui depuis longtemps est celui de la maturité du gorille.

Sans aller jusqu'au Parisien, c'est un fait incontestable que l'enfance de l'homme exige de longs soins de ses parents. Cette seule exigence démontre pourquoi l'homme, de tous les animaux, est le plus sociable.

La statistique nous prouve que l'altruisme sexuel est une condition de l'existence humaine. D'après les travaux de M. Jacques Bertillon, la mortalité des

hommes qui ne se marient pas est presque double, vers 30 ans, de celle des hommes mariés. De 35 à 40 ans, les veufs ont une mortalité de plus de 17 pour 1,000, tandis que celle des hommes mariés du même âge n'est que de 7. La proportion est moins grande chez les femmes ; mais cependant à partir de 25 ans, mariées, elles courent moins de chances de mortalité que les célibataires et que les veuves.

L'influence du mariage sur la criminalité ressort des chiffres suivants :

Sur 1,000 célibataires, il y a	59	inculpés.
Sur le même nombre d'époux,	20	—
Sur le même nombre de veufs,	27	—

Voici la proportion pour les femmes :

Célibataires,	10	inculpées.
Epouses,	3, 5	—
Veuves,	5	—

Relativement à l'aliénation mentale :

Sur 100 mille célibataires en âge de mariage, il y a	296	fous.
Sur le même nombre d'époux,	75	
Sur le même nombre de veufs,	174	
Sur 100 mille filles de plus de 15 ans,	321	folles.
Sur — — épouses,	101	
Sur — — veuves,	188	

Pour le suicide :

Un million d'hommes mariés fournit	246	suicidés.
— — de veufs,	268	
— — de célibataires,	273	

Les différences entre ces derniers chiffres sont beaucoup plus considérables en Suède.

Dans tous les pays, on trouve des proportions ana-

logues qui prouvent que l'homme et la femme, en se mariant, font acte de conservation (1). La Bible disait juste, quand elle prononçait son : *Væ soli !* malheur au solitaire !

II

Les affections des parents et les affections filiales s'étendent et deviennent les relations de société. Comme l'a montré Darwin (2), cette extension est due en même temps à la sélection naturelle et à l'habitude. Cet instinct social a été fortifié par le calcul, par la réciprocité des services. L'assistance des autres devient un besoin.

Ce sont les sociables qui ont survécu. Ils se sont groupés auprès les uns des autres. Ils ont su se secourir. Ils ne se sont pas trahis. Ils se sont disciplinés. Ils ont triomphé de leurs ennemis. Leurs descendants ont hérité de leurs qualités.

Les violents, les intraitables, ceux qui sont dépourvus de tout sentiment de sympathie s'éliminent eux-mêmes : ils ne trouvent pas de femme ; s'ils en trouvent, elle se sépare d'eux ; l'union n'est pas féconde. Ils martyrisent leurs enfants et ne les élèvent pas. Enfin, la société les met à part soit moralement, soit brutalement, en les jetant dans ses bagnes et ses prisons.

Dans la plupart des études, il y a un facteur dont on

(1). V *Dictionnaire Encycl. des sciences médicales* de Dechambre. — D. Bertillon, art. *Mariage*. — Jacques Bertillon : Communications à la Société d'anthropologie. — Articles des *Annales de démographie internationale*.

(2) *Descend. de l'homme*, t. I, p. 87.

ne tient pas un compte suffisant. Ce facteur, c'est le temps (1).

Dans la question spéciale qui nous occupe, en ce moment, un défaut d'observation, résultant en partie des erreurs chronologiques que provoque en nous l'enseignement de la Bible, nous empêche de bien comprendre le développement lent de l'humanité. Nous nous figurons que l'homme est né d'hier, qu'il a été toujours tel que nous sommes. Mais sans compter l'anthropopithèque de l'époque tertiaire, l'Européen date du commencement du quaternaire, et est vieux de quelques 230 ou 240,000 ans (2). Nous sommes les produits d'une longue accumulation d'efforts, de tendances, d'habitudes. Dans ce siècle où les civilisations changent en vingt-cinq ans, si nous devons éprouver un étonnement, c'est que notre évolution antérieure ait été aussi lente.

Les vaniteux qui ne veulent pas descendre des singes oublient cette considération, de même qu'ils ne se doutent pas que leur amour-propre, reposant uniquement sur des préjugés, par conséquent des actions réflexes accumulées, resserre les liens de parenté psychologique, que nous avons avec les animaux.

L'animal, genre *homo*, n'aurait jamais existé, pas plus que beaucoup d'autres animaux, si l'altruisme avait, pour condition indispensable d'existence, des révélations religieuses ou des affirmations métaphysiques.

Les loups ne s'en préoccupent guère, quand ils chassent en bandes, ni les pélicans quand ils pêchent

(1) V. Yves Guyot. *Science économique*, liv. Ier, ch. 7.
(2) *Le préhistorique*, par G. de Mortillet. *Biblioth. des Sciences contemporaines*.

en société. C'est le besoin qui leur fait contracter des habitudes de discipline.

Quand, en Abyssinie, les Babouins vont piller un jardin, ils suivent leur chef en silence ; si un jeune imprudent fait du bruit, les autres lui donnent une claque pour lui apprendre à se taire et à obéir. Darwin cite une femelle de Babouin qui avait un cœur si large qu'elle volait des petits chiens et des petits chats pour les soigner. Des guenons, privées de leurs petits, meurent ; d'autres adoptent des orphelins. Certains animaux poussent l'altruisme jusqu'à la stupidité. Un malheureux chien, pendant une vivisection, léchait la main de l'opérateur (1). Les animaux aiment, mais encore demandent la réciprocité. Tout possesseur de chiens ou de chats a remarqué qu'ils étaient susceptibles de jalousie.

Le danger a contribué à développer les instincts de sociabilité des animaux.

Voyez des moutons poursuivis par un chien : comme ils se serrent et s'entassent les uns sur les autres ! Un loup paraît dans une lande : aussitôt les chevaux se réunissent et forment un cercle, la tête tournée vers le centre, les croupes en dehors.

Les phoques placent des sentinelles. Les chamois aussi. Le besoin de défense groupe les individus.

Une fois réunis, ils se rendent des petits services. Les chevaux se mordillent et les vaches se lèchent mutuellement sur les points où elles éprouvent quelques démangeaisons ; les singes se cherchent leurs poux réciproquement, exactement comme des Napolitaines ou des Espagnoles. Brehm assure que, lorsqu'une

(1) *La descend. de l'homme*, t. I, p. 41.

bande de singes cercopithèques a traversé une fougère épineuse, chaque singe s'étend à tour de rôle sur une branche, et est aussitôt visité par un de ses camarades qui examine avec soin sa fourrure et en extrait toutes les épines.

Il ne faut pas oublier que l'homme parle, et ne peut parler seul. C'est là une incitation puissante à la sociabilité, trop évidente pour que j'aie besoin d'insister. A chaque instant, nous sommes témoins de ce besoin de communications réciproques de l'homme à l'homme. Nous l'éprouvons tous ; et il est d'autant plus intense que notre intelligence est plus développée.

D'abord l'altruisme instinctif n'est que l'égoïsme agrandi, mais limité au cercle le plus étroit : c'est l'affection du lion ou du tigre pour sa femelle et ses petits.

— Je ne vous aime pas pour vous, mais pour moi.

Telle est la vraie formule de l'amour. Il en est si bien ainsi que l'amoureux est prêt à se sacrifier pour la défense de l'objet de sa passion, ce qui est tout simplement un effort de le conserver pour soi, et par conséquent, un sentiment égoïste ; il est également prêt à sacrifier l'objet de sa passion à lui-même. Othello n'est qu'un féroce égoïste ; et les femmes l'aiment cependant parce qu'elles sentent, en lui, la profonde passion qu'il éprouvait pour Desdémone.

— Je t'aime ! — C'est moi que j'aime en toi.

Toutes les affections de l'homme parcourent ce chemin, avec plus ou moins de détours : j'aime ma mère parce qu'elle m'a été indispensable et parce que je continue par habitude, par instinct, à considérer qu'elle m'est nécessaire ; ma famille, la femme qui est nécessaire à un besoin aussi impérieux que la faim et

la soif; mes enfants dans lesquels je me revois et je me double; ma tribu, ma caste, mon quartier, ma ville, ma région, ma patrie!

Si le groupe dont fait partie l'individu est faible, il en est par cela même affaibli. Chacun de nous cherche à fortifier sa famille. La force des siens augmente sa force. C'est ce sentiment qui a constitué les aristocraties. Seulement, trop souvent, leurs membres ont cru que du moment que leurs familles étaient fortes, puissantes, il leur était permis de s'endormir sur les résultats acquis ou de les gaspiller. C'est pour ce motif que si peu de lignées ont pu se conserver.

Ce sentiment a constitué les castes fortes qui ont employé toute leur politique à affaiblir les castes faibles : mauvaise politique, du reste, car elles ont ainsi sapé leur support, tari leurs ressources, brisé leur point d'appui et préparé leur écroulement.

Les rivalités de chapelles à chapelles, de couvents à couvents, de loges maçonniques à loges maçonniques, de salons à salons, de cercles à cercles, d'équipes de bateaux à équipes de bateaux, de coteries à coteries, la passion qu'apportent leurs membres respectifs dans les discussions réciproques, dans la poursuite de la supériorité de chaque groupe, est une des formes de l'altruisme, considéré comme égoïsme agrandi.

Il en est de même pour la solidarité qui, dans certaines circonstances, unit les membres d'une assemblée politique.

Le patriotisme n'est qu'une forme de cet altruisme. Il y a avantage pour un Anglais ou pour un Français de faire partie d'une nation riche, puissante, intelligente, plutôt que de faire partie d'une nation pauvre, déprimée, dont la langue n'a pas d'écho dans le reste du monde.

La vanité, l'orgueil sont peut-être les plus forts leviers de l'homme. Quel est leur point d'appui? La sympathie.

L'homme a besoin de l'estime de ses semblables; mais plus ils lui donneront une haute valeur, plus il sera fort à leur égard. Par orgueil, il sera capable de se sacrifier pour eux, leur léguant sa mémoire, et se survivant dans leur souvenir!

C'est par cet échange de services que se sont constitués les instincts sociaux.

Si un homme commet un acte qui soit en contradiction avec eux, il éprouvera ce sentiment auquel on a donné le nom de remords. Dans certains cas, quand la législation n'est pas d'accord avec les instincts sociaux, ou quand ils sont faiblement développés chez celui qui a commis le crime, le remords n'est que la peur des gendarmes; chez les autres, il a choqué violemment toutes les idées emmagasinées, il a apporté un trouble profond dans tout l'être; il devient les Euménides ou la tache de sang de Macbeth !

Quelquefois l'homme se livre à quelque acte qu'il sait être en contradiction avec les instincts sociaux du milieu dans lequel il vit. Cet acte lui est agréable.

Il le commet, mais le dissimule, parce qu'il sait qu'il serait réprouvé. Dans les pays d'orthodoxie, ce sentiment fait les hypocrites. Au XVIIIe siècle, être appelé athée équivalait à une injure : et certains athées qui voulaient rester tranquilles faisaient grande profession de théisme. Je suis assez disposé à croire que le Dieu de Voltaire n'était en partie qu'un instrument de sa politique générale, à l'aide duquel il essayait de faire passer le reste.

Cette peur de l'opinion publique se traduit quelquefois de la manière la plus étrange. Le Dr Fournier cite

l'exemple de gens, atteints de la syphilis, encore dans la période contagieuse, se mariant, au risque de contaminer leurs femmes et leurs enfants, de peur qu'on ne soupçonnât leur maladie dans leur entourage (1).

Ces mots : « conscience individuelle et conscience publique » désignent tout simplement les instincts sociaux les plus forts et les plus persistants de l'homme. L'œuvre des orthodoxies religieuses, sociales, philosophiques a été de les constituer, de les coordonner, de les fortifier et de les maintenir (2). Le juif éprouve un remords en manquant aux prescriptions de la Thora. Les lois ecclésiastiques, en faisant jouer un grand rôle au formalisme, aux pratiques, sont arrivées à donner une importance prépondérante à des actes insignifiants. La conscience d'une catholique fervente est troublée, si elle a mangé un œuf le vendredi saint, et calme, si elle a mangé une sarcelle.

Un acte est grave ou pour celui qui l'accomplit ou pour ceux qui le subissent, ou pour ceux qui en sont témoins. Sa gravité n'est que relative.

A Tahiti, une mère commet un infanticide sans remords ; il ne heurte point ses instincts. Il est entré dans les habitudes. Aux Fiji, on tue les vieux parents. C'est un devoir.

Les vieux parents, loin de protester, remercient leurs enfants de leur rendre ce service. Il révolte un Européen dont les instincts sociaux, résultant de siècles d'éducation, sont en contradiction avec cet acte.

La vieille dévote aura des remords pour un acte qui sera indifférent à un libre penseur ; et si elle voit celui-

(1) Fournier : *Syphilis et mariage*, p. 89, 95, 162.
(2) V. Liv. I, ch. 3.

ci manger un poulet un vendredi, elle sera scandalisée.

Darwin a dit : « Si les hommes se reproduisaient dans des conditions identiques à celles des abeilles, il n'est pas douteux que nos femelles non mariées, de même que les abeilles ouvrières, considéreraient comme un devoir sacré de tuer leurs frères, et que les mères chercheraient à détruire leurs filles fécondes, sans que personne songeât à intervenir. »

Dans *Richard III*, de Shakespeare, quand les meurtriers vont assassiner le duc de Clarence, le *Second meurtrier* dit : — « Je n'ai pas peur de le tuer, puisque j'ai une commission pour cela ; mais j'ai peur d'être damné pour l'avoir tué, et, contre la damnation, aucune commission ne peut nous défendre. » C'est ainsi que parle la conscience constituée par les sanctions religieuses ; mais, comme il y a un avantage immédiat, et que la damnation est lointaine, il ajoute :

« — J'espère que mon accès de religion va se passer.

Premier meurtrier. — Rappelle-toi notre récompense.

Second meurtrier. — Bast, il mourra ; j'avais oublié la récompense.

Premier meurtrier. — Où est ta conscience maintenant ?

Second meurtrier. — Dans la bourse du duc de Glocester ! »

Et Richard dit plus loin : — « Ne permettez pas à nos rêves babillards d'effrayer nos âmes ; la conscience n'est qu'un mot dont se servent les lâches, et qui fut inventé à l'origine pour tenir les forts en respect ! » Richard disait vrai.

(1) T. I, 78, *Desc. de l'homme.*

C'est par l'éducation, puis par l'hérédité, que se constituent les instincts sociaux qui prennent ce nom.

Vous avez vu quelquefois un de ces petits malheureux, rasant les murailles, le regard inquiet, toujours prêt à lever le bras au-dessus de sa tête pour se préserver du coup qui le menace, donner un coup de pied au chien qu'il rencontre, et vous avez dit : — Graine de bagne !

Il a été élevé dans la crainte de tous. Il rendra aux autres la crainte qu'ils lui inspirent.

Un enfant est faible. Il a pour politique de gagner la faveur de ceux qui l'entourent pour éviter les châtiments. Si ceux avec qui il est en rapport n'exigeaient jamais de lui que de l'exactitude, de la politesse, de la véracité, de l'application ; si eux-mêmes lui donnaient l'exemple, l'éducation serait excellente. Seulement, la plupart de ses éducateurs lui font souvent subir des châtiments quand il n'est pas coupable, ou, au contraire, s'amusent de ses farces et le félicitent d'actes détestables, selon leurs caprices, leur mauvaise ou leur bonne humeur. Il perd ainsi toute règle de direction. Sa boussole est folle.

Autrement, tous les enfants deviendraient vite parfaits, d'autant plus qu'ils légueraient à leur tour leurs qualités aux générations futures.

Soyez justes envers l'enfant, jamais passionnés, et vous lui apprendrez la justice ; travaillez devant lui, et il travaillera ; soyez sobres, et il sera sobre ; raisonnez vos actes, et il prendra l'habitude de les raisonner ; n'agissez jamais à son égard par coups de tête, et il s'habituera à délibérer avant d'agir.

Autrefois, l'enseignement moral était l'injonction, la menace, le dogme. Aujourd'hui, il doit être l'exemple.

III

Une hypothèse : Nous appartenons tous à la morale du sacrifice ; nous cherchons, par tous les moyens, à nous sacrifier les uns aux autres ; pendant que nous cherchons ainsi à nous sacrifier aux autres, sans même savoir d'une manière bien positive si nos sacrifices leur seront utiles, nous ne nous développons pas, nous nous dissolvons, nous arrivons à un tel point de désagrégation que nous n'avons rien du tout à sacrifier, puisque nous n'avons rien.

Pour sacrifier quelque chose, il faut d'abord l'avoir ; et, nous avons dû, avant de pouvoir le sacrifier, l'acquérir égoïstement. Alors, que disent les altruistes ? C'est que nous devons, dès que nous avons acquis quelque chose, le sacrifier. Mais à qui ? A l'égoïsme de ceux qui ont besoin de nos sacrifices !

Dans une société basée sur le sacrifice, chaque individu se donnant lambeau par lambeau, il s'atrophie au lieu de se développer ; sa personnalité disparaît.

Un de mes amis me disait un jour :

— « Je suis bien heureux de n'être pas femme ; car, comme je ne sais rien refuser, j'aurais cédé à quiconque m'eût demandé. »

Les paralytiques, au début, les maniaques donnent tout ; ce sont de parfaits altruistes.

Jésus a été plus réservé ; il a dit : — « Aime ton prochain comme toi-même », sachant bien que le cri-

terium du plus large amour serait toujours l'amour de soi. Il s'est bien gardé de dire : — Aime toi-même comme ton prochain !

Les moralistes que préoccupe l'altruisme ont un système d'exagération continuelle. Ils vous offrent des exemples de ce genre :

— Avec la morale telle que vous la constituez, vous ne sauverez donc pas votre bienfaiteur ? Si un homme se noie, que ferez-vous ?

Heureusement que les occasions de se poser ces questions casuistiques ne se présentent pas tous les jours. Rarement elles se posent avec cette netteté.

Quant à la seconde question, il est clair que si je ne sais pas nager, je verrai se noyer quelqu'un sans lui être d'aucune utilité, à moins que, du rivage ou d'un bateau, je ne puisse lui tendre un instrument de sauvetage. Je me jetterais en vain à l'eau ; je serais très sûr que, loin de lui porter aucun secours, c'est moi-même qui en aurais besoin. La premiére chose à faire pour que je puisse résoudre cette question dans un sens affirmatif, c'est d'apprendre à nager. Nous en revenons donc toujours à cette question :

— Faire d'abord des individus forts.

Eux seuls peuvent être utiles et même avoir l'idée d'être utiles. Ce sont les individus faibles qui ont toujours besoin de secours. Ils seraient bien en peine, si des individus forts ne pouvaient leur tendre la main.

Les éléments du dévouement sont très complexes. Tel marin sera héroïque en mer et pusillanime à terre. Tel homme arrêtera un cheval emporté, qui laissera brûler ou noyer quelqu'un sans faire aucun effort pour lui porter secours. Les questions d'habitude et de milieu jouent un rôle dans cette question, comme partout.

Mais l'héroïsme n'est point une qualité particulière à l'homme.

Brehm rencontra, en Abyssinie, une grande troupe de babouins qui traversaient une vallée ; une partie avait déjà gravi la montagne opposée ; les autres étaient encore dans la vallée. Ces derniers furent attaqués par des chiens ; aussitôt les vieux mâles se précipitèrent en bas des rochers, la bouche ouverte, en poussant des cris si terribles que les chiens battirent en retraite. On encouragea ceux-ci à une nouvelle attaque, mais, dans l'intervalle, tous les babouins avaient remonté sur les hauteurs, à l'exception d'un jeune, ayant six mois environ, qui, grimpé sur un bloc de rocher où il fut entouré, appelait à grands cris à son secours. Un des plus grands mâles, véritable héros, se rendit lentement vers le jeune, le rassura et l'emmena triomphalement, les chiens trop étonnés pour l'attaquer !

Les oiseaux, si timides, savent, à certains moments, affronter les plus redoutables dangers pour défendre leurs petits. Les coqs sont les premiers des guerriers. Les mâles des buffles prennent la défense des troupeaux.

Le courage et la force se développent par sélection naturelle. Ils assurent la possession des femelles. Ils donnent des prérogatives à ceux qui en sont doués. Pendant longtemps, l'homme le plus utile à la tribu n'a pas été le plus intelligent, mais le plus brave.

Cette qualité, tenue ainsi en haute estime, a été cultivée, accumulée par hérédité. Le sauvage américain se fait un point d'honneur de subir en chantant les souffrances les plus horribles. Du reste, qu'on jette un

(1) Cité par Darwin, *Desc. de l'homme*, t. I, 81.

coup d'œil sur l'ensemble de l'humanité, et on y constatera que le courage est une des vertus les plus vulgaires. Elle n'a pas besoin d'être inspirée par les prédications religieuses, et elle est indépendante des maximes de morale métaphysique. L'homme n'a point attendu pour être brave les faiseurs de traités de morale civique dont on infeste, en ce moment, nos écoles. Il y a longtemps que les hommes s'égorgent le plus souvent sans savoir pourquoi, avec un incontestable courage. Si cette qualité n'était pas facile à acquérir et à conserver, nous ne verrions pas des batailles rangées, où 100,000 hommes, de chaque côté, se font massacrer et se massacrent réciproquement ; ces deux cent mille hommes s'empresseraient de se tourner le dos ou de fraterniser ensemble, ce qui mettrait fin à la guerre et constituerait un progrès incontestable.

Certains moralistes craignent que l'élimination de la théologie et de la métaphysique n'ait pour conséquence une augmentation de la peur de la mort, sans réfléchir qu'elle apparaît autrement redoutable à un malheureux tourmenté des terreurs de l'enfer, du purgatoire, tout au moins du redoutable inconnu qui s'ouvre devant lui, qu'à celui qui ne lutte contre elle que pour la simple conservation de son organisme. Nous avons déjà signalé le service rendu à l'humanité par Épicure, quand il essaya de la dégager des terreurs d'outre-tombe.

Loin de craindre que le courage disparaisse, nous devons essayer de transformer l'instinct de combattivité et de destructivité dont il est une des formes. Le bouledogue indifféremment se jette sur une fusée, une barre de fer rouge, un rat, ou tâche d'atteindre la lune dans le fond d'un seau. Beaucoup d'hommes ont un

courage de ce genre. Huit cents hommes du régiment de la milice du comte de Fife, pendant la guerre franco-allemande, demandèrent au gouvernement anglais l'autorisation d'y prendre part, lui laissant le soin de décider de quel côté ils devraient combattre.

C'étaient des amateurs du genre de Chodruc-Duclos.

Il assistait, en juillet 1830, du bout du pont des Arts, au combat que livraient les révolutionnaires aux Suisses.

Il avisa un jeune homme qui se servait de son fusil avec plus de zèle que d'adresse. Il le pria de le lui prêter un moment, et lui dit :

— Tenez ! regardez ce Suisse !

Le Suisse tombe. Il passe à un autre. Même résultat. Il rend le fusil au jeune homme. Celui-ci, confus, lui répond :

— Oh ! gardez-le, vous qui vous en servez si bien.

— Merci, reprit Chodruc-Duclos, ce n'est pas mon opinion.

On trouverait beaucoup de Chodruc-Duclos parmi les gens qui se prétendent civilisés.

L'espèce des bretteurs n'est pas encore disparue. Il y a des beaux-fils qui ne trouvent pas un meilleur usage à faire de leurs facultés que de s'appliquer à la conserver.

Y eut-il jamais de plus monstrueux égoïstes que César et Napoléon ? Cependant, ces hommes ont cent fois exposé leur vie, et ils ne sont arrivés à conquérir leur prestige qu'en jouant à tout instant leur va-tout. La sagaye d'un gaulois, la balle d'un soldat du pape, la lance d'un cosaque, pouvaient crever d'un coup leur gigantesque ambition. Étaient-ils guidés, en se lançant dans le danger avec tant d'audace, par un esprit de dévouement à l'égard de leurs soldats ou de leur patrie? Non ; ils obéissaient à cet état pathologique, qui, à un

certain degré, prend le nom, dans la psychiatrie, de folie impulsive.

Qu'on me permette de citer ici un fait personnel. On prend ses observations où l'on peut.

Je me suis constitué l'avocat de causes dédaignées de tous, malgré les conseils et les avertissements de mes amis, de « gens sérieux » qui me montraient les dangers de toutes sortes qui pouvaient en résulter pour moi, sans aucune compensation. Ces dangers étaient réels ; je les voyais ; je les ai courus ; j'en cours encore, non pas étourdiment, mais après réflexion. Pour ces causes, j'ai dépensé du temps, je me suis livré à des enquêtes fastidieuses et répugnantes ; j'ai fait des sacrifices d'argent considérables, compromis des situations, risqué le ridicule, les haines féroces et basses des gens de police, et pourquoi ?... Oh ! je ne demande pas de reconnaissance, et quelquefois, devant certains hommages, je me suis senti honteux et confus, car ils portaient à faux. Ils attribuaient mes actes à des mobiles vertueux, à un esprit de sacrifice et de dévouement que je n'ai pas.

Mais, quand je vois frapper un enfant, quand je l'entends crier, quand je vois une femme pleurer, quand je suis témoin d'une souffrance, d'une douleur, quand j'entends le récit d'une torture, je me dédouble : un autre moi éprouve ces douleurs, ces souffrances, ces tortures, et c'est moi qui les sens. Alors, toutes mes fibres nerveuses sont atteintes de vibrations qui mettent en ébranlement toutes mes cellules cérébrales ; et, comme je ne suis ni un passif ni un résigné, je ne gémis pas, je ne pleure pas, je n'épanche point mes sympathies en lamentations ; mon instinct de combattivité me jette en avant contre la cause de ces souffrances et de ces douleurs, avec toutes les armes que

j'ai sous la main, et ma pitié, qui n'est que l'expression de ma propre souffrance, éclate en colère. Le vieux sang de soldat, de corsaire, de chasseur, qui coule dans mes artères, bouillonne. Question d'atavisme. Je poursuis les abus, je m'acharne contre toutes les tyrannies, comme d'autres poursuivent des perdreaux ou tuent des lapins. Même mobile. Amour de la chasse. Instinct de la destruction.

Mais je dédaigne le perdreau et le lapin ; et, après toutes sortes d'aspirations vers l'idéal du soldat et du marin d'aventures, l'influence héréditaire de mon grand-père paternel, tabellion de village avant 89, ayant dans sa bibliothèque toute la philosophie du XVIII[e] siècle, réagit et me montra que les faits historiques n'étaient que la matérialisation de phénomènes psychologiques ; que la gloire guerrière, si retentissante encore aux oreilles des foules, était la plus misérable de toutes, car elle représentait les instincts destructifs et oppresseurs ; qu'une bataille était peu de chose auprès d'un livre, car il y avait longtemps que la dernière trace des batailles d'Alexandre était effacée, alors que Platon et Aristote régissaient encore le monde ; que l'action sérieuse, durable, utile, était l'action intellectuelle ; et, dès lors, mon choix fut fait et ma voie tracée.

Il en est résulté que j'ai mis mes instincts héréditaires de destructivité et de combattivité au service des idées sociales, et que les tendances de l'égoïsme le plus féroce se sont transformées en besoins altruistes. Des milliers d'hommes sont dans le même cas : notre tâche est d'en augmenter le nombre.

IV

On connaît les proverbes : — « La misère aigrit. — Quand il n'y a pas de foin dans le râtelier, les chevaux se battent. » Ils expriment une vérité de fait.

La misère est dépressive. Elle replie l'individu sur lui-même, le rend méfiant, envieux, dur aux autres ; car il garde toute sa pitié pour lui-même. Elle le pousse à des actes en rapport avec ces sentiments ; il fait de sa femme une esclave et fait retomber sur elle sa mauvaise humeur ; il exploite ses enfants et les brutalise, s'ils ne lui rapportent pas ce qu'il en exige.

De temps en temps, en voyant, devant la cour d'assises, un malheureux avouer qu'il en a tué un autre pour quelques sous, nous restons stupéfaits de la disproportion entre la cause et l'effet.

On m'objectera qu'il y a des gens fort riches, maniant des millions, qui sont capables d'infamies. C'est vrai. Mais il y a des besoins subjectifs. La cupidité est une des formes de la misère. Le développement intellectuel a pour conséquence de la restreindre.

Reprenant et développant la thèse de Buckle, j'ai montré (1) l'influence de la science économique sur l'altruisme.

Je me place ici à un autre point de vue qui complète ma démonstration précédente.

A Bombay, vous recevez un chiffon de papier bar-

(1) L. IV, ch. 2.

bouillé d'hiéroglyphes, couvert de maculatures. Vous l'emportez avec vous ; et, au milieu du Bôpal, vous trouverez quelqu'un pour y faire honneur. La lettre de change repose sur la foi que celui sur qui elle est tirée remplira son engagement. Elle a été inventée par des Juifs qui n'auraient pu en appeler aux pouvoirs constitués pour forcer le contractant à tenir son engagement. Elle s'est établie sur une seule base : la sanction morale.

Des gens qui usurpent le titre de réformateurs trouvent de bon goût d'attaquer avec violence les commerçants. Dans certaines réunions populaires, ils prennent l'aspect de démons, — ces monstres d'intermédiaires !

Ils ont cependant bien des vertus dont seraient incapables leurs contempteurs.

N'est-ce donc rien que le respect de l'échéance, l'habitude de la fidélité aux engagements, le sentiment de l'honneur de la maison, de sa bonne réputation, qui est une de ses principales forces, souvent son unique force !

Alphonse Daudet, dans *Fromont jeune et Risler aîné*, a fait *la Légende du petit homme bleu*. Elle est réelle et terrible. Il vient, en effet, à chaque échéance, frapper au guichet de milliers de négociants. L'inexactitude, pour eux, est une moins-value terrible.

La grande maison Menier a eu pour unique point de départ la probité commerciale. Le fondateur avait remarqué que les poudres pharmaceutiques vendues comme impalpables ne répondaient pas toujours à leur étiquette. Il se mit à fabriquer et à vendre des poudres de première qualité. La confiance et la fortune répondirent.

Des montagnards descendent de leurs gîtes. Rien de plus difficile que de traiter une affaire avec eux. Ils ont la conviction que vous voulez les duper, et récipro-

quement ils cherchent à vous rendre la pareille. Moins les gens sont avancés en évolution économique, et plus, ils sont méfiants et trompeurs. Ils essayent toujours dans un contrat de conserver une porte de sortie. Leur idéal est « d'enfoncer leur co-contractant. »

Une petite marchande de poisson s'applaudira, comme d'un bon tour, de vous avoir fait acheter une raie pourrie ou un homard vide. Certes, de puissantes compagnies financières font exactement le même métier, en vous poussant, par des affiches, des prospectus, des réclames de toutes sortes, des boniments de charlatans, des coups de grosse caisse, des hausses factices, à souscrire aux emprunts du Honduras, à vous garnir de Turc ou à baser votre fortune sur quelque entreprise fictive. Mais presque toutes celles qui exploitent l'imbécillité humaine, exactement comme les clergés des diverses religions, finissent par devenir les dupes de leur propre système. La naïveté humaine a ses limites. La clientèle exploitable arrive au fond de sa bourse. Les succès définitifs, de longue durée, solides, persistants, réellement rémunérateurs, en dehors des risques de la police correctionnelle, de ces terribles crises qui font, de certains financiers, des misérables ballottés perpétuellement entre les millions et la ruine déshonorante, sont basés sur la probité. Cette probité est d'autant plus grande que les affaires ont une plus grande intensité. La Bourse de Londres, de toutes, est la plus honnête.

Si vous avez une petite affaire à traiter, dans un pays pauvre, vous constaterez la méfiance à chaque pas. Le paysan comptera et recomptera sa monnaie. Il la mettra d'un côté, son titre de l'autre, manifestant très nettement la crainte que vous ne preniez titre et monnaie d'une seule râfle. Voyez, au contraire, la ma-

nière dont se font les opérations à la Bourse. Un ordre donné; quelques lignes au crayon sur un papier : le contrat est passé et tenu pour valable.

En France, ce n'est que depuis quelques années que l'usage des chèques commence à s'introduire. Si vous allez les toucher, vous assistez à une longue et minutieuse vérification. En Angleterre, et surtout aux États-Unis, on les paye avec une facilité qui étonne les Français.

Chez presque tous les commerçants, industriels, financiers, faisant de grandes affaires, parole donnèe vaut écrit. Ils pourront regretter plus tard d'avoir pris tel ou tel engagement. Ils n'essayeront pas d'y échapper.

Dans les contrées, au contraire, où les rapports commerciaux sont peu développés, « tant qu'il n'y a rien d'écrit, cela ne compte pas ».

En France, nous affichons le mot de « fraternité » sur nos monuments; nos discours sont remplis de ce grand mot; et, au nom de la fraternité, nous nous proscrivons les uns les autres, et nous ne parvenons pas à fonder une société coopérative.

Les Anglais prennent pour base de l'organisation de leurs sociétés coopératives le principe que chaque individu, en matière économique, poursuit un but complètement égoïste; ils les basent sur le *self Help*, et ils réussissent au nom de l'individualisme, là où nous échouons au nom de la fraternité (1).

Je pourrais multiplier les faits. A quoi bon? Ils démontrent tout simplement que la nécessité résultant des rapports d'affaires a établi une probité spéciale, mais très

(1) Voir 14e Congrès des *Sociétés coopératives* à Oxford 1882. Discours inaugural.

développée; que les populations misérables subissent une dépression morale, en raison de l'acuité de leurs besoins; que le bien-être est un élément d'altruisme.

Si on me cite des exceptions, je répondrai qu'elles prouvent tout simplement que l'intelligence n'est pas toujours au niveau de la richesse ; que celle-ci la dépasse souvent ; mais je maintiens que, d'une manière générale, l'altruisme est en raison du développement de l'intelligence économique.

V

C'est à peine si l'homme commence à avoir conscience de la solidarité qui unit sa chétive existence au reste de l'univers.

Cependant parmi les plus précieuses drogues que vous offre Rabelais, vous trouvez le passage suivant que je suis obligé d'abréger. Panurge dit :

« Je me donne à saint Babolin, ce bon saint, si toute ma vie je n'aye estimé debtes estre comme une connexion et colligance des cieux et terre ; un entretènement unique de l'humain lignage, je di, sans lequel bientôt touts humains périroient ; estre par adventure celle grande âme de l'univers, laquelle selon les académiques, toutes choses vivifie. Qu'ainsi soit. Représentez-vous en esprit serein l'idée et forme de quelque monde, ouquel ne soit debteur ni créditeur aulcun. Un monde sans debtes! là entre les astres ne sera cours régulier quelconque. Touts seront en désarroi... La lune restera sanglante et ténébreuse. A quel propos lui départiroit le soleil sa lumière? Le soleil ne luira sus leur terre; les astres n'y feront influence bonne...

Entre les éléments ne sera symbolisation, alternation, ne transmutation aulcune... La terre ne produira rien ; il n'y pluira pluie, n'y luira lumière, n'y ventera vent, n'y sera esté automne... Entre les humains, l'un ne saulvera l'aultre ; il aura beau crier à l'aide, au feu, à l'eau, au meurtre, personne n'ira au secours. Pourquoi ? il n'avoit rien presté. On ne lui debvoit rien... Bref, de cestui monde seront bannies foi, espérance, charité ; car les hommes sont nés pour l'aide et secours des hommes. En lieu d'elles succèderont défiance, mespris, rancune, avec la cohorte de touts maulx, toutes malédictions et toutes misères ! Vous penserez promptement que là eust Pandore versé sa bouteille...

» Au contraire, représentez-vous un monde aultre, auquel chacun preste, chacun doibve ; touts soient débiteurs, touts soient presteurs. O quelle harmonie parmi les réguliers mouvements des cieulx... Je me perds en cette contemplation. Entre les humains, paix, amour, dilection, fidélité, repos, banquets, festins, joie, liesse, or, argent, menue monnoie, chaines, bagues, marchandises trotteront de mains en mains... Nature n'a créé l'homme que pour prester et emprunter.

» Je me naye, je me perds, je m'esgare, quand j'entre au profond abysme de ce monde, ainsi prestant, ainsi debvant... Ce monde prestant, debvant est si bon, que ceste alimentation parachevée, il pense déjà prester à ceulx qui ne sont pas encore nés, et par prêt se perpétuer s'il peult et multiplier en images en soi semblables : ce sont enfants !.. (1) ».

L'homme autrefois rapportait tout à lui. Voyez la Bible et la plupart des religions. Si le soleil brille, c'est pour lui. Si le monde existe, c'est pour lui. S'il y a

(1) *Pantagruel*, liv. III, ch. 3.

des plantes, c'est pour lui. Si les huîtres existent, c'est pour qu'il puisse les manger à son déjeuner; et, comme le dit Bernardin de Saint-Pierre, le ver luisant est destiné à éclairer, la nuit, les pas du voyageur.

L'homme enfermé dans cette conception se révolte s'il trouve quelque obstacle. Il croit qu'il lui est suscité par quelque ennemi caché. S'il tombe malade, c'est un sort qu'on lui a jeté.

L'homme qui est imbu des principes de la méthode objective n'a plus cet amour-propre. Il sait que son petit individu n'est qu'un accident. Il ne s'imagine pas que tout l'univers soit occupé de lui. Il s'estime à sa juste valeur, et il prend l'habitude d'estimer de même les autres. Il n'est donc pas surpris s'ils ne partagent pas ses opinions, s'ils ont d'autres intérêts que les siens, s'ils ne veulent point laisser absorber leur personnalité par la sienne : et il arrive à négocier, à s'entendre avec eux, à stipuler des contrats, au lieu d'essayer de leur imposer son joug. Il ne veut point faire supporter au fils les haines qu'il peut avoir contre le père, et la vendetta lui semble une monstruosité.

Nous tous qui lisons, qui écrivons, qui, de notre cabinet, pouvons nous mettre en communication avec le passé, le présent, l'avenir, et entrer en conversation avec les plus sublimes génies qu'ait produits l'humanité, nous comprenons mal l'état d'un homme qui, chez lui, reste seul avec lui-même, n'ayant que fort peu d'éléments objectifs à sa disposition, tournant dans un cercle d'idées limité à son petit horizon, avec un vocabulaire de trois ou quatre cents mots. Il y a encore des millions de Français pour lesquels il n'est pas plus étendu; et nous sommes un des peuples les plus civilisés du monde !

Cet homme, en tête à tête avec lui-même, rumine

toujours les mêmes sentiments et les mêmes idées. Ses sentiments deviennent des manies. Nous, à Paris, est-ce que nous avons le temps d'avoir des haines vigoureuses?

A un moment, nos nerfs peuvent nous emporter loin. Le premier élan est terrible : diffamations habilement distillées, calomnies, injures acérées, bottes secrètes, coups droits. Au bout de huit jours, les deux adversaires n'y pensent plus. Ils ont eu tant de choses à faire! Un matin, ils se trouveront ensemble dans un restaurant et déjeuneront amicalement.

La haine vigoureuse, c'est, pour son voisin, celle de ce paysan, ne sachant ni lire ni écrire. Il n'a point d'idées générales qui viennent l'en distraire. Les sensations qui l'ont déterminée se répèteront avec la régularité du tictac du moulin. Il ne vit que pour elle, ne pense qu'à elle, rapporte tout à elle; il peut la traduire en procès dans lesquels il se ruinera pour ruiner son ennemi : un soir, dans un chemin sombre, au détour d'un bois, s'il le trouve, il satisfera dans un meurtre d'un instant une passion qui fermente depuis trente ans.

J'ai cité le Parisien; mais ce que je dis de lui s'applique à tout homme instruit. Il aura trop d'idées complexes pour ruminer perpétuellement les mêmes sentiments, et l'intelligence viendra mettre une borne à la manie.

L'homme qui lit, qui écrit, qui pense, résistera aux impulsions de son instinct; un homme qui a l'habitude d'examiner les rapports complexes des phénomènes pèsera ses actes. Il corrigera ses défauts, améliorera ses qualités, deviendra de plus en plus sociable.

Je trouve, en ouvrant l'ouvrage de Balfour Stewart, la *Conservation de l'énergie*, cette proposition : — « Les

individualités ne nous sont pas connues. La plupart du temps, nous ne savons rien ou presque rien des individualités, et cependant nous possédons une connaissance définie des lois qui régissent les ensembles. »

Il cite des exemples. Les statistiques nous apprennent qu'à Londres le chiffre de la mortalité varie avec la température ; car une température très basse est invariablement accompagnée d'une mortalité très élevée. Néanmoins, si nous demandons à ces statistiques de choisir un individu en particulier et de nous expliquer comment sa mort a été produite par un degré de froid ou de chaleur, il est probable que notre question restera sans réponse.

Plus nous avons souci de notre bien-être et plus nous prenons souci du bien-être d'autrui. Nous voulons que nos rues soient bien pavées, bien balayées, bien éclairées ; chacun de nous le demande pour soi ; tous en profitent. Il est clair qu'un sauvage n'éprouvant pas de pareils besoins, éprouvera encore moins le besoin de faire jouir les autres de semblables avantages. Parmi les rues dont nous demandons l'amélioration, il y en aura dans lesquelles nous ne passerons peut-être jamais ; mais nous ne pouvons pas établir un pavage, un éclairage, pour notre rue seule. Il en résulte qu'il s'établit une moyenne qui profite à tous.

Cette observation tout intellectuelle est la base de l'altruisme. Une épidémie de fièvre typhoïde sévit sur Paris. Je crains pour ma femme, mes enfants. Si mal déterminées que soient les causes de cette maladie, il n'en est pas moins vrai que des améliorations générales dans les conditions d'existence de la ville, des égoûts achevés, des eaux en abondance, des constructions plus saines, des voies de communication faciles permettant aux habitations de s'établir sur un plus

grand rayon et à meilleur marché, une meilleure organisation de l'assistance publique, sont des moyens de combattre la maladie.

Avec notre imprévoyance habituelle, nous ne nous préoccupons de toutes les conditions qui auraient pu la conjurer qu'au moment où elle se produit. Cependant, l'attention est éveillée : s'il est trop tard pour prévenir le danger présent, il provoquera très probablement un certain nombre de mesures qui pourront l'empêcher de se renouveler ou nous prémunir contre quelque danger analogue.

Ces mesures diminueront mes chances de mortalité et celles des miens ; je ne puis les prendre seul. Je demande donc que la municipalité y pourvoie, quitte à faire un sacrifice pécuniaire dans l'intérêt général (1).

La formule empirique de l'intérêt général a été basée sur des observations plus ou moins légères, mal coordonnées, si bien que souvent les hommes ont pris pour l'intérêt général ce qui n'était qu'une nuisance générale ; mais en réalité elle a voulu exprimer cette solidarité que nous démontrent les événements de chaque jour, quand nous remontons à leurs causes complexes.

Aujourd'hui nous savons qu'une épidémie de choléra ou de fièvre jaune peut nous affecter en Europe ; et il est possible que ce soit sur moi, sur l'un des miens que tombe le fléau. Je suis donc intéressé à l'arrêter.

A toi, Européen, tranquillement les pieds sur tes

(1) Malheureusement avec notre système d'impôt actuel, les mesures d'utilité publique ne sont payées qu'avec l'argent des plus pauvres, de ceux précisément qui ont besoin d'être secourus : Voir l'*Impôt sur le capital*, par Menier. La *Science Économique*, par Yves Guyot.

chenets, il te paraît indifférent qu'une mauvaise récolte condamne l'Hindou à la famine. Mais l'Hindou, sans ressources, n'achètera pas tes cotonnades de Manchester. Toi, manufacturier, tu seras encombré de tes produits ; tes échéances te presseront ; tu feras faillite et entraîneras dans ta débâcle des banques qui, à leur tour, jetteront dans la ruine des milliers de commerçants. Pendant ce temps, des ouvriers resteront les bras ballants et l'estomac vide ; des employés arpenteront en vain les rues boueuses de Londres pour trouver de l'ouvrage ; et la répercussion atteindra le banquier parisien dans son hôtel du parc Monceau et le paysan normand qui vend son beurre en Angleterre.

Le service météorologique oblige les nations à se renseigner réciproquement. Les besoins du commerce, les relations multiples de la vie, font contracter entre les peuples, des conventions postales, télégraphiques, des unions de transport, des unions monétaires, de poids et de mesures (1).

L'homme s'aperçoit qu'il a besoin des faibles.

Supposez l'homme aujourd'hui sans animaux domestiques, sans chien pour l'aider à chasser, sans vache pour lui donner du lait, sans bœuf et sans cheval pour traîner et porter. C'est la plus misérable des conditions. Le Fuégien, au moins, a le chien qui l'aide à prendre la loutre. Supposez les Parisiens sans lait, sans œufs, sans poulets, sans canards, sans roastbeef, sans côtelettes, sans chevaux d'omnibus, de fiacres, de camions. Rappelez-vous les pigeons du siège.

Tous les êtres qui concourent à la satisfaction de ses besoins quotidiens, sont bien faibles relativement à l'homme, bien inférieurs, bien infimes ; et cependant,

(1) La *Science Économique*, par Yves Guyot. Liv. VI, ch. 3, § 6.

un instant d'observation suffit pour nous montrer les services qu'ils nous rendent; et ils nous les rendent parce que l'homme a eu soin de les retenir autour de lui, de leur donner de l'éducation, de les perfectionner matériellement, intellectuellement et physiquement, de transformer même certains de leurs instincts, en arrivant par exemple à obtenir du chien qu'il arrête le gibier au lieu de le poursuivre, et qu'il le chasse pour son maître au lieu de le chasser pour lui-même.

Il obtient ce résultat par la sélection et par une éducation assidue. Si tous les jours, nous sommes, dans nos pays avancés en évolution, témoins d'actes de cruauté révoltants envers les animaux, nous voyons, en même temps, des témoignages d'affection, des preuves d'altruisme de l'homme envers eux, poussées jusqu'au ridicule. Le chat de la vieille fille n'est que le dérivatif d'un besoin d'aimer, qui n'a jamais trouvé de satisfaction suffisante.

M. de Lanessan a fort bien démontré « ce fait, partout manifeste, qu'il n'est pas de végétal ou d'animal, si fort qu'il soit, qui n'ait besoin, dans la lutte pour l'existence à laquelle il est fatalement condamné, de l'aide d'un autre végétal ou d'un autre animal souvent plus faible que lui-même (1). »

Un tyran oriental craint le poison ou le poignard. Tous ceux qui sont sous sa main peuvent devenir ses victimes; mais lui, à son tour, manque du premier des biens : la sécurité. Ce défaut était la plaie des anciennes sociétés et est encore la plaie des civilisations les moins avancées en évolution.

Le dédain des faibles !

(1) *La lutte pour l'existence et l'association pour la lutte*, par de Lanessan, 1881.

Mais que seraient les hommes forts sans les faibles? Louis XIV est un roi puissant; que serait-il sans ces misérables paysans peints par La Bruyère? Que serait Napoléon sans les conscrits dont il faisait de la chair à canon? Cet homme politique, qui dédaigne tant les petits, les ignorants, que serait-il s'ils ne formaient pas la majorité de la nation?

Léon X jette des millions dans Saint-Pierre de Rome, dans ses intrigues politiques, dans son faste: que serait-il sans les moines mendiants, prolétaires du catholicisme, qui s'en allaient ramasser les liards des pauvres crédules, encore plus misérables et plus ignorants qu'eux?

Qu'est-ce que la volonté nationale, sinon la volonté des faibles? Le point d'appui du catholicisme n'est plus que l'idiotisme des vieilles femmes et des ignorants, qui ont subi un arrêt de développement; et ce point d'appui suffit encore pour en faire une force avec laquelle il faut compter.

Et vous qui vous permettez de dédaigner les faibles, êtes-vous donc si fort? n'avez-vous pas besoin des services multiples d'une foule de personnes plus faibles que vous? La femme est plus faible que l'homme; mais vous avez été enfant: que seriez-vous devenu sans votre mère? Vous êtes malade: que deviendriez-vous si vous n'aviez point auprès de vous les soins de personnes moins fortes que vous physiquement et intellectuellement dans la vie ordinaire? dans votre lit, vous êtes à leur discrétion. Vous vieillirez, et alors vous implorerez les secours de tous ces faibles que vous dédaignez aujourd'hui.

A chaque instant de sa vie, l'homme qui a la plus petite habitude de l'observation constate les liens multiples qui le lient au reste de l'humanité. J'entendais

un jour un homme de beaucoup d'esprit s'écrier, avec désespoir, à propos de petits ennuis domestiques : — Ma vie est si compliquée !

Elle l'est pour tous, et c'est pour cela que nous avons tous besoin les uns des autres.

Nul auteur n'a mis cette vérité en relief comme George Eliot. « L'existence des personnes même insignifiantes, dit-elle, a des conséquences importantes dans ce monde. On peut prouver que cela agit sur le prix du pain et sur le taux des gages, et que cela peut faire sortir bien dés mauvais caractères du repos de leur égoïsme, comme aussi provoquer bien des héroïsmes qui, tous ensemble, viennent concourir à la tragédie de la vie. Nos vies sont tellement liées entre elles qu'il est absolument impossible que les fautes des uns ne retombent pas sur les autres ; même la justice fait ses victimes, et nous ne pouvons concevoir aucun châtiment qui ne s'étende en ondulations de souffrances imméritées bien au-delà du but qu'il a touché. »

Conclusion : « Il ne faut pas arranger pour soi seul les affaires de sa vie. »

Voyez les cataclysmes de l'histoire. Pendant des siècles, une aristocratie exploite sans pitié les plus faibles : elle les maintient dans l'ignorance et dans l'erreur avec la complicité du clergé ; par ses brutalités, ses insolences, ses violences envers eux, elle leur inculque cette conviction qu'elles sont choses légitimes de la part des plus forts à l'égard des plus faibles. Elle accumule de la haine, des souvenirs, des légendes, des besoins de vengeance, dans leur cerveau, pendant des générations et des générations. L'Église les a faits à la peur du diable, à l'habitude de la grâce ; elle leur a soufflé le délire de la persécution et le délire persécuteur.

Un jour, ces faibles, lassés de souffrir, entendent d'autres voix qui les réveillent. Ils se dressent dans un élan formidable, et alors ils incendient des châteaux et des presbytères, ils massacrent des nobles et des prêtres ; ils obéissent à ces impulsions qui font de Marat un personnage populaire ; ils en arrivent au régime de la Terreur, aux suspects, à ces crimes que certains historiens se sont attachés à mettre en relief, sans se donner la peine d'en rechercher les causes psychologiques. En réalité, si contradictoire que puisse paraître cette affirmation, ceux qui en furent les victimes en étaient, soit par eux-mêmes, soit dans la personne de leurs ancêtres, les auteurs.

En France, beaucoup d'hommes se disaient sous l'Empire — il y en a encore un trop grand nombre qui partagent cette opinion — : Je ne m'occupe pas de politique. A quoi bon ?

Et la femme disait : — Ne t'occupe pas de politique. Ce n'est pas toi qui y feras quelque chose.

Ces gens votaient : oui ! au plébiscite, et deux mois après pleuraient des larmes de sang.

Maintenant, on se préoccupe activement de l'instruction des pauvres, négligée pendant tous les siècles précédents : ce n'est pas simplement par sympathie, c'est par calcul plus ou moins conscient.

En France, sous le régime du pays légal, composé de 200.000 électeurs (1), sous le régime des candidatures officielles imposées par le pouvoir, beaucoup de gens ne s'occupaient point de l'instruction primaire. Ils ne disaient pas positivement qu'il fallait la repousser, mais au moins ils pensaient qu'il serait temps de s'en occuper plus tard, dans un avenir plus ou moins rap-

(1) 1839.

proché. Quelques-uns n'auraient pas été éloignés de la considérer comme un danger. Ceux-là mêmes qui, par leur position, étaient portés à tenir ce raisonnement sentent aujourd'hui que, par la force des choses, l'action politique des moins favorisés de la fortune deviendra de plus en plus grande : non éclairée, elle est redoutable au point de vue de la sécurité intérieure et extérieure ; par conséquent, chacun a intérêt à ce que le niveau intellectuel de tous ses concitoyens soit élevé au plus haut degré.

Les statistiques criminelles, les travaux de Guerry, de Quetelet, ont démontré que la pénalité était sans influence sur la criminalité. La modification de ses causes seule peut la restreindre ; et, parmi elles, se trouvent au premier rang l'ignorance et la misère ; en supprimant la première, je prends une assurance.

Je supprime en outre la seconde. L'homme instruit a plus de ressources et une plus grande valeur qu'une simple machine musculaire. En dehors de la question de sécurité personnelle, qui est bien quelque chose, mais n'est qu'un avantage négatif, j'ai grand avantage à ce que tous les gens qui m'entourent soient riches et instruits. On dit : — Je vais habiter ce pays parce que c'est un pays riche ; et on bénéficie de toute sa richesse, tandis qu'avec des ressources personnelles égales, on ne trouverait pas le même avantage dans un pays pauvre. Il n'est pas indifférent pour un homme d'être citoyen d'une nation comme la Grèce ou la Turquie ou d'une nation comme la France ou l'Angleterre. Le tort des gouvernements despotiques est, pour conserver leur force, de chercher à affaiblir les individus sur qui s'exerce leur action, de détruire toute initiative qui ne soit pas la leur, toute volonté qui puisse contrarier la leur. Or, une nation n'est forte que de la force des

unités qui la composent. C'est pourquoi la Russie, avec ses 80 millions d'habitants, est plus faible que l'Angleterre avec ses 36 millions.

Je n'ai pas besoin d'insister : autant vaudrait demander à un soldat s'il vaut mieux pour lui faire partie d'une armée démoralisée, en déroute, dépourvue de tout, ravagée par le typhus, ou d'une armée courageuse et bien portante; autant vaudrait demander à un commerçant s'il vaut mieux pour lui aller s'installer dans un pays où il n'a rien à acheter ni rien à vendre, plutôt que dans un pays riche. Il vous répondra que sa fortune est la richesse de sa clientèle ; et pour chacun de nous il en est de même : la considération pour l'honnête homme, c'est l'honnêteté de ceux au milieu de qui il vit; la gloire pour le penseur, c'est l'intelligence de ses lecteurs; la gloire pour l'artiste, c'est le goût de ceux qui le jugent.

Tel homme s'enferme dans une morgue orgueilleuse. Il se croit bien supérieur au reste de ses semblables. L'eunuque aurait tout autant de raison d'être fier de sa castration.

Il préserve sa personnalité de tout contact qui pourrait froisser son épiderme délicat ; mais, en même temps, il supprime toutes les sensations qu'il aurait ressenties. Il s'est mis dans un fourreau.

Il reste indifférent, mais celui qui n'aime pas n'est pas aimé. Il veut goûter des plaisirs solitaires. Les seules jouissances inépuisables, à variations constantes, sont celles que l'homme reçoit du contact de ses semblables. Le baiser n'est doux qu'à la condition de la réciprocité.

Celui-là qui passe froid et dédaigneux ne ressent point cette vibration profonde qui multiplie la vie de chacun de la vie de tous, en l'associant à leurs enthou-

siasmes, à leurs déceptions, à leurs misères, à leurs haines.

Il se croit fort : il est aussi vivant qu'un de ces menhirs de granit qui se dressent isolés, dans la brume, sur les landes de Bretagne.

Ce profond besoin de multiplier sa vie en multipliant les contacts, d'ajouter à sa personnalité d'autres personnalités, pousse l'homme et la femme à se rechercher et à s'associer dans cette intimité qui double la vie de l'un de la vie de l'autre, et qui s'appelle l'amour. Il les fait se survivre dans l'enfant.

L'homme a un tel besoin d'expansion qu'arrivé à un certain degré de culture, il peuple le monde de conceptions anthropomorphiques avec lesquelles il puisse s'entretenir, échanger des sentiments de sympathie ou d'antipathie. Il voit Jupiter dans les cieux, et la voie lactée lui apparaît comme des gouttes du lait de Junon. Le soleil est le char d'Apollon, attelé de quatre chevaux fougueux, qu'il désigne même par leurs noms : Pyroïs, Eoüs, Œthon et Phlégon. Il aperçoit des nymphes auprès de chaque source; Cérès plane au-dessus des moissons fécondes ; Flore lui offre des fleurs, et au printemps il sourit à Adonis. Il se laisse séduire par le charme de la lyre d'Orphée, si grand que, pour mieux l'entendre, les arbres se penchent, les rochers se déplacent, et les bêtes féroces s'approchent en rampant. Il voit, à travers les flots, Neptune à la chevelure en tempête, armé de son trident, au milieu de tritons sonnant dans leurs conques, et, des Néréides, que dominent de toute leur beauté Amphitrite et Galathée. L'écume blanche de la vague bleue donne naissance à Vénus. Dans les bois, il entend le frissonnement que provoque le passage de Diane chasseresse entourée de ses nymphes ; et il

assiste aux réunions des pans, des satyres, des faunes et des sylvains. Il lance à travers l'espace les héros et les poètes sur Pégase, fils de Neptune, né du sang de Méduse. Il remplit les cieux, la terre, les eaux, des jalousies, des haines, des amours, des rivalités des Dieux, et agrandit toutes ses passions de toute leur puissance.

Le génie grec a poussé l'anthropomorphisme à un tel degré d'élégance et de grandeur que tous les types créés par les autres peuples semblent barbares à côté des siens. La France catholique du XIXe siècle n'a su imaginer que des Notre-Dames comme celle de Lourdes. C'est une rétrogression vers le moyen âge. La veine des créations anthropomorphiques est tarie.

Il en devait forcément être ainsi. Malgré leurs charmes, leur variété, les complications de leurs biographies, les êtres surnaturels de l'Olympe grec restent figés. L'homme ignorant rumine des matériaux objectifs peu variés. Son subjectivisme, n'ayant qu'un étroit point de départ, est monotone. Ses rêves ne peuvent se renouveler. On a vite fait le tour du cycle des idées et des illusions d'un berger d'Arcadie ; Saint Antoine avait toutes les nuits la même tentation ; le moyen âge a vécu avec trois ou quatre conceptions : Dieu, la Vierge, le Diable, et leur cortège de saints ou de démons.

Toute connaissance que l'homme acquiert est un nouveau miroir qui le rend capable de réfléchir de nouvelles images. Les impressions qu'il en reçoit provoquent dans son système nerveux des vibrations autres que celles qu'il avait déjà éprouvées ; elles constituent des manières différentes de sentir, et, en heurtant les matériaux déjà emmagasinés dans ses

cellules, elles déterminent des associations d'idées inattendues (1).

Maintenant grâce à l'imprimerie, l'homme a à sa disposition toutes les conceptions des diverses civilisations. Le champ, où il peut se chercher lui-même à travers l'histoire et la fiction, est immense.

L'homme ignorant, purement sensuel, n'éprouve que les impressions du centre étroit dans lequel se meut son activité.

L'homme intellectuel entre en communion avec toutes les générations passées, avec toute l'humanité présente et palpite de toutes les espérances de son avenir.

Revoyant, comme dans une lanterne magique, passer devant lui les civilisations disparues et, au-dessus d'elles, les types dans lesquels elles incarnent leurs défauts et leurs qualités, leurs vices et leurs vertus, et les dominant, les types plus élevés qui ont essayé de briser leur formalisme, de détruire leurs préjugés, pour ouvrir une voie nouvelle à l'évolution humaine, il écoute Demosthènes, sur l'agora d'Athènes, regarde les statues de Phidias, rit aux comédies d'Aristophane et pleure à la mort de Socrate et de Jésus ; il éprouve les enthousiasmes des grands révolutionnaires, dans l'ordre religieux, comme Luther, dans l'ordre politique, comme Mirabeau, Danton, et tous ces milliers de signataires anonymes des cahiers de 89; il se dit qu'Hampden fut un grand citoyen, et s'il admire l'œuvre des Franklin, des Jefferson, des Washington qui surent fonder la grande République américaine, il maudit les mauvais génies qui ont retardé l'évolution de l'humanité, comme Bonaparte !

(1) Voir la loi d'Hartley, p. 26, ci-dessus

Il ouvre Aristote, Platon, Cicéron, Sénèque, Saint-Augustin, Montaigne, Descartes, Pascal, Bossuet, Locke, Voltaire, Diderot, Condillac, Kant, Bentham, Buckle, Herbert Spencer, et le voilà lancé à travers tous les espaces, tous les siècles, toutes les hypothèses, toutes les vérités et toutes les déceptions. Il peut assister aux drames humains, tels que nous les peignent Thucydide, Tacite, Machiavel, Saint-Simon, Augustin Thierry, Thiers, Michelet, Macaulay, ou tels que les évoquent la Bible, Homère, Eschyle, Dante, Rabelais, l'Arioste, Cervantès, Shakespeare, Molière, Corneille, Gœthe, Walter-Scott, Byron, Balzac, Alexandre Dumas, Flaubert, Dickens, George Eliot, Victor Hugo. Il n'a qu'à choisir ; et sa vie se multiplie de toutes les existences avec lesquelles il entre en relation.

Ses affections vont au delà des hommes. Il prend intérêt à tout ce qui est. Copernic, Galilée, Newton, Laplace se passionnent pour ces points brillants que des millions d'hommes considèrent encore comme des espèces de clous de tapissiers, fichés à la voûte céleste.

L'oxygène et l'hydrogène enthousiasment un Lavoisier. Chaque ligne de Darwin exprime sa sympathie pour les plus simples des organismes, et après l'avoir lu, nous nous sentons comme solidaires de ces ascidies dont nous descendons. Georges Sand raconte (1) qu'un élève botaniste de ses amis, étudiait la germandrée et se sentait pris d'amour pour cette plante sans éclat, mais si délicatement teintée. Au milieu de son enthousiasme, en lisant la description de la plante dans un traité de botanique, il tombe sur cette désignation de la corolle : — « fleur d'un jaune sale ». Il jeta le livre

(1) Voir *Nouvelles lettres d'un voyag.*, p. 33.

avec colère, en s'écriant : — C'est vous, malheureux auteur, qui avez les yeux sales !

L'observateur qui regarde, avec le seul désir de rechercher la vérité, sans être arrêté par des préjugés mesquins de secte, d'intérêt de personne, de caste ou de clocher, perd ces antipathies et ces mépris féroces qui poussent nos paysans à soumettre les crapauds à des tortures. Il n'éprouve point de passions haineuses contre les animaux qu'il considère comme ses ennemis les plus farouches et les plus désagréables, et, dans leur destruction même, si elle est nécessaire, il met de l'humanité, et proscrit ces supplices raffinés qui s'appellent des chasses à courre, et sont jeux de princes et de richards. A plus forte raison dans ses rapports avec ses semblables. Il ne classe point un peuple tout entier, sous une étiquette de mépris, sous prétexte que ce peuple parle une autre langue et habite un petit morceau de notre planète, situé de l'autre côté d'une montagne, d'un fleuve ou d'un bras de mer. Il biffe de son vocabulaire « la perfide Albion » et ne croit pas que le nom d'Allemand soit absolument synonyme d'espionnage, de férocité et de pillage ; car il sait qu'un peuple est composé d'éléments complexes entre lesquels il faut distinguer. Il sait que tous les grands mouvements de l'histoire ne sont que des phénomènes psychologiques, et il les étudie avec l'impartialité qu'apporte un Conolly dans l'examen des maladies mentales. Il n'exorcise plus les possédés, il demande qu'on les soigne. Il n'a ni haine ni mépris pour les types moins avancés en évolution. Il sait que le nègre n'est pas plus responsable de sa couleur que le caucasien de sa blancheur. S'il soupèse le cerveau d'un Aschanti et constate qu'il est moins lourd que le sien, il se dit que, dans quelques siècles, les savants de l'époque regarderont avec un

profond mépris nos crânes du XIX[e] siècle. Il ne considère pas que des cheveux crépus constituent une raison suffisante pour réduire en esclavage ou exterminer leurs possesseurs.

Il n'a point non plus de mépris ni de dédain pour les malheureux qui sont condamnés par la fatalitéde l'existence aux tâches pénibles et répugnantes ; il étudie les moyens mécaniques de les réduire. Il ne s'impatiente point contre les petits ennuis de chaque jour; l'opinion lui démontre que la vie en société n'est possible que grâce à des concessions constantes et réciproques, les uns envers les autres. Il ne s'irrite pas contre l'omnibus qui, en passant, imprime une trépidation à sa maison, car il sait qu'il sera bien aise de le trouver en sortant. Il ne se fâche point s'il voit ridiculiser ses opinions ou même sa personne, car il s'avouera que les autres ont le droit de trouver ridicules ses opinions et sa personne, se réservant le même droit à leur égard. Il ne se scandalisera point s'il voit certains spectacles ou s'il est heurté par des femmes qui ont d'autres conceptions de la pudeur que lui ; car l'ethnographie lui prouve que la pudeur est un sentiment fort variable, et indifférent au bien ou au mal de l'espèce, quand il n'est pas un prétexte d'oppression.

De cette large compréhension du monde est née la tolérance du XVIII[e] siècle, contre laquelle luttent avec tant de violence et souvent tant de succès la vieille intolérance catholique que vous ont léguée nos aïeux. C'est elle qui a provoqué la suppression de la torture, la suppression de l'esclavage, l'égalité civile et politique, la liberté de la presse, de réunion, d'association, les études relatives à la protection de l'enfance, à la criminalité, les fondations comme l'hôpital des enfants idiots à Londres.

Il est vrai qu'elle n'est encore l'apanage que d'une minorité très infime ; mais nous répondrons à cette objection que les progrès commencent toujours ainsi, et nous affirmons que le *développement de l'altruisme est en raison du développement intellectuel*

En même temps que le développement intellectuel produit ce résultat, il en provoque un autre qui rend l'altruisme moins nécessaire, comme l'a fort bien remarqué Herbert Spencer (1). « Autant les hommes, dit-il, s'appliqueront eux-mêmes à faire tout ce que réclament les besoins de la vie sociale, autant diminueront les demandes de secours en leur faveur. » Quand il n'y aura plus de mendicité, la charité sera devenue inutile. Comme l'homme a une vieille tendance à croire qu'il peut résoudre les questions à l'aide de mesures répressives, dans beaucoup de pays, il a mis la mendicité au rang des délits, de sorte que la charité est une vertu qui a pour résultat d'envoyer en prison ceux envers qui elle s'exerce.

Il est allé trop vite, mais il n'en a pas moins indiqué, en prenant une semblable mesure, que le sort des faibles, de ceux qui ne pouvaient suffire par eux-mêmes à leurs besoins, ne devait pas être livré aux hasards de la bonne et de la mauvaise humeur, des caprices des individus, mais devait être assuré par la solidarité sociale. En même temps, il a indiqué que tout homme avait pour devoir de subvenir à ses besoins par ses propres ressources.

(1) *Moral. évolut.*, p. 137, 215.

LIVRE V

LES PROBLÈMES

CHAPITRE Ier

Action morale de l'État

I. Déception. — Pas de recette. — Influences utiles des religions. — Influence du protestantisme. — Élimination du rôle des religions. — Fait capital de la Révolution française.
II. Par quoi remplacerez-vous? — L'Etat. — Hobbes. — *Le Leviathan.* — Etat de guerre. — Helvétius. — Uniformité d'intelligence. — Pouvoir de l'Etat. — Rousseau. — Le problème politique. — Écrasement de l'individu. — Bentham. — L'utilité. — La maximisation du bonheur. — Toute loi est un mal. — Owen. — Le gouvernement paternel. — Recul de Stuart Mill. — Droit social héritier du droit religieux. — Raison d'État. — Les légistes de Philippe-le-Bel. — Saint-Simon. — Nouvelle religion. — Fourier. — Auguste Comte. — Autre religion.
III. Le salut public. — La raison d'État. — Usurpations. — Intelligence. — Vertu. — Infaillibilité.

I

Sans doute, arrivé à cette page du volume, quelque lecteur éprouvera le désappointement de ne pas avoir trouvé une petite recette pour rendre tous les hommes vertueux, un spécifique infaillible pour leur inoculer

une perfection absolue : le même lecteur préférerait, aux ouvrages de Claude Bernard, l'affirmation bien tranchante de quelque vieil officier de santé, dont le diagnostic se borne à deux ou trois maladies, et qui croit encore que « la nature a mis le remède à côté du mal. » Il m'accusera de ne pas conclure parce que je ne débite point un petit catéchisme moral, répétition de celui de Confucius, de Bouddha, de Zoroastre, des Sages de la Grèce ou du christianisme.

Je le regrette pour moi et pour lui; mais ce lecteur a perdu son temps en me lisant; car précisément, tandis que la morale théologique essaye de constituer des instincts en introduisant dans l'intellect des maximes, des rites, de vive force, sous la pression de mobiles extérieurs, tandis que la morale métaphysique essaye d'organiser des actions réflexes en frappant le cerveau par la répétition de formules, j'ai démontré que le progrès moral consistait dans la substitution des décisions personnelles aux actes coutumiers, dans la prédominance de l'intelligence sur l'instinct.

En donnant des formules, j'aurais donné un démenti à ma thèse.

Je n'ai pas nié que les tentatives d'organisation d'actions réflexes faites par les théologies et les systèmes métaphysiques n'aient exercé une action utile sur l'humanité. Les peuples ont fait des religions conformes à leur développement cérébral, à leurs aspirations, à leurs besoins, à leur idéal de bonheur et de justice. Les religions ont entretenu, perpétué, maintenu des agrégations humaines. Les peuples ont créé des religions, et, à leur tour, ont été créés par elles. Quelle est la mesure de ces influences réciproques? C'est à l'histoire des religions d'examiner ce problème.

Cette réserve faite, loin de moi de nier l'influence de la

loi de Moïse sur la conservation du peuple juif, la puissance de l'Islam, aujourd'hui la seule religion qui ait réellement une forme expansive. Si le catholicisme a frappé d'arrêt de développement le peuple romain, il a perpétué pendant de longs siècles la grandeur de Rome. S'il a épuisé et immobilisé l'Espagne, il a aidé à la constituer.

Les peuples protestants aujourd'hui réclament, avec orgueil, leur supériorité sur les peuples catholiques. Les Anglais rappellent que leur pays jouissait d'institutions politiques, d'un Parlement, d'une Constitution, quand la France ne connaissait que le bon plaisir royal. Ses commerçants et ses industriels ont une initiative et une audace contre laquelle protestent tous les jours nos protectionnistes, qui les représentent comme des diables, et considèrent l'État, comme le saint Michel destiné à les dompter. Eux se contentent de leur propres forces. Ses penseurs, comme Locke, exprimaient librement des opinions, condamnées, plus d'un siècle après, à être brûlées, en France, par la main du bourreau. Les deux républiques, les plus stables, les plus assurées de l'avenir, les plus progressives, l'une dans l'ancien monde, l'autre en l'Amérique, la Suisse et les États-Unis, sont des républiques protestantes.

Mais qu'est-ce que le protestantisme? sinon une négation religieuse. Quand Luther vint dire à chaque homme : Sois ton prêtre ! quand il lui donna la liberté d'interprétation de la Bible, il individualisa la religion, il affranchit la conscience personnelle : et certes les peuples qui ont acquis depuis plusieurs siècles une telle liberté, ont gagné une avance indiscutable sur leurs voisins, étouffés dans leur orthodoxie.

Mais la Révolution française a fait encore un pas plus décisif. De tous les grands mouvements humains qui

se sont produits dans l'histoire de la civilisation, le premier il a été indépendant de toute formule et de toute doctrine religieuses.

S'il n'a pas donné tous les résultats qu'on devrait attendre d'une pareille innovation, c'est que nous avons subi, nous subissons l'influence de centaines d'années de soumission à l'autorité du dogme et à l'autorité du roi. Nos erreurs, nos reculs, nos fautes, loin d'infirmer l'importance de ce mouvement, prouvent qu'il n'était ni assez profond ni assez complet. Il n'en est pas moins vrai que, par cela même que la méthode objective doit se substituer aux constructions subjectives, la théologie et la métaphysique auront de moins en moins d'influence sur le développement de l'humanité.

II

Mais alors se pose une autre question. Il y a des gens qui ont toujours besoin de remplacer ce qui existe par autre chose et qui, très sérieusement, vous diraient : Comment ! vous supprimez le choléra ! Par quoi le remplacez-vous ?

Ces mêmes gens vous disent : Vous supprimez les organisations théologiques et métaphysiques : par quoi les remplacez-vous ?

Des penseurs comme Hobbes, comme Helvetius, comme Bentham ont répondu : — par l'État !

Hobbes, dans son *Leviathan*, admet le principe juif, la malédiction prononcée contre l'homme, s'étendant de génération en génération, de sorte que tout homme nait mauvais.

Mais,en même temps, chaque homme a un droit égal à celui de ses semblables sur toutes choses. Ils doivent nécessairement désirer à la fois beaucoup de choses communes ; ils sont donc tous ennemis, et l'état de nature n'est autre chose que l'état de guerre de tous contre un. Pour obtenir la paix, il faut que chaque homme renonce au droit qu'il a sur toutes choses par un contrat dont voici la formule : « Je transmets à cet homme ou à cette assemblée le droit et le pouvoir que j'ai de me gouverner moi-même, à la condition que tu transmettras également le même droit et le même pouvoir au même homme. » (1).

La multitude devient une personne, État ou République; que Hobbes désigne sous le nom de *Leviathan*, dieu mortel. Il incarne l'état dans « une personne autorisée dans toutes ses actions, par un certain nombre d'hommes, en vertu d'un pacte réciproque, à cette fin d'user à son gré de la puissance de tous, pour assurer la paix et la défense commune. » Il remet à cette personne l'épée de la justice et l'épée de la guerre, le droit de juger, de nommer aux emplois, le droit de fixer ce qui est juste et injuste ; le droit d'autoriser ou de proscrire des doctrines ou des opinions ; le droit de propriété. En supposant que la volonté de l'État est équivalente à toutes les volontés individuelles, Hobbes arrive à lui donner un pouvoir sans limites : « Que le pouvoir public soit confié à un seul, à plusieurs ou à tous, il ne peut être qu'absolu. »

Dans la pratique, Hobbes ne recula pas devant cette conséquence de sa doctrine. Il fut le maître et l'ami de Charles II.

() *Leviathan. De Civit.* c. XVII.

Helvétius, au XVIIIe siècle, croyait que tous les hommes avaient des aptitudes identiques.

Par une singulière aberration pour un matérialiste, il affirmait à priori, que l'intelligence de l'homme était indépendante de son organisation, que l'esprit, la grâce, la vertu ne sont que le produit de l'instruction.

Par conséquent, l'État n'avait qu'à prendre les enfants au moment de leur naissance, et s'il leur donnait une bonne instruction, de tous, il faisait des hommes également intelligents, également vertueux, également spirituels. « Semblable au sculpteur, qui d'un tronc d'arbre fait un Dieu ou un banc, le législateur forme à son gré des gens vertueux : il forme des héros et des génies.

« La récompense, la punition, la gloire et l'infamie, soumises aux volontés du législateur, sont quatre espèces de divinités avec lesquelles il peut toujours opérer le bien public. (1) »

Helvétius croyait que le législateur pouvait déterminer à son gré les actions qui sont dignes d'estime ou de mépris. « Ces principes une fois reçus, disait-il naïvement, avec quelle facilité éteindrait-il la superstition, supprimerait-il les abus, réformerait-il les coutumes barbares ! » Une bonne loi lui suffisait pour changer immédiatement la société : seulement il fallait que la loi fût bonne. Mais cette petite difficulté n'embarrassait pas Helvétius.

« L'utilité publique est le principe de toutes les vertus humaines et le fondement de toutes les législations. Elle doit forcer les peuples à se soumettre à ses lois ; c'est enfin à ce principe qu'il faut sacrifier tous ses

(1) De l'esprit. II. 22.

sentiments, jusqu'au sentiment même de l'humanité. » Alors, il invoquait l'exemple si connu du vaisseau. Pour sauver l'équipage, on peut sacrifier une victime sans remords ; « tout devient légitime et même vertueux pour le salut public. »

Rousseau, en se plaçant à un autre point de vue, arriva à la même conclusion que Hobbes et Helvétius. Tout d'abord, il posa admirablement le problème politique dans les termes suivants : « Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même, et reste aussi libre qu'auparavant. » Mais bien loin de le résoudre, il tombe dans l'erreur de Hobbes. Il imagine un contrat social qui termine l'état de nature, dont « les clauses bien entendues se réduisent à une seule, savoir l'aliénation totale de chaque associé avec tous ses droits à toute la communauté. L'aliénation se faisant sans réserves, l'union est aussi parfaite qu'elle peut l'être et nul associé n'a plus rien à réclamer. » Il insiste sur le danger que courrait la société s'il restait quelques droits aux particuliers. « Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance, sous la suprême direction de la volonté générale, et nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout.... Afin que le pacte social ne soit pas un vain mot, il renferme tacitement cet engagement, qui peut seul donner de la force aux autres : que quiconque refusera d'obéir à la volonté générale y sera contraint par tout le corps : ce qui ne signifie autre chose, sinon qu'on le forcera d'être libre (1). » On ne peut avoir de scrupules à faire

(1) *Contrat social*, liv. I, ch. 7.

le bonheur de l'individu malgré lui, car « la volonté générale ne peut errer. » Les volontés particulières doivent donc y céder. Cependant Rousseau intitule un chapitre : *Des bornes du pouvoir souverain*. Mais ces bornes sont singulièrement mobiles. Il déclare que « ce que chacun aliène par le pacte social de sa puissance, de ses biens, de sa liberté, c'est seulement la partie de tout cela dont l'usage importe à la communauté. » Mais où commence-t-elle ? où finit-elle ? « Le souverain est seul juge de son importance (1) ». Cela ne me rassure pas.

Bentham, certes, repoussait fort loin tout l'échafaudage d'hypothèses de métaphysique sociale et de déductions de Rousseau. Il avait un principe beaucoup plus net et beaucoup plus simple qu'il avait trouvé chez Helvétius et Priestley : le principe d'utilité, le plus grand bonheur du plus grand nombre. Le bonheur public doit être l'objet du législateur ; l'utilité générale doit être le principe du raisonnement en législation (2). Utilité, terme abstrait, exprime la tendance d'une chose à préserver de quelque mal ou à procurer quelque bien. Mal, c'est peine, douleur ou cause de douleur. Bien, c'est plaisir ou cause de plaisir. La logique de l'utilité consiste à partir du calcul ou de la comparaison des peines et des plaisirs dans toutes les opérations du jugement et à n'y faire entrer aucune autre idée.

Des plaisirs à répandre, des peines à écarter : voilà l'unique but du législateur. Il faut donc que leur valeur soit bien connue. C'est pourquoi il avait procédé à leur estimation arithmétique. (3)

(1) Liv. II, ch. 4.
(2) *Principes de législation.*
(3) Voir ci-dessus, p. 223.

Bentham constatait que tous les hommes faisaient son calcul, comme M. Jourdain faisait de la prose : seulement, ils se trompent souvent ; de là viennent toutes leurs erreurs dans leur conduite privée ou dans la législation. Alors les gens qui ne sont jamais contents demandent à Bentham : — « C'est bien, donnez-nous la règle pour faire ce calcul. » Mais Bentham est bien obligé d'avouer que chacun le fait à son gré, selon son tempérament et un certain nombre de circonstances qui ne sont pas uniformes pour tous. « La tâche du moraliste éclairé est de démontrer, dit Bentham, qu'un acte immoral est un faux calcul de l'intérêt personnel, et que l'homme vicieux fait une estimation erronée des plaisirs et des peines. » Bentham ne désespérait pas d'arriver à construire un thermomètre moral qui rendît sensibles tous les degrés du bonheur et du malheur. Les sensations humaines sont assez régulières pour devenir l'objet d'une science et d'un art, affirmait-il. En attendant, il reconnaissait que l'estimation de la peine et du plaisir doit être faite par celui qui jouit ou qui souffre, chacun aimant mieux en croire son expérience et sa propre observation que de s'en rapporter à des gens inconnus. Mais, par une singulière contradiction, en même temps, il déclarait que ce qui est utile est de droit. « Le droit résulte du principe de la maximisation du bonheur. » Cette formule peut conduire jusqu'au système de Hobbes, à la *République* de Platon, à la *Cité du Soleil* de Campanella ou à l'*Utopie* de Thomas Morus. Seulement, la perspicacité de Bentham lui donnait pour contrepoids la déclaration précédente. De plus, il repoussait l'erreur de Hobbes, d'Helvétius, de Rousseau, et bien loin de croire que le législateur peut créer du bonheur à son gré, il considérait les lois « comme uniquement faites pour restreindre et régler

la liberté des hommes. Donc, toute loi est un mal, car toute loi est une infraction à la liberté (1). »

Seulement, si la sagesse de Bentham le maintint dans ces bornes, certains de ses disciples les franchirent. Owen, qui avait pris pour point de départ l'hypothèse d'Helvétius, sur l'égalité des capacités, tenta dans ses établissements l'organisation d'un gouvernement paternel qu'il eût voulu appliquer à tous les peuples. Il obtint des résultats partiels, dus à son influence personnelle ; mais, en réalité, le système échoua.

Stuart Mill est revenu en deçà de Bentham. Il veut arriver à l'identification des intérêts par des moyens artificiels : « Afin de se rapprocher le plus possible de cet idéal, l'utilité exigerait que les lois et l'organisation sociale missent autant que possible, le bonheur, ou pour parler plus pratiquement, l'intérêt de chacun en harmonie avec l'intérêt de tous. »

Nous voici en plein recul. Ces philosophes qui se croyaient très hardis pour la plupart ne paraissent pas se douter qu'ils donnent tout simplement une nouvelle forme à de vieilles idées universellement pratiquées dans le monde. Le droit social est l'héritier direct du droit du chef de tribu, du chef de clan, du détenteur du pouvoir religieux et politique dans la famille primitive. Moins la cité est développée et plus les citoyens sont esclaves. Les opinions personnelles sont proscrites. Tous doivent vénérer les dieux de la cité. Ils doivent s'astreindre à certaines formalités qui font partie du culte de la patrie. Ils sont le plus souvent enfermés dans des castes spéciales, d'où ils ne doivent pas sortir, mais qui ont tout pouvoir sur eux. Quand Platon disait : « Qu'importe que l'on emploie la contrainte, si c'est

(1) *Principes de législ.*, ch. 11.

pour rendre les hommes plus heureux? » quand Aristote affirmait la nécessité de la subordination du citoyen à l'Etat, ils ne faisaient que traduire des idées de leur temps. Bien avant Helvétius, avait été mise en circulation la formule romaine : *Salus populi suprema lex esto.* Les politiques italiens des XVe et XVIe siècles, Machiavel, Botero, Fra Paolo Sapri ne firent que commenter cette doctrine, au profit des princes. Tous s'efforcèrent de déterminer les principes de la « Raison d'Etat », mais sans contester un seul moment sa souveraineté. « Il faut toujours sacrifier l'intérêt du sujet à l'intérêt du souverain » était une de leurs maximes courantes. En France, les légistes de Philippe-le-Bel avaient transporté la souveraineté du pape au roi. Au XVIe siècle, Bodin déterminait ainsi l'étendue de leurs droits : « Le vrai souverain est celui qui donne des lois aux sujets sans leur consentement; lui-même n'est pas tenu d'obéir à ses propres lois : c'est ce qu'indique la formule des rois de France; car tel est notre bon plaisir. » Grotius base sa théorie sur le droit qu'un individu ou un peuple a d'aliéner sa liberté. Pour lui, c'est une des formes du contrat de vente. A partir de l'acte d'aliénation, cet individu ou ce peuple appartient au monarque à qui il s'est donné, comme un domaine appartient au propriétaire. Ne faisant pas ici une histoire des doctrines politiques, je me borne à constater que tous les faiseurs de systèmes qui veulent faire le bonheur des gens selon leur formule, sans s'inquiéter si tous veulent s'y conformer, prennent pour point d'appui le droit de l'Etat, quelle que soit son étiquette. Tandis que Saint-Simon déclare et démontre par son exemple que chaque homme doit donner à sa vie le plus d'intensité possible, il croit que le Premier

Consul peut être un régénérateur de l'humanité (1).

Quinze ans de l'expérience la plus désastreuse qu'ait jamais subi un peuple ne le guérissent pas. Dans le *Système industriel*, il adresse une série de lettres à Louis XVIII. Il veut remettre toute la nation entre les mains d'un ministre parfait. « C'est une ordonnance royale qui doit réaliser ce projet, dit-il. La seule volonté du roi suffit pour rendre cette ordonnance. »

Alors nous allons assister à un spectacle singulier, mais qui ne surprendra aucun observateur qui a suivi nos développements. Tandis que Saint-Simon veut donner, avec raison, à toute la société, un idéal de civilisation productive, n'ayant, par conséquent, rien de surnaturel, il se pose comme un Moïse : « C'est Dieu qui m'a parlé. Un homme aurait-il pu inventer une religion supérieure à toutes celles qui ont existé (1) »? Et Enfantin disait : « Le monde attendait un sauveur, Saint-Simon a paru... Moïse sera dans l'avenir le chef du culte, Jésus-Christ le chef du dogme, Saint-Simon sera le chef de la religion, le pape. Enfants, et vous tous qui entendez notre voix, apprenez que l'Homme-Dieu est devenu en Saint-Simon l'homme-peuple ; sous ce nom divin et multiple à la fois, les souverains de l'avenir, les papes de l'avenir, les papes de l'église nouvelle, réaliseront enfin cette souveraineté du peuple, impraticable rêverie pour ceux qui ne voient dans le peuple qu'une multitude sans chef ; vérité pour le pape saint-simonien, car le peuple est en lui, aimant, sage et puissant, marchant comme un seul homme vers l'a-

(1) *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains.*
(2) *Lettres d'un habitant de Genève*, 1803. *Nouveau christianisme.*

venir que Dieu lui destine (1)». Saint Simon qui voulait régénérer le monde par la science et l'industrie ne croyait pas qu'elles pussent se suffire à elles-mêmes. Il voulait y superposer un sacerdoce.

La seconde grande école utopique du XIXe siècle est celle de Fourier. Se servant de cette forme vicieuse de raisonnement, qu'on appelle l'analogie, il applique aux phénomènes humains la loi de l'attraction universelle. Cherchant l'harmonie au milieu des discordances qui paraissent exister entre les hommes, analysant les instincts, les sentiments de l'individu, il forme des séries dans lesquelles se complètent ou s'équilibrent les tendances diverses; et il arrive à fonder « l'attraction passionnelle (1). » Elle est le seul lien de la série, et dispense de recourir aux véhicules de besoin, de morale, de raison, de devoir et de contrainte dont usent les civilisés. Seulement elle ne s'établit pas toute seule et pour l'organiser, il est obligé de multiplier les rouages. Il mettait les hommes en commun, les logeait en commun, leur donnait des occupations et des plaisirs communs, sans se douter que cette promiscuité permanente pouvait être gênante. Il croyait comme Saint-Simon qu'il suffisait de la volonté d'un homme pour plier l'humanité à son système.

Quand Auguste Comte eut répété après Bacon, Voltaire, Diderot, d'Alembert, qu'il s'agissait non de chercher l'essence des choses, de leurs propriétés, les causes premières et finales, en un mot le pourquoi, mais le comment, il établit une hiérarchie des sciences, basée

(1) Bazard et Enfantin. *Œuv. compl. de Saint-Simon et d'Enfantin*, t. II, p. 216.

(2) V. Menier, *Avenir Economique*, t. II, liv. I, ch. 7, exposé critique du système de Fourier.

sur le principe que le degré de déduire dans une science est en raison inverse de son élévation hiérarchique, mais il manqua à cette partie de son système en abordant la sociologie, science qu'il avait cependant placée au-dessus de toutes les autres. Il fonda tout son système sur celui de Gall. Celui-ci avait assigné à l'homme dix-huit facultés. Auguste Comte les tient pour existantes, et il déclare qu'il faut subordonner les fonctions intelligentes aux fonctions affectives. Nous en revenons à la morale du sentiment. En matière de direction sociale, il rejette la méthode d'investigation scientifique, et maintient la foi, l'autorité, le commandement. Il s'indigne contre l'insurrection moderne de l'esprit contre le cœur. (1) Il en arrive à refaire une religion. « Le positivisme est une religion, la science ou la philosophie n'y concourant que comme moyens de discipline ou de ralliement (2). » Il saisit l'homme par des pratiques multiples, lui impose neuf sacrements, comme le catholicisme; « la présentation, (baptême positiviste), l'admission (21 ans), la destination (28 ans), le mariage (28 à 33 ans), la maturité (42 ans), la transformation (passage de la vie objective à la vie subjective), l'incorporation (7 ans après). Il crée un triumvirat : « La terre ou le grand fétiche, l'espace ou le grand milieu, l'humanité ou le grand Être. » Il donne une figure à son grand Être : Le grand Être doit être symbolisé sous la figure de la femme portant son jeune fils entre ses bras. « La femme peut devenir indépendante de l'homme dans l'acte de la gènération (3). » C'est la Vierge mère, idée

(1) Syst. de pol. posit., t. I, p. 17, 37, 98, 405.

(2) Robinet. *Notice sur l'œuv. d'Auguste Comte,* p. 4.

(3) A. Comte, pol. posit., t. IV, p. 68.

qui n'est pas neuve. Le positivisme n'est qu'une doublure du catholicisme. M. Auguste Comte a repris le rêve de Grégoire VII. « L'action politique consiste dans l'extension de l'influence sacerdotale, seule universelle, aux diverses républiques sociocratiques temporellement distinctes et indépendantes, dont elle doit maintenir l'union spirituelle, par la communauté de sentiments et d'opinions résultée de l'identité d'éducation (2). » Le principal rôle du sacerdoce sera de maintenir chacun dans sa caste. Pour établir un pareil régime, Auguste Comte ne croit pas que la persuasion suffise. Comme Saint-Simon, comme Fourier, il proclame la nécessité de la dictature. En 1852, il qualifiait le coup d'État « d'heureuse crise qui vient d'instituer la République dictatoriale » et, ayant été déçu du côté de Napoléon III, il reporta ses espérances sur le czar Nicolas.

Depuis quelques années, une nouvelle formule de régénération sociale s'est produite sous le nom de collectivisme. Jusqu'à présent ce n'est qu'un mot ; nous attendrons pour l'apprécier qu'il soit devenu un système.

III

Ils se croient innovateurs, tous ces utopistes qui ont oublié d'observer l'homme, l'individu, l'histoire de son développement ! Helvétius faisait la théorie du salut public ; mais si Louis XV, s'étant donné la peine de le lire, avait eu quelque notion de ce qu'il faisait, il lui

(2) D. Robinet, p. 91.

eût répondu : — Nous sommes d'accord. J'en use tous les jours, sous forme de lettre de cachet. Tu dis que tu n'entends pas le salut public comme moi. Mais moi, je l'entends ainsi. Qui sera juge ?

Si Helvétius fût ressuscité en 1793, Marat eût demandé sa tête, en sa qualité de fermier général, au nom du salut public. Il est probable qu'Helvétius eût protesté. Et pourquoi ? Marat lui aurait répondu : — J'applique votre principe. S'il eût échappé à Marat, il n'eût pas en sa qualité d'athée échappé à Robespierre qui lui aurait dit : — Je considère l'Être suprême comme étant de salut public. Vous l'avez attaqué, je vous sacrifie.

Les Napoléon n'ont appliqué à la France que la doctrine du salut public. Les hommes qui ont pris la dictature au 4 septembre 1870, ont assumé la responsabilité de poursuivre la guerre, au nom du salut public. Si les vieillards, les femmes, les enfants morts de misère pendant le siège de Paris, les soldats fauchés par la mitraille, les mobiles enfouis dans les neiges de l'est ou dans les boues du camp de Conlie, se relevaient aujourd'hui et leur demandaient : — « De quel droit nous avez-vous sacrifiés ? » ils pourraient répondre : — « Du droit que nous tenions du salut public. » Mais si, les pressant, leurs victimes ajoutaient : — « C'était une conception personnelle, différente de celle de la majorité des Français, ainsi que l'ont prouvé les élections de 1871, » il leur serait impossible à coup sûr de montrer le document, les investissant du droit qu'ils s'étaient arrogé.

Je ne juge pas, en ce moment, la question de savoir s'il fallait ou non continuer la guerre ; mais jamais, je ne reconnaîtrai à une douzaine d'hommes, portés au pouvoir, par les hasards d'une insurrection populaire,

le droit de décider par eux-mêmes qu'ils représentent le salut public et d'agir en conséquence.

Avec cette terrible doctrine, on en arrive toujours à une dictature. Helvétius et Rousseau sous-entendaient que le pouvoir qu'ils voulaient donner à l'État ne serait remis qu'entre les mains d'hommes vertueux? Cela ne suffit pas. Il faut encore l'intelligence.

Mais le plus simple calcul démontrera que quelques individus, un Tibère doublé d'un Séjan, un Sultan et son Vizir, un Louis XIII complété par un Richelieu, un Napoléon III et son Vice-empereur ne peuvent absorber en eux seuls une somme d'intelligence égale à celle de millions d'hommes, agissant en liberté.

— Intelligents ? Ce n'est pas assez. Il faut des hommes infaillibles, connaissant le passé, le présent, l'avenir, tous les rapports des choses, ne pouvant se tromper dans leur conception. Auguste Comte a eu raison d'en revenir au pape. Lui seul, sous l'inspiration divine, peut assumer la responsabilité du salut public, de juger ce qui est bien et mal, ce qui est utile et nuisible à l'humanité.

Mais tout progrès est la conséquence du scepticisme. Dans cette conception, il n'y a jamais place pour le scepticisme. Les maîtres peuvent douter, non les sujets. Les gouvernants peuvent avoir des décisions personnelles; les gouvernés ne doivent qu'obéir. Dans la théorie du progrès par l'État, l'initiative n'appartient qu'à quelques-uns. Hegel aura beau célébrer l'État comme le moteur des peuples, comme la grande force civilisatrice, il se heurtera contre la formidable protestation de toute l'histoire.

Cette rapide étude nous suffit pour établir que les divers systèmes qui ont eu pour but de substituer aux stimuli moraux de la théologie et de la métaphysique

l'organisation morale de l'État, aboutissent à des résultats semblables :

Dépression de l'individu ;

Subordination de ses actes à des volontés étrangères ;

Fabrication d'actions réflexes et réduction au minimum des décisions personnelles ;

Création d'orthodoxies légales, avec des sanctions matérielles;

Arrêt de développement de l'humanité.

Retour aux formes religieuses.

CHAPITRE II

Justice distributive et justice commutative

Enlizement de l'homme dans la tradition. — Loi de progrès. — Substitution des décisions personnelles à la coutume. — Le contrat commercial. — Athènes. — Les Républiques italiennes. — La Ligue hanséatique. Les Sociétés commerciales. — La Société anonyme. — La formule d'Acollas. — Etat, élément statique. — Minorités, élément dynamique. — Programme. — Mouvement d'indignation. — Aristote. — Justice distributive et justice communicative. — Parallèle. — Russie, Angle terre.—Loi de Summer-Maine. — Conclusions.

Maintenant regardons le développement de l'humanité.

L'homme primitif est enlizé dans la famille, dans les traditions religieuses, dominé par les actions réflexes, n'obéissant qu'à ses instincts développés et organisés par une série de traditions, de coutumes, de rites. Quand la cité antique se forme, il reste une molécule presque inconsciente de l'organisation générale. Il ne lui est pas permis d'avoir d'autres Dieux que ceux de la cité. Il doit se conformer rigoureusement à ses coutumes, à ses rites, observer ses jours fastes et néfastes, obéir aux règles imposées sous les noms de Moïse, de Solon, de Numa, et ne pas y substituer ses opinions personnelles.

Quand la société se développe, les coutumes devien-

nent moins tyranniques ; la porte est ouverte plus large aux initiatives individuelles ; les minorités peuvent se former. Ce mouvement se produit quand le chef de la famille ou de la tribu ne fixe plus le sort de chacun, lui distribuant sa part, sa prébende. Le cercle d'action s'élargit, les rapports se multiplient, tout ne peut être prévu ; alors, dans les cités commerçantes, comme Athènes, l'individu contracte pour son compte ; il administre ses affaires personnelles ; il est obligé d'avoir de l'initiative et de la décision ; il n'est plus seulement en rapport avec les membres de sa famille ; bien plus, ses relations dépassent les limites de la cité, il s'engage à livrer, tel jour, à tel prix, du vin ou de l'huile à des habitants de Smyrme ou de Milet ; il prend l'habitude de tenir ses engagement avec des étrangers que, dès lors, il ne considère plus comme ennemis.

Ces mœurs donnent à l'individu un ressort inconnu dans les autres pays où tout est subordonné aux ordres du pouvoir. Athènes était, de toutes les cités antiques, la plus individualiste, la plus libérale, celle où les mœurs étaient les plus tolérantes. Platon s'en indignait, disant : « On voit des esclaves mâles et femelles aussi libres que leurs maîtres...., les bêtes mêmes sont plus libres qu'ailleurs.... La chienne est comme la maîtresse. » C'est Épicure, d'origine athénienne, qui, le premier, fit la théorie du contrat. Les citoyens des Républiques italiennes, Amalfi, Gênes, Nice, Florence, Milan, Venise; les bourgeois des communes de Marseille, de Montpellier, de Narbonne, d'Agde, de Nîmes, de Béziers, de Cahors avaient des idées autrement larges que celles des gens de guerre. Ils faisaient le commerce avec les infidèles, donnaient asile aux Juifs, ils trouvaient la forme de la société en commandite

par action, organisaient des banques ; plus tard, le mouvement le plus civilisateur du nord est produit par la Ligue hanséatique qui pose les bases du droit maritime et du droit commercial. La société anonyme n'apparaît qu'au XVIe siècle, en Angleterre. C'est la dernière forme de société qui devait apparaître, car elle dégage complètement l'homme de la chose. Elle n'engage que certains capitaux ou certains services, pour un but spécifié, dans une mesure déterminée. En même temps, les capitaux peuvent changer de mains, sans que le caractère de la société soit dénaturé. Elle limite la responsabilité de chacun et lui assure une indépendance complète. En France, elle n'est encore qu'au tâtonnement; elle ne peut se fonder sans autorisation que depuis 1867; c'est elle, cependant, qui a fait ces grandes entreprises qui seront la gloire de notre siècle, comme le percement de l'isthme de Suez, pour n'en citer qu'une !

Ces faits nous démontrent que plus l'intelligence humaine se développe, plus les citoyens sont aptes à prendre des arrangements particuliers, en vertu de leur propre décision, au lieu de rester pliés à tout jamais aux arrangements antérieurs. « Chacun son pape, chacun son empereur » ! comme dit Acollas. L'État représente toujours l'élément statique; même lorsqu'il a à sa tête, un homme bouillonnant d'activité, comme Napoléon, il a une tendance rétrograde et non une tendance progressive. L'élément dynamique est représenté par les minorités, s'affranchissant des préjugés du passé, perdant le respect de l'autorité, se permettant de douter que tout soit pour le mieux possible dans le meilleur des mondes possibles, impatientes d'innovation, surrexcitées par la lutte pour l'existence. Aussi, l'histoire nous prouve que, dans une société,

plus la place est grande pour les initiatives personnelles, plus l'État laisse faire aux associations particulières, et plus elle est forte, vigoureuse, progressive. Je suppose qu'aujourd'hui quelqu'un se lève et propose à l'Angleterre, à la France, aux États-Unis, à la Suisse, à la Belgique, à la plupart des peuples, un programme ainsi conçu :

1° Le souverain, — soit individuel, soit collectif, — agira sans contrôle, décidera ce qui est juste ou injuste ;

2° Il a droit d'établir une religion d'État à laquelle tous seront tenus de se conformer ;

3° Il interdit de penser et de manifester sa pensée soit par parole ou écrit.

4° Il interdit aux gouvernés de se réunir et de s'associer ;

5° Il leur interdit de travailler, sans avoir obtenu un privilège préalable.

Aussitôt un *tolle* universel s'élève. — Vous voulez donc nous ramener au moyen âge ou au moins à Louis XIV ?

Que prouve ce mouvement d'indignation ? sinon que plus nous allons, plus l'individu veut être dégagé de la tutelle de l'État ; qu'il considère comme une mesure rétrograde ce qui l'y ramènerait et, par conséquent, comme une mesure progressive, ce qui l'en éloigne de plus en plus.

Aristote avait distingué, dans sa morale, deux sortes de justice : la justice distributive et la justice commutative.

D'après la première, chacun doit recevoir, suivant son mérite, les biens extérieurs, qui doivent être partagés entre les membres de l'État, tels que les honneurs et les richesses. Mais qui sera juge du mérite ou du

démérite ? L'État, ou plutôt les hommes qui représentent cette abstraction. Ils en font le partage à leur gré, jugeant celui-ci digne, celui-là indigne, au nom d'un droit ou d'une raison supérieurs.

La justice commutative repose sur l'équivalence entre des services ou des objets à échanger. Elle est basée sur le consentement réciproque des contractants après débat préalable.

Dans les sociétés où prévaut le principe de la justice distributive, l'individu est subordonné : dans les sociétés où prévaut le principe de la justice commutative, l'individu est considéré comme l'unité irréductible de la société ; il ne perd pas une partie de ses droits, il n'aliène que des services ou des propriétés. Sa personnalité est sauvegardée. Elle n'est point engagée par d'autres que par lui. Il peut s'endormir tranquillement le soir, avec la certitude qu'il ne se réveillera pas le lendemain, poursuivi, traqué, accusé, arrêté, ou bien engrené dans quelque aventure, où sa vie, son repos, sa fortune, l'existence de sa femme, de ses enfants, des siens, seront compromis en dehors de sa volonté, sans qu'il s'en doutât, de par le bon plaisir des gouvernants. Tous les efforts des peuples qui réclament la liberté, la direction et le contrôle de leurs affaires, vient de ce besoin. Jadis la parole, l'ordre, la décision de l'ancien, du chef, du roi, de l'autorité suffisait. Le troupeau, la meute suivait. L'homme se laissait emporter par l'ordre supérieur, comme le grain de poussière par le cyclone. Toutes ses actions réflexes accumulées aboutissaient à un seul acte : l'obéissance machinale. Quand son intelligence se développe, elle proteste. Il veut connaître le pourquoi de ses actes. Il veut prendre part à la décision, qui fera de lui un misérable ou un heureux,

le laissera tranquille chez lui ou l'enverra dans des expéditions où il risquera sa vie, sa liberté, sa santé, son avenir. Quand il proclame que l'impôt doit être consenti par ceux qui le payent, il montre sa volonté de ne plus laisser la direction de sa fortune à une volonté supérieure. Il ne veut donner une somme de x... qu'à la condition qu'il lui soit rendu en échange un service équivalent. Sans doute, les tâtonnements pour arriver à ce résultat durent depuis des siècles ; ils dureront encore quelque temps, mais il n'en est pas moins vrai que tel est le résultat que poursuivent, avec une obstination sans relâche, tous ces peuples qui commencent à avoir quelques notions des droits du citoyen opposés à ceux des droits du maître.

Prenez deux pays que j'ai déjà opposés l'un à l'autre, mais entre lesquels on peut poursuivre indéfiniment le parallèle, parce qu'ils forment le plus parfait contraste : la Russie et l'Angleterre. Dans le premier, le czar, espèce de dieu, ordonne. Il décide la paix ou la guerre. Il absorbe les ressources de son empire, et en fait tel usage qu'il veut, sans contrôle. L'administration se charge de tout, règle tout, et ferait si bien qu'elle empêcherait tout, si son action restrictive n'avait pour correctif la corruption, fait heureux, signalé avec tant d'humour par M. de Molinari (1). En Angleterre, où la Chambre des communes représente actuellement à peu près l'unanimité de la partie mâle de la population du Royaume uni, le contrôle est incessant, permanent ; ce sont des associations particulières qui font les chemins de fer, des associations locales qui se chargent de toutes sortes de services. Pour chaque besoin nouveau, quelques individus se

(1) Lettres sur la Russie.

réunissent, forment une ligue, fondent un journal, et agissent, ayant confiance dans la bonté de leur œuvre, et s'adressant, en dernier ressort, à l'opinion publique, éclairée par la discussion, c'est-à-dire, à des décisions personnelles!

Toute la constitution anglaise n'est qu'une série de contrats. Les toasts de loyalisme à la reine signifient simplement : — Nous exécutons loyalement notre contrat, et les whigs ajoutent : — A charge de réciprocité.

Il appartenait bien à un anglais comme Summer Maine de constater que « le mouvement des sociétés progressives a toujours consisté à passer de l'État au contrat. »

Non-seulement, le contrat se substitue aux arrangements d'autorité, mais l'objet du contrat est de plus en plus nettement spécifié ; la durée du contrat est de plus en plus explicitement déterminée. Presque tous les contrats peuvent maintenant être résiliés par des dommages-intérêts. Dans l'ancien droit romain, le contrat s'appelait *nexum*. Les contractants le voyaient sous forme de lien, de chaîne. Maintenant, il n'est plus que l'expression d'échange de services.

Le progrès est en raison inverse de l'action coercitive de l'homme sur l'homme.

Il ne suffit pas de détruire les organisations théologiques : c'est encore faire acte rétrograde que de vouloir les remplacer par l'action de l'État.

La justice commutative se substitue à la justice disbutive.

C'est un résultat forcé, du moment que la décision personnelle fait place à l'action réflexe, organisée par la théologie.

(1) *L'ancien droit*, trad. Courcelle-Seneuil.

CHAPITRE III.

Objection.

— Aux arrangements d'autorité, vous substituez des arrangements librement consentis: vous désagrégez les collectivités, tels que l'État, les communes, formés par la conquête, par la tradition. Vous êtes un dissolvant, et alors que vous croyez faire œuvre progressive, vous faites œuvre destructive. Vous tuez ces organismes sociaux, ces nations qui se sont constituées avec tant de peine. Non, la justice commutative n'est pas tout ! Il faut encore une certaine justice distributive qui veille à la conservation et au développement du groupe. Il faut des arrangements d'autorité pour subvenir aux besoins des enfants, à la protection des faibles, à la garantie de tous contre les ennemis extérieurs.

Telle est, l'objection, dans sa forme la plus vigoureuse, à la théorie du précédent chapitre.

Je réponds tout d'abord que la théorie exposée par moi, n'est qu'une constatation de faits. Toute protestation contre eux ne les détruira pas. Elle attestera simplement la persistance de certains préjugés.

Maintenant examinons l'utilité des arrangements d'autorité aux divers points de vue, énumérés ci-dessus.

CHAPITRE IV

La conservation et l'amélioration de l'espèce.

Méthode de Bakewell. — La sélection. — Influence de l'hérédité pour l'homme. — Le résultat des arrangements d'autorité. — Le mariage légal en France. — Ses conséquences. — Monogamie, polygamie, polyandrie. — La sélection par les moins aptes. — Les préjugés.

Le matérialiste. — Ami Bakewell, toi qui, sans avoir la prétention à la science, alors que les savants numérotaient leurs espèces et déclaraient que le créateur les avait fixées à jamais dans une forme absolue, fabriquais à ta guise des bœufs, des moutons, des cochons, qui sont devenus de nouvelles races, dis-mois ton secret.

Bakewell. — J'ai d'abord dessiné une forme parfaite, mon idéal de vache, de taureau, de mouton, de porc, et je lui ai ensuite donné la vie. En observant bien mes reproducteurs, je puis diminuer le volume des os, augmenter la quantité de chair, la rapidité de développement; je puis modifier les formes de l'épaule, remplir les creux, avancer ou reculer l'œil, allonger ou raccourcir la corne, en vertu du principe d'accumulation. Dans certains pays barbares, il y a encore des porcs, juchés sur de hautes pattes, comme s'ils étaient desti-

nés à chasser à courre : je trouve que ce sont des organes inutiles, peu profitables, et par conséquent j'ai réduit les pattes à n'avoir que la longueur indispensable pour empêcher le ventre de l'animal de traîner à terre. Ce sont des supports, rien de plus. Pour les moutons, j'ai augmenté la viande, allongé la toison, décuplé le nombre des fibres de chaque fil de laine, toujours par le même système, en choisissant des mâles et des femelles qui avaient les caractères les plus rapprochés de ceux que je voulais atteindre, en répétant avec méthode les accoupplements, en mettant mes animaux dans le milieu le plus favorable. C'est ainsi que j'ai fabriqué mes troupeaux ; que mes amis ont obtenu leurs magnifiques races de chevaux, que des horticulteurs ont créé des variétés de fleurs et que nous pouvons voir, dans nos colombiers, des pigeons acrobates qu'on appelle les culbutants.

J'ai appliqué avec méthode, patience, systématiquement, ce que les hommes ont fait de tout temps, pour tous leurs animaux domestiques, seulement avec plus ou moins de suite et plus ou moins d'habileté. Ces êtres primitifs, les Fuégiens, eux-mêmes, veillent aux conditions de reproduction de la chienne qui possède les qualités qu'ils estiment le plus.

Le matérialiste. — Tu es un observateur, un esprit méthodique : ce que je vais te dire ne va donc pas t'effaroucher. De tous les animaux domestiques le plus précieux, c'est...

Bakewell. — C'est l'homme. Il élève, il dirige les autres, il rend des services à ses semblables, tels que d'ici des siècles encore, le pire des nègres sera plus utile que le plus intelligent des singes.

Le matérialiste. — Donc, il serait fort utile d'appli-

quer à l'homme les principes de sélection que tu as appliqués à la fabrication de tes troupeaux.

Bakewell. — Bien davantage. Si les qualités physiques se transmettent de générations en générations, personne n'osera dire maintenant qu'elles ne sauraient avoir d'influence sur les qualités intellectuelles et morales.

Vois ce bouledogue dont nous avons fabriqué les instincts féroces. Il y a des hommes qui, ayant derrière eux, des centaines de générations d'ancêtres qui n'ont eu pour idéal que de se jeter sur les autres, naissent bouledogues. Les orthodoxies religieuses sont terribles, au point de vue du développement de l'espèce humaine, non-seulement parce qu'elles bourrent les cellules cérébrales des enfants de formules, de rites, de pratiques ; mais encore parce qu'elles ont fabriqué dès le ventre de leurs mères, de petits religieux, prédisposés à les recevoir. Ils naissent juifs, catholiques, mahométans. L'hérédité a façonné de petits récipients justes à la mesure de la formule sainte.

Un parisien naîtra avec un certain nombre de centimètres cubes de substance cérébrale en plus qu'un petit nègre de Guinée. Non-seulement, il y a différence de volume, mais les circonvolutions cérébrales ne sont pas les mêmes : de longues suites de parents ont modifié les unes et les autres, de sorte que les aptitudes sont différentes. En réalité, Herbert Spencer, Darwin, ont eu raison de constater que l'hérédité jouait pour l'espèce, le même rôle que la mémoire pour l'individu ; que les instincts se transmettaient de

(1) Herbert Spencer. *Biologie.* — *Premiers principes.* — *Sociologie.* — Darwin. Ses ouvrages. — Dr Lucas. *De l'Hérédité.* — Ribot. *Hérédité psychologique.* — *Les bulletins de la Société d'anthropologie.* — Galton. *Hereditary genius.*

génération en génération. Les utopistes qui se figurent pouvoir changer les hommes du jour au lendemain, oublient cette petite difficulté.

Le materialiste.— Alors tu crois que tu pourrais faire des hommes bienveillants. sociables, francs, pacifiques, intelligents, à ton gré ?

Bakewell. — Oui.

Le matérialiste. — Tu te chargerais de perfectionner le bétail humain, comme tu as perfectionné tes bœufs, tes moutons, tes porcs ?

Bakewell. — Oui, si je pouvais le tenir à l'étable, le castrer à mon gré, accoupler ceux-ci, abattre ceux-là. Mais je ne puis appliquer un pareil régime à l'homme, et les arrangements d'autorité qui ont été pris pour perpétuer la race et opérer la sélection, dans nos sociétés civilisées, ont abouti à un tel échec, que je n'oserais en proposer de nouveaux.

Le matérialiste. — Comment ?

Bakewell.— Je prends, pour exemple, le mariage français. Les parents ont un droit d'intervention considérable et qui se prolonge indéfiniment. Le Code civil, s'inspirant du droit canonique, a fait du mariage civil un sacrement. Les époux se jurent fidélité. La femme, comme le voulait saint Paul, jure obéisance à son mari. Les enfants qui naîtront de cette union seront seuls légitimes. Les autres qui naîtront, en dehors de ces règles, seront naturels, comme si tous les enfants n'étaient pas faits de la même manière! Dans le mariage consacré par le maire, la femme a des garanties, mais est, en même temps. esclave, soumise, à perpétuité, à un devoir conjugal, dont elle ne doit connaître ni l'étendue, ni les répugnances, ni les charges, avant de s'être engagée solennellement à s'y astreindre.

La sélection ne se fait ni d'aprés les qualités phy-

siques, ni d'après les penchants des conjoints. Elle se fait d'après la position sociale, le poids de la dot, les convenances des parents, les considérations du qu'en dira-t-on mondain. Belle sélection, en vérité, quand on n'a consulté ni les antécédents morbides, ni les aptitudes réciproques! Tel père est épileptique, telle mère, folle. Il y a des familles de phthisiques qui se perpétuent juste assez pour livrer de nouveaux cadavres au cimetière. Le déchet est énorme. La femme, liée à un mari pourri de scrofules, doit faire des enfants voués à la scrofule, si elle ne veut se rendre coupable du crime d'adultère.

Légalement, de son côté, l'homme est voué à la monogamie, de sorte que tout homme devrait entrer vierge dans le lit de sa femme. Seulement, comme de pareils cas sont exceptionnels, il est condamné dans sa jeunesse à dépenser ses forces génésiques dans des rapports qui doivent être improductifs, sauf de maladies vénériennes dont il fera hériter plus tard ses enfants, dits légitimes. Cette obligation de la monogamie a pour conséquence l'institution d'une caste de femmes méprisées et maltraitées par ceux-là mêmes qui les considèrent comme une nécessité sociale et personnelle. Cette classe de femmes est improductive. Si elle produit, la plupart de ses enfants sont voués à la mort ou à l'abandon, aux conditions les plus misérables.

Par contre, l'homme et la femme, réunis par le mariage de convenance, ayant pour objectif de conserver leur aisance, d'assurer à leurs enfants une situation analogue à la leur, limitent le nombre de leurs enfants et arrêtent leur reproduction. Ceux qui multiplient, au contraire, avec insouciance, le plus souvent, sont précisément ceux qui se trouvent dans les pires conditions pour élever leurs enfants. Ils les jettent au monde,

sans s'inquiéter de la manière dont ils pouront les nourrir. Un grand nombre périssent faute de soins: d'autres n'ayant à leur disposition qu'un sein tari ou un lait falsifié, pourrissant dans la crasse, sont noués dans un rachitisme physiqne et intellectuel, misérables avortons, à charge à tous et à eux-mêmes, ne soutenant la lutte pour l'existence, qu'en quémandant des secours, toujours insuffisants.

Tous ces arrangements ne provoquent qu'une effroyable hypocrisie. Tandis que notre société est basée sur la monogamie, partout s'étalent la polygamie et la polyandrie. Tout le théâtre français a pour canevas la lutte entre les besoins de la nature et les arrangements légaux. Pour empêcher que la femme n'obéît à une sélection différente de celle qui lui a été imposée par la volonté des parents, la loi française n'a pas trouvé d'autre sanction que de s'effacer devant le meurtre du mari sur sa femme et l'amant de sa femme : legs des temps les plus barbares, condamné il y a un siècle et demi, avec indignation, par Montesquieu ; en vertu duquel, Fenayrou eût été considéré , comme un mari plein d'honneur et acquittable, s'il eût tué Aubert sur le corps de sa femme et sa femme avec, au lieu de le tuer au moment où il entrait dans sa maison !

La loi, pour maintenir la monandrie de la femme, n'a pas trouvé d'autre moyen que sa propre abdication.

Tels sont les résultats auxquels ont abouti les arrangements d'autorité, destinés, en France, à régler les rapports sexuels et à assurer la perpétuité de l'espèce. Les types les meilleurs restent stériles ou sont condamnés à une reproduction étroitement limitée. Aurais-je pu former mes troupeaux, si mes taureaux eussent été voués à la monogamie et si l'inceste leur

eût été interdit ? La femme, légalement, est souvent condamnée à subir un reproducteur, ayant toutes les conditions qui le feraient condamner par un éleveur à la stérilité. Il faut n'avoir jamais assisté à un conseil de révision pour n'être pas terrifié du sort des femmes qui prendront un mari, au hasard, dans le tas, en dehors de toutes les conditions qui rendent les conscrits bons ou impropres au service ! Et après le service, que restera-t-il des premiers, flétris par la vie de garnison ou usés par les fatigues des campagnes ?

Le matérialiste. — Alors, toi éleveur, tu trouves que les arrangements d'autorité, les conditions légales, pour la reproduction et la conservation de l'espèce, n'aboutissent qu'à des résultats désastreux ?

Bakewell. — Je ne juge la question que comme éleveur ; mais, en cette qualité, je déclare que les législateurs du Code Napoléon se seraient proposé le but d'empêcher l'amélioration de la race française qu'ils n'auraient pas mieux fait. Du reste, le résultat confirme. Le peuple français ne se reproduit pas et quand il se reproduit, il se reproduit dans des conditions exactement inverses de celles que je cherche à réaliser pour mes troupeaux.

Le matérialiste. — Alors, tu proposes ?

Bakewell.— Pas d'intervention de l'État, à coup sûr ! Elle a trop mal réussi là pour que j'y aie recours. Darwin dit : « On devrait faire disparaître toutes les lois et toutes les coutumes qui empêchent les plus capables de réussir et d'élever le plus grand nombre d'enfants (1). » Mais arrêtons-nous là. Quand on aborde cette question, on se heurte à une telle accumulation d'influences héréditaires, à un tel hérissement

(1) *Descend. de l'homme*, t. II, p. 439.

de préjugés, que de longs développements, des insinuations, des précautions infinies sont nécessaires. Un livre n'est pas de trop pour la traiter avec liberté.

J'ajourne (1).

(1) Ce volume, intitulé : *Le mariage*, fera partie de mes *Études de physiologie sociale*.

CHAPITRE V

Limites de l'altruisme obligatoire.

L'enseignement gratuit, laïque, obligatoire. — Les animaux. — La loi de famille. — Le groupe collectif. — Le dogme de l'État. — La véritable laïcité. — La sélection par l'éducation. — A chacun selon ses œuvres ! — Loi des adultes. — L'assistance publique. — Protection de l'enfant, liberté de l'adulte !

Un socialiste autoritaire. — Tu supprimes tous les arrangements d'autorité qui, jusqu'à présent, ont fait le lien des sociétés humaines, et cependant tu n'es pas un adversaire de l'enseignement gratuit, laïque, obligatoire même. Tu acceptes que l'état ou les municipalités fassent de grandes dépenses pour cette œuvre. Tu trouves même trop grande, en ce moment, la puissance paternelle et tu voudrais que les parents qui laissent mourir de faim, exploitent ou brutalisent leurs enfants, en soient déchus. Comment concilies-tu la théorie de tout à l'heure avec cette reconnaissance des droits de l'enfant à l'enseignement?

Le matérialiste. — Vois les animaux. En général, ils ne sont pas très tendres envers ceux de leurs congénères qui sont blessés ou malades; ils les tuent, les abandonnent, prennent leur part de nourriture, ou les mangent eux-mêmes, en dépit du proverbe relatif aux loups; cependant, ils n'agissent pas ainsi envers

leurs produits; ils les élèvent jusqu'à ce qu'ils soient en état de se suffire par eux-mêmes. C'est une obligation absolue sans laquelle il n'y aurait pas perpétuité de l'espèce.

Herbert Spencer l'appelle la loi de famille. Elle se manifeste avec d'autant plus d'énergie que le développement du petit exige une plus longue période.

La pratique de cette loi de famille s'impose plus à l'espèce humaine qu'à aucune autre. Le petit étant d'une santé délicate et longtemps à se former, si des parents la méconnaissent, le groupe collectif doit substituer son action à la leur. Nous avons montré son impuissance à l'égard de la sélection. Ce moyen lui reste pour en modifier les vices par l'éducation.

L'enfant nait, sans qu'il y ait de sa faute. Ce petit organisme a des besoins. Nous devons les satisfaire, si, n'admettant pas le pessimisme de Schopenhauer, nous ne réclamons pas le suicide de la race humaine. C'est notre intérêt, car ce produit sera bon ou mauvais: d'un côté, selon ses influences héréditaires ; de l'autre, selon les actions réflexes qu'on lui aura imprimées, dès la première enfance ; il sera nuisible ou utile au reste de ses compatriotes, à vous, à moi. Savons-nous ce qu'il deviendra et quel rapport nous aurons avec lui, dans nos sociétés complexes? En raison de l'intérêt que nous avons tous à faire partie d'un groupe intelligent et fort, nous avons intérêt de le soustraire à l'abandon, aux risques de l'enfance, à l'entourer de protection, à imiter envers ce petit être humain la conduite des animaux.

L'enfance est le réservoir où l'humanité puise sans cesse de nouvelles forces. Elle ne doit pas les laisser se perdre ou se transformer en actes nuisibles.

Il viendra un temps où ce devoir sera si bien com-

pris par tous, que l'intervention sera spontanée et pourra se faire en dehors de tout arrangement d'autorité. En attendant, il faut que le groupe constitué par le contrat politique, dont nous n'examinons ici ni les origines, ni le caractère, pourvoie à cette œuvre.

Donc, éducation gratuite. Les plus avancés en évolution, qui n'ont pas procréé en raison de leurs ressources et ont laissé les autres accomplir cette œuvre, contribuent ainsi au recrutement de l'espèce.

Instruction obligatoire. Les parents n'ont pas le droit de refuser pour leurs enfants les avantages sociaux qu'on leur offre. C'est trop de désintéressement de leur part.

Instruction laïque. Nos chapitres sur la fabrication religieuse et métaphysique de l'action réflexe justifient suffisamment ce troisième terme de la formule.

Seulement, si dans la loi actuelle, l'instruction est laïque sur le papier, elle ne l'est pas de fait. Aux anciens dogmes, on en a substitué un nouveau, quoique bien vieux : celui de l'Etat. L'enseignement, prétendu moral et civique, ne semble avoir pour but que de constituer une nouvelle religion : celle de l'Etat. Il suffit d'ouvrir les manuels, consacrés à guider les maîtres de cet enseignement, pour se convaincre que son unique tendance sera de remplacer les formules démodées par de nouvelles formules. Le maître, en les répétant à ses élèves, en les leur faisant apprendre par cœur, leur dira : « — Il faut y croire ! » comme il leur disait, hier : — « Il faut croire au catéchisme et à l'histoire sainte. »

L'enseignement ne peut être laïque qu'à la condition de se borner aux connaissances techniques, comme la

lecture, l'écriture, l'arithmétique, la géométrie, les principes indiscutés des sciences, l'indication des hypothèses, mais à titre d'hypothèses, la notion de la méthode objective.

Les religions fabriquaient des actions réflexes, en disant à l'homme : — Crois et agis en vertu d'une volonté supérieure, devant laquelle tu dois t'incliner.

L'instruction laïque doit dire à l'homme : — Voici les éléments du savoir humain, acquis jusqu'à présent. Voici la méthode pour le développer.

Hors de là, nous retombons dans l'organisation d'actions réflexes inconscientes ; et nous continuons les procédés des anciennes religions.

C'est à cette période que doit se faire la sélection que la société ne peut organiser pour l'homme, comme Bakewell pour ses troupeaux. Elle doit prendre les plus forts et leur donner le maximum de force dont ils sont capables. Les autres s'arrêteront selon les degrés qu'ils auront pu atteindre. Sans doute, les moyens de juger ces rapports de force sont très imparfaits. Les concours classent souvent parmi les meilleurs des hommes, ceux qu'un éleveur rangerait tout simplement parmi les meilleurs des perroquets, mais ces moyens se perfectionneront au fur et à mesure, que ceux qui seront chargés d'opérer la sélection, auront une notion plus nette du caractère qu'elle doit avoir.

Herbert Spencer (1) a très bien dit :

« Pendant une certaine période, chaque individu doit recevoir du secours en proportion de son incapacité ;

(1) *Sociol.*, t. II, p. 352.

après cette période, il doit recevoir des profits en proportion de sa capacité. »

Une fois arrivé à l'âge d'homme, ayant reçu cette éducation, l'individu doit désormais compter sur ses forces, sur ses propres ressources. A chacun selon ses œuvres !

Le socialiste autoritaire : — Et à chacun ses besoins !

Le matérialiste. — Et qui les mesurera ? Est-ce que mes besoins ne sont pas d'autant plus grands que mon incapacité est plus complète ?

Aucune tirade déclamatoire ou sentimentale ne peut réfuter cette vérité.

Elle trace les limites des obligations de l'Etat. S'il doit par l'instruction aider les jeunes, il ne doit jamais aider certains adultes au détriment des autres, prendre à ceux-ci pour encourager ceux-là, se livrer à toutes ces opérations que réclame l'esprit protecteur et mendiant et qui, quelque nom pompeux et généreux que puissent leur donner leurs promoteurs, sont toujours des spoliations, et encore quelque chose de pis.

Elles sont des destructions : des destructions de la force de ceux au détriment de qui elles se font ; des destructions de l'énergie de ceux au profit de qui elles se font, car elles paralysent la vigueur que donne la nécessité de la lutte. Les millions que prennent les douanes pour protéger certaines industries diminuent d'autant le pouvoir d'achat des consommateurs français ; et les industries protégées, ne vivant que par cette protection, gardant leur routine, restent incapables de faire concurrence aux produits des pays libres sur leur propre marché et à plus forte raison à l'étranger.

Une société qui veut appliquer la loi de famille aux adultes est condamnée à périr. Si l'État prend aux

uns pour distribuer aux autres les moyens d'existence, dans un rapport inverse avec le travail consacré à les produire, les membres les moins forts finiront par prendre une telle importance qu'ils supprimeront les plus capables. C'est la conséquence à laquelle arrivent tous les faiseurs de systèmes, basés sur l'égalité du salaire, sur la limitation des heures de travail, sur les subventions, sur l'assistance publique.

Le socialiste autoritaire. — Mais alors vous tuez les vieillards, comme les Vitiens? Vous abandonnez les malades et loin d'essayer de les sauver, vous les achevez? Vous fermez vos hôpitaux et vos hospices?

Le matérialiste. — Pas pour le moment; mais j'espère que dans deux ou trois générations, nous pourrons réaliser cette dernière mesure. Les procédés économiques, comme les caisses de retraite, les assurances, permettront aux adultes, d'assurer eux-mêmes le sort et de garantir l'indépendance de leur vieillesse.

Quant aux malades, il est de l'intérêt général de la conservation de l'espèce, que la science fasse tout son possible pour les conserver. Un homme, si frappé qu'il soit, sauvé de la tombe, peut encore être utile. Pasteur a été gravement atteint d'hémiplégie en 1868; et quelques réserves qu'on puisse faire sur certaines de ses théories, depuis cette époque, à coup sûr, nul ne dira qu'il a été un homme inutile.

L'assistance publique, à Paris, la loi sur les pauvres, en Angleterre sont des institutions dangereuses, qu'on ne peut supprimer du jour au lendemain, mais dont il faut préparer la destruction, par l'organisation de l'éducation. Celle-ci doit fermer l'hôpital et l'hospice en même temps que la prison. C'est à elle que je limite l'altruisme obligatoire : protection de l'enfant, liberté de l'adulte!

CHAPITRE VI

Conséquences

I. Indignation.
II. Les prêtres. — Soldats et prêtres d'après de Maistre,
III. Les soldats. — L'armée, école morale. — L'organisation militaire. — Nécessité d'un choix. — Les prétendus patriotes. — Leur physiologie. — Montesquieu. — Réversion. — Les Robenhausiens. — Solutions violentes. — Guerres sociales. — Conseil de Montaigne.
IV. Les magistrats. — Des hommes comme les autres. — La religion du pouvoir. — Le respect de la loi. — La puissance de la loi. — Marcher sur la tête.
V. « Un dissolvant. » Son utilité.

I

De telles propositions indignent trois sortes de gens : les prêtres ; les soldats ; les magistrats.

II

Le prêtre ! — Le principe d'autorité surnaturelle disparu, son représentant disparaît.

Plus de Dieu, dispensant tour à tour des châtiments et des faveurs : donc, plus de prêtre pour détourner les

uns et solliciter les autres. Plus de dupes : donc, les exploiteurs de dupes meurent de faim, s'ils ne plient bagage. Le prêtre ne se trompait pas dans sa haine contre la science. Il sentait qu'un jour, elle lui ferait une terrible concurrence.

Le prêtre n'a plus qu'un dernier espoir : c'est le soldat. De Maistre avait raison de dire : « Rien ne s'accorde dans le monde comme l'esprit religieux et l'esprit militaire. » Comme complément de sa pensée, il ajoutait : « Le militaire ne doit pas être savant. »

Evidemment, prêtre et soldat, dans la même civilisation, s'appuient réciproquement, quittes à se disputer ensuite les dépouilles. Tous les deux organisent des instincts et étouffent l'intelligence.

III

Le soldat. — Cet aveu n'empêche M. Gambetta, président de la commission de l'armée, de déclarer « que l'armée n'est pas seulement l'école où l'on apprend à combattre les ennemis les armes à la main, que c'est aussi une école morale de laquelle on sort mieux trempé pour les luttes de l'existence, sur tous les théâtres de la vie sociale (1). »

Ecole morale? École de l'obéissance passive, de la subordination, du mouvement automatique !

Lorsque nous avons fait le tableau du Colisée, nous avons montré la civilisation guerrière arrivée à son maximum de développement. Mais le type primitif de cette civilisation se retrouve dans la tribu qui ne vit

(1) Avril 1882.

que de chasse et laisse les travaux utiles à la classe servile, la femme. Le Crétois Hybrias disait : « Avec ma lance, je laboure, je moissonne, je vendange. »

Dans la civilisation guerrière, le chef seul doit avoir de la volonté, de l'initiative, de l'intelligence : il doit centraliser tout pouvoir. S'il ne peut le réunir tout entier entre ses mains, ce sont ses généraux qui dominent. Les individus sont enfermés dans des castes, tenus dans des cadres. Nous trouvons cette organisation aussi bien chez les Zoulous, les Fijiens, les Achantis, les anciens Mexicains, les anciens Péruviens que chez les Spartiates, chez les Romains, chez les Français du temps de Louis XIV et de Napoléon (1).

Cette organisation militaire s'applique même aux fonctions productives sans lesquelles nul peuple ne pourrait exister. Dans les sociétés primitives, elles sont dévolues à la classe servile; aux femmes, esclaves souvent obtenues par le rapt ou la conquête; aux prisonniers de guerre qu'on utilise au lieu de tuer. Le guerrier leur impose l'effort continu, le travail, et, en récompense de son effort momentané, couronné de succès, garde pour lui la jouissance. Mais lorsque la caste productive n'est plus simplement limitée aux esclaves, elle n'en est pas moins regardée avec mépris par les castes guerrières : celles-ci l'exploitent à leur profit. Leur politique consiste à la maintenir dans la subordination. Chez les anciens Péruviens, des fonctionnaires publics réglaient la nature et la quantité du travail de chacun ; sous le régime antérieur à la révolution du Japon, tout était réglé depuis la fabrication des nattes jusqu'à la construction des maisons, exactement comme en France, sous Colbert. Les

(1) V. Herbert Spencer. *Sociologie*, t. II, p. 148, 150.

actions quotidiennes étàient soumises à la plus stricte discipline. Dans l'ancien Pérou, des fonctionnaires allaient inspecter les maisons et surveiller la manière dont elles étaient tenues et dont la discipline était maintenue parmi les enfants. L'idéal de la civilisation guerrière a été le communisme Spartiate. La France a subi sa domination : il s'est incarné dans les deux empires si néfastes à l'humanité, et au lendemain des désastres créés par le second, c'est encore la civilisation militaire qui domine, en dépit de nos effroyables épreuves.

L'état de siège demeure permanent jusqu'en 1876, suspendant dans quarante-deux départements, la moitié de la France, la vie civile au profit de l'armée. Un maréchal, célèbre par la plus épouvantable défaite du siècle, sinon de l'histoire, est investi d'une sorte de dictature. Supposez-le victorieux ! Nous eussions eu une troisième dynastie de Bonapartes !

Toutes nos conceptions sont encore empreintes du type de la civilisation déprédatrice. Aujourd'hui, des hommes d'État, dont l'influence est incontestable, font la théorie du gouvernement fort. Ils sont logiques. Ils mettent en avant, comme futur président de la République, un homme d'épée ; ils sont logiques. Nous, nous considérons actuellement, le soldat, comme un élément encore peut-être nécessaire, mais en tout cas appelé un jour à disparaitre, et, en attendant, devant être maintenu dans une place subordonnée.

Il faut que la France choisisse.

Un peuple qui a pour conception la guerre, qui s'organisera au point de vue de la guerre, forcément est condamné au despotisme, à la stagnation qui en résulte, aux crises violentes qu'il provoque, à l'écrasement de sa puissance productive, à une réversion perpétuelle

vers les civilisations passées. Un peuple, au contraire, qui a pour idéal la conquête des forces de la nature, deviendra tous les jours plus libre, plus riche, plus savant, plus fort.

Nul doute, qu'en France, il n'y ait beaucoup plus d'hommes à préférer la paix que la guerre; mais les gens qui veulent la guerre, font beaucoup plus de bruit : c'est naturel. Ils sonnent des fanfares, ils arborent leurs moustaches, ils mettent le poing sur la hanche. Ils ne discutent pas. Ils vous injurient. Cela en impose toujours. Puis, en avant, le grand mot de patriotisme !

Si vous dites que vous concevez le patriotisme, comme un moyen de conserver vos concitoyens, et non de les détruire, de les rendre plus riches et non de les ruiner, de leur assurer une sécurité plus grande et non de les jeter dans des aventures, de leur garantir la liberté et non de les conduire à la dictature, ils vous diront : — « Ah ! oui, c'est la politique des coups de pied dans le derrière ! »

La phrase est courante dans le vocabulaire familier des coulisses parlementaires.

Peu de gens se donnent la peine de chercher s'il y a quelque part un pied et un derrière, qui puissent se trouver en contact. La métaphore suffit et répond à tout.

Ah ! vous croyez qu'il est inutile d'aller courir des aventures en Tunisie ou en Egypte. — C'est la politique des coups de pied dans le derrière ! Moi, je n'en suis pas !

Et votre interlocuteur a l'air de dire : — « C'est moi qui vous les donne et vous avez l'habitude d'en recevoir. » Il montre d'une manière significative, par le plissement dédaigneux de ses lèvres et le mépris de son regard que, du moment que vous hésitez à envoyer

de pauvres paysans et de pauvres ouvriers se faire tuer, vous êtes un lâche.

Beaucoup de gens ne veulent pas qu'on puisse les soupçonner de ce sentiment, et deviennent d'autant plus belliqueux qu'ils sont de nature plus pacifique. C'est ainsi que se recrute le parti de la guerre, composé d'hommes, à conceptions romaines, par leur tempérament, la forme de leurs études, en retard de vingt siècles; d'aventuriers cherchant à pêcher en eau trouble; de Don Guichottes, grelots pleins de leur propre bruit, qui répètent le mot de patriotisme comme les dévotes ânonnent leur latin, sans en comprendre le sens ; officiers qui voient, dans le champ de bataille, la grosse partie où se jouera leur avenir : la mort, la blessure, d'un côté, la décoration, les titres, l'avancement, la gloire, de l'autre. — Ils s'y sont préparés toute leur vie, et je comprends l'amère déception d'un homme énergique qui a la conscience de n'avoir fait que des parades et de n'avoir jamais accompli l'acte en prévision duquel il dépense toutes ses forces, toute son activité, toute son intelligence, toute son ardeur. C'est un acteur qui serait à tout jamais condamné aux répétitions; un avocat, aux succès de conférence; un journaliste, aux articles enfouis dans son tiroir; un orateur, sans tribune !

Un tigre et un lion ressentent de la sympathie pour les souffrances de leurs petits, mais non pas pour celles des autres animaux.

De même dans la tribu antique, dans la peuplade, il n'y a de sympathies qu'entre les membres de cette tribu et de cette peuplade.

Un Indien de l'Amérique du Nord met son amour propre à scalper un Indien d'une autre tribu.

La sympathie des enfants de Jacob ne doit exister

qu'entre eux : contre l'étranger, la loi de Moïse prescrit la haine. Partout le même sentiment. L'étranger est toujours l'ennemi. C'est le barbare pour le citoyen d'Athènes.

Ces « patriotes » considéreraient comme un traître celui qui disait ; « si je savais quelque chose utile à ma patrie et qui fût préjudiciable à l'Europe et au genre humain, je le regarderais comme un crime. (1) » Ce traître serait Montesquieu. Le ministre de l'instruction publique souscrit au *Patriote* de M. Paul Bourde qui déclare qu'entre les peuples il n'y a pas ni justice, ni droit. Ces hommes croient faire partie d'une civilisation avancée ; quelques-uns mêmes posent pour les raffinés. Les faits vont nous montrer sur quel échelon de la civilisation ils sont juchés.

En France, au XIXe siècle, pendant quarante ans, nous avons anathématisé la perfide Albion. Maintenant, des gens, que le gouvernement protège, qui ont appartenu ou appartiennent au gouvernement, essaient à l'aide de publications de tous genres, cartes falsifiées, proclamations inventées, statistiques mensongères, de souffler sur la France la haine pour toutes les autres nations. L'idéal de civilisation de ces hommes qui prétendent que les peuples ne doivent observer entre eux que la morale de la force et de la ruse, est à la hauteur de celle des Apaches. Quand je dis des Apaches, je fais une concession. Elle est en deça. L'examen chirurgical des ossements Robenhausiens prouve, par la fréquence des blessures, qu'ils étaient fort bataillards, selon l'expression de de Mortillet. (1) Ils ne discutaient pas, ils se donnaient des coups.

(1) Pensées diverses.
(2) *Le Préhistorique*, p. 608

Ceux qui, sous prétexte de patriotisme, voudraient transformer les Français en espèces de coqs de combat, ne songent pas que certains de nos compatriotes, retournant un jour leurs leçons contre eux, peuvent leur tenir ce langage :

—Vous dites que, entre vous et des peuples, habitant de l'autre côté d'une rivière ou d'une montagne, qui parlent une autre langue, il n'y a d'autre moyen d'entente que des coups de canon et des massacres : mais, moi, prolétaire, je vous dis, à vous, riche capitaliste, directeur d'usines, possesseur de maisons que vous me louez, à prix d'or, qu'entre nous, il n'y a d'autres moyens d'entente que les coups de dynamite et les Jacqueries.

« Vous vous indignez? Et pourquoi donc? Je suis d'accord avec vous. Vous croyez à la souveraineté de la force; moi aussi. Vous croyez aux solutions violentes; moi aussi: n'ai-je pas encore le corps couvert des blessures à peine cicatrisées que vous m'avez faites sous prétexte de rétablir l'ordre? A mes insurrections, vous avez répondu par des massacres et des proscriptions, et imprudents, vous dites que les vaincus doivent rêver des revanches! Prenez garde, je suivrai votre conseil! »

Nous apercevons quelques prodromes de cet état mental.

Les chiens, se disputant la chienne, n'ont d'autres arguments que leurs coups de dents. Ne raisonnant point, n'obéissant qu'à leurs impulsions instinctives, ne prévoyant point les conséquences de leurs actes, ils tiennent une conduite humiliante pour les hommes qui prétendent que la force est le seul argument. En parlant et discutant pour essayer de vous inculquer une pareille persuasion, ceux-ci manquent à leur pre-

mier devoir. Qu'ils prennent modèle sur le bouledogue : un sourd grondement, et les crocs dans la chair. Tel doit être leur modèle. Autrement, ils transigent avec l'intelligence, et sont sur la pente de la lâcheté qui pousse certains hommes, n'ayant point pour idéal la réversion vers le type de la brute, à déclarer hautement qu'ils ont comme Panurge, les coups en horreur; qu'ils les laissent aux bêtes; que discuter vaut mieux que se battre, et que la substitution des solutions pacifiques aux solutions violentes constitue un progrès.

Il est fâcheux que tous les hommes, et en particulier, les Français n'aient pas mis en pratique l'avis de Michel Montaigne qui prenait fort en pitié « celui qu'il voit grimpant contre-mont les ruines de ce mur, furieux et hors de soi, en butte à tant d'arquebusades ; et cet autre tout cicatrisé, transi et pâle de faim, déterminé à crever plutôt que de lui ouvrir la porte, » tout cela pour un homme « qu'ils ne virent oncques, et qui ne se donne aucune peine de leur fait, plongé cependant en l'oisiveté et aux délices. (1). »

IV

Les magistrats. — Une fois couverts de leur robe et coiffés de leur toque, du haut de leur siège, dominant les autres mortels, ils éprouvent la conviction bien

(1) Je préviens charitablement ceux qui voudraient tirer certaines inductions personnelles relativement à ces déclarations, que je les fais d'autant plus à mon aise que si ma raison est pacifique, mon tempérament l'est peu, et qu'en tous cas, j'ai suivi, pour mon compte, l'adage : *Si vis pacem, para bellum.*

arrêtée qu'ils sont d'une autre espèce que le reste des humains.

Ayant eu le malheur, un jour, en l'an 1877, d'avancer timidement qu'un magistrat était né d'un père et d'une mère, non autrement que les autres enfants, et tout aussi salement; avait tété, bavé, crié, comme vous et moi; s'était trainé à quatre pattes, sans la moindre pudeur; n'avait différé de ses camarades au conseil de révision que, peut-être, par sa mauvaise conformation; mangeait, buvait, et s'il abusait, s'enivrait, vomissait, divaguait, titubait, comme un chacun; avait un tube digestif, soumis aux mêmes exigences que le mien ou le vôtre; dormait, ronflait, pétait, coïtait naturellement, sinon buccalement ou autrement, — je fus accusé par la presse, gardienne de l'ordre et des saines doctrines, d'outrager la magistrature, et je ne sais encore par quel miracle ces modestes propositions n'ont point été condamnées, dans ma personne, à la prison et à l'amende.

Le magistrat s'intitule le gardien de la loi : la loi, dans sa conception, doit apparaître à ceux qui y sont soumis, comme une sorte d'émanation d'essence supérieure. Il a une tendance d'autant plus prononcée à maintenir la foi dans la religion du pouvoir qu'il en est le prêtre. Il réclame la même infaillibilité que lui, et en a les mêmes privautés. Il pollue, sans pudeur, l'objet de son culte, la loi, la considérant comme chose à son usage, sa propriété, trouvant toutes sortes de bonnes raisons pour la plier à ses volontés, aux fins qu'il se propose, hésitant à la violer brutalement et publiquement, mais rempli de petits secrets pour la pétrir, l'endormir, la détourner de son sens et l'amener au sien. Mais vous, simple justiciable, gardez-vous de vous tenir ce raisonnement : — Puisque les

magistrats se permettent ces licences, pourquoi pas moi aussi? L'homme à la toque et à la robe vous écrasera sous ce grand mot : — Le respect de la loi!

Et intérieurement, il pense, peut-être même sans se l'avouer nettement: — A moi qui l'applique, elle doit obéir; vous, à qui je l'applique, devez lui obéir.

Chaque magistrat croit, comme les légistes du bon vieux temps, que la loi peut tout. — Même me faire marcher sur la tête?

Le magistrat me regardera avec dédain et me dira : — Soyez sérieux!

— Je le suis. Est-ce que les arrangements d'autorité, passés et présents, qu'on appelle lois, n'ont pas eu pour but d'enfermer les hommes, qui y étaient soumis dans certaines règles fixes, de les coucher sur un lit de Procuste, tous devant avoir même longueur, même largeur? Est-ce que leurs auteurs ne se sont pas donné pour mission de les faire servir, le plus souvent, à empêcher les hommes de faire ce qu'ils auraient voulu faire ou à les forcer de faire ce qu'ils n'auraient pas voulu? Est-ce qu'il n'y a pas eu des lois, défendant aux hommes de penser? défendant aux hommes de croire? Les faire marcher sur la tête eût été plus facile. N'y en a-t-il pas eu leur interdisant d'aller, de venir, de travailler, sinon en rachetant leur droit au travail!

N'y en a-t-il pas aujourd'hui, copies de celles-là, qui organisent la disette, la privation, en empêchant les gens qui ont besoin d'aliment, de vêtement, d'abri, de se procurer, à bon marché, les vivres, les vêtements, les matériaux utiles à leur abri, là où se trouvent des gens qui ne demandent qu'à les céder?

Ne serait-il pas aussi raisonnable d'ordonner aux humains de ne pas se servir de leurs jambes?

Tous les jours, des législateurs, avec la ferme intention d'assurer le bonheur de la société, font des lois tout aussi sensées, que les magistrats déclarent infaillibles et font exécuter à grand renfort de gendarmes, de prison et d'amende : et cependant l'histoire de la législation n'est que l'histoire des erreurs des arrangements d'autorité.

Mais alors, si ceux qui ont voulu organiser le monde se sont si lourdement et si souvent trompés, n'y a-t-il pas à tirer une conséquence fort simple? C'est que moins il y aura d'organisations de ce genre, moins il y aura d'erreurs.

A la protestation du magistrat, je réponds : moins de lois, moins de puissance pour lui : moins de délits, moins de condamnations à prononcer : à la loi imposée, peu à peu éliminée, substitution du contrat librement consenti: pour juges des arbitres, désignés par la confiance des parties!

V

— Y pensez-vous? Vous ébranlez les piliers de la société?

— Parfaitement!

— Alors vous considérez que les prêtres, les soldats, les magistrats sont les plus grands obstacles du progrès moral.

— Joignez-y les fonctionnaires.

— Vous êtes un dissolvant.

— Pas assez puissant, c'est là mon regret. Si la goutte de mon acide pouvait détruire toutes les vieilles organisations théologiques, guerrières, judiciaires, gouvernementales, supprimer les actions réflexes accu-

mulées, les instincts haineux, les chimères terrifiantes, les entités qui peuplent les cerveaux humains, quelle évolution! Quelle paix demain dans le monde! Quel élan vers l'avenir! Que de terreurs écartées! Plus de guerres, plus de spoliations, plus de rapines! Chacun pouvant employer le maximum de ses forces! Plus d'enfants tyrannisés et déprimés pour la vie! Plus de rivalités idiotes de peuples à peuples!

Toutes les énergies, aujourd'hui se préparant à la destruction, consacrées à la production!

Hélas! Que mon dissolvant ne puisse-t-il se répandre sur le monde et faire sa trouée dans chaque cervelle?

CHAPITRE VII

L'objectif

Civilisation scientifiquè et productive — Ses caractères. — Utilité morale de la science et de l'industrie. — Altruisme de la misère et altruisme du bien-être.

Substitution de l'intelligence à l'instinct; de la volonté individuelle à l'obéissance : une seule civilisation peut obtenir ces réalisations pour l'homme.

C'est la civilisation scientifique et productive.

Dans cette civilisation, celui qui produit jouit de l'utilité qu'il a produite. Il ne l'échange que contre des services réciproques.

Do ut des, je te donne pour que tu me donnes. Elle a été établie sur le premier marché qui a été tenu.

L'habileté de l'homme consiste à concilier des choses contradictoires. Or, sur chaque marché, il y a deux intérêts opposés : celui du vendeur et celui de l'acheteur. Après libre débat, ils finissent cependant par se

mettre d'accord, en vertu d'un acte de décision personnelle : et cet accord qui s'appelle l'achat d'un côté, la vente de l'autre, est le contrat librement consenti, non imposé. La civilisation productive substitue la décision personnelle à l'instinct.

La réciprocité des services, la reconnaissance du droit de chacun sur les utilités qu'il produit, la conciliation des intérêts opposés, développent les sentiments altruistes.

La puissance de cette civilisation est fondée sur le développement intellectuel, physique, moral, matériel de chaque individu : elle établit la solidarité entre tous les hommes, tandis que la civilisation guerrière est basée sur l'affaiblissement et la ruine des conquis et la civilisation sacerdotale sur l'abrutissement et la spoliation des fidèles.

Elle a pour but d'augmenter la puissance de l'homme sur les choses, et d'éliminer la puissance coercitive de l'homme sur l'homme.

Elle prépare la substitution de la décision personnelle à l'impulsion instinctive, en affranchissant l'homme de la discipline militaire et ecclésiastique.

Elle habitue à l'examen des choses dans le but de les voir telles qu'elles sont et non pas de flatter nos illusions ou de prouver une thèse *à priori*, et ainsi, prépare la science qui, à son tour, la complète.

Elle ne peut être réellement fondée que par le développement de l'industrie. Autrefois l'homme qui avait de grandes aspirations de puissance et de jouissances n'arrivait à les satisfaire que par l'assujétissement des autres.

Maintenant la vapeur, l'électricité mettent à sa disposition des millions et des millions de travailleurs mécaniques. A voir les merveilles accomplies depuis un

siècle, au milieu des crises de toutes sortes, des guerres civiles des guerres étrangères, des aberrations qui jettent encore les peuples les plus civilisés dans toutes les absurdités et consomment de la manière la plus improductive les énergies de toutes sortes, nous pouvons dire que, dans le siècle prochain, l'humanité aura subi une évolution plus complète qu'aucune de celles qu'elle a accomplies jusqu'à présent.

Nous serons meilleurs. Pendant le moyen âge, l'altruisme, ne s'adressant qu'aux misérables mourant de faim, rongés de vermine, forcément était dépressif. Il se dépensait en lamentations ou en secours toujours insuffisants. Puis il était traversé de ces méfiances, de ces haines sans raison qui hantent tout à coup les cerveaux mal équilibrés.

Entre gens bien portants, assurés de la satisfaction de leurs premiers besoins, la sympathie ne prend pas aux uns pour donner aux autres ; en se communiquant de celui-ci à celui-là, elle devient plus vive, s'agrandit au lieu de s'éteindre. Le bonheur rayonne, échauffe chacun de sa chaleur.

Il en résulte qu'il n'y aura plus de ces haines de vainqueurs à vaincus, de sujets à despotes, de ces révoltes de l'intelligence contre l'orthodoxie religieuse ou sociale, qui ont rempli l'histoire. Comme l'a démontré Herbert Spencer (1), les sentiments altruistes sont en raison inverse de la prédominance du type déprédateur (militarisme) et en raison directe de la prédominance du type industriel (industrialisme).

Donc, ceux qui se sont efforcés d'établir un altruisme obligatoire ont employé le moyen exactement contraire au but qu'ils poursuivaient. L'altruisme s'établit d'au-

(1) *Sociol. t.* 2. 405.

tant plus aisément, est d'autant plus actif, qu'il est spontané. Le milieu le plus favorable à son développement est la société dans laquelle les arrangements d'autorité sont les plus relâchés. Il s'épanouit, non en serre chaude, mais en plein air (1).

(1) Je n'ai qu'à constater ici la forme de la civilisation la plus utile à l'altruisme, je ne fais pas un traité de politique. Voir sur le rôle de l'état dans la civilisation productive : — Yves Guyot, *la Science économique*. — *Nos préjugés politiques*. — Menier, *Avenir économique*, t. I.

CHAPITRE VIII

Le problème en France

Difficultés. — Hérédité morbide. — Nos rodomontades. — Danger extérieur — Notre rôle envers les races dites inférieures. — Le problème. — Nécessité de la paix. — La pluie sanglante. — L'abbaye de Thélème. — Liberté, égalité, fraternité.

« Nier les difficultés, ce n'est pas les résoudre, » dirait M. de la Palisse.

En France, nous avons l'habitude, en matière sociale et politique, de les résoudre avec des mots. Nous faisons une phrase, nous la donnons comme une solution et ceux qui l'entendent, l'acceptent souvent pour telle, malgré les déceptions dont cette illusion a jonché notre route.

Celui qui signale les difficultés, en général, est assez mal vu. Que vient donc faire ce gêneur? Sa prévoyance est considérée comme mauvais vouloir. Il dit qu'il y a des obstacles. Et pourquoi le dit-il? C'est pour nous empêcher de marcher. Et comment saurait-il qu'ils existent, s'il ne les y avait mis lui-même?

Qu'importe?... quiconque, prenant une plume, s'assigne à lui-même le rôle de vigie, doit en assumer la responsabilité. Advienne que pourra.

Dans le cerveau des Français sont accumulées par les siècles, des couches de terreurs subjectives, de foi aveugle, de délires persécuteurs, d'alternatives de despotisme et de servilisme.

Dans leurs rapports entre eux, cette hérédité morbide se traduit en rivalités, en haines, en accès de domination, d'ambition, en découragements passifs, en intolérances réciproques, en réminiscences de guerres religieuses, à propos d'entités, de mots, en adorations d'idoles et en crises d'iconoclastie, en espoirs fous suivis de déceptions profondes, en souvenirs de luttes sanglantes, de triomphes insensés, de proscriptions sans merci, de drames auprès desquels pâlissent tous ceux de l'histoire passée.

Nos promenades militaires à travers le monde, à la suite des deux Napoléon, nous font regarder par presque tous les peuples avec une méfiance hostile, une rivalité jalouse, des satisfactions secrètes de vieilles rancunes qui ne demandent que l'occasion de s'assouvir. Nos désastres auraient peut-être été assez grands pour engloutir ces haines séculaires, si presqu'au lendemain, nous n'avions étalé des aspirations d'aventures nouvelles, un besoin de nous mêler de toutes les affaires qui ne nous regardent pas, lancé des fusées de vanité, pris des poses de bravaches, débité des gasconnades de fracasses, rugi des rodomontades de matamores !

Je crois que la France aurait pu, aussitôt la guerre finie (1), supprimer complètement son armée. De cette manière, elle enlevait toute crainte de représailles aux Allemands, désagrégeait leur organisation militaire;

(1) J'ai émis cette opinion alors.

d'un autre côté, elle évitait toute réversion vers la civilisation guerrière.

La politique belliqueuse de M. Thiers, en 1840, a fait le parti national allemand dont M. de Bismark n'a été que l'incarnation, a réuni l'Allemagne autour de la Prusse comme autour d'un soldat. C'est la peur de la France qui a serré l'écrou du trône impérial de Guillaume. Si nous étions habiles, nous ferions tous nos efforts pour le desserrer. Les prétendus patriotes, pleins de cœur peut-être, mais dépourvus de cervelle, font tout leur possible pour lui donner chaque jour un tour de vis de plus.

Actuellement, on a si bien entretenu et fomenté les haines, que la suppression de l'armée en France serait à peu près impossible. Les soldats ne demanderaient pas mieux, mais les chefs résisteraient.

Cette armée est une menace perpétuelle à l'intérieur et à l'extérieur ; à l'intérieur, car elle est la maîtresse, il faut bien l'avouer : à l'extérieur, car pour l'occuper, pour la détruire, pour donner du jeu à toutes les ambitions impatientes qni y fermentent, il faut courir de temps en temps quelques aventures.

Nous y sommes disposés par nos instincts guerriers, résultant de l'hérédité. Nous ne sommes débarrassés de l'organisation militaire, de l'empire et du septennat que depuis quelques années. Notre éducation classique a rempli nos têtes des idées des civilisations militaires de l'antiquité. Notre littérature les a tournées, retournées, accommodées au goût moderne ; mais ce sont toujours les mêmes. Nous avons une vanité qui prend le nom d'orgueil national et peut, dans un moment de passion, nous faire jouer l'avenir de la France sur un mensonge. La fausse dépêche de 1870 ne nous a pas empêchés de croire aux Kroumirs de 1881 : et la propagande

des mensonges, sous prétexte patriotique, continue.

Si le gros public n'ose pas trop rêver de guerre continentale, nous nous rejetons vers les pays lointains. Nous avons soif de nouvelles expéditions du Mexique, comme si l'une ne nous avait pas suffi. On fait sonner ce terme : colonies; et malgré les expériences désastreuses que, depuis deux siècles, nous avons faites en pareille matière, nous prenons la Tunisie, nous sommes sur le point d'aller en Égypte, nous partons pour le Tonkin, nous rêvons la conquête de l'Afrique centrale. Des gens qui se prétendent républicains, et qui affirment le droit sacré de la propriété, parlent de la spoliation des autres peuples avec la plus grande sérénité, donnant ainsi un fameux argument à leurs compatriotes collectivistes. Des hommes d'État, des journalistes expriment avec un calme admirable l'idée qu'il faut exproprier deux millions et demi d'Arabes, et s'ils ne consentent pas à se laisser rejeter dans le désert où ils mourront de faim, qu'il faut les exterminer; et ils parlent de ces infamies avec quiétude, sans se douter qu'ils proposent tout simplement de renouveler les exploits de Pizarre. Le public inconscient, approuve, se laissant prendre par le grand mot de « colonie ».

Des gens, incapables de désigner l'emplacement des cinq parties du monde sur un atlas, se passionnent pour des morceaux de terre stériles, fiévreux, y placent « les intérêts de la France », et restent courts quand on leur démontre que souvent ils n'égalent pas ceux d'un chef-lieu de canton et que la population française est moins nombreuse en Algérie, que dans le XIe arrondissement de Paris. Ils ne se doutent pas davantage que, de l'extrémité de l'Orient, un jour, peut arriver une guerre qui nous jettera dans l'épouvantable crise

qu'il faudrait éviter à tout prix. Des faiseurs d'affaires, des aventuriers, qui, souvent, ont été repoussés de la mère patrie, parce qu'elle ne pouvait plus les supporter, reviennent pour traîner à leur suite une opinion plus inconsciente que celle des croisés qui suivaient Pierre l'Ermite ; au moins, ceux-ci savaient vaguement qu'ils allaient vers le lieu où se trouvait le tombeau de Jésus!

Par une conséquence fort logique, le parti militaire exerce son influence sur toute la politique. Il veut la centralisation, la règlementation des actions de l'individu, l'étouffement de tout le pays sous le despotisme d'un pouvoir fort, une organisation intellectuelle de l'école qui substitue, aux religions antérieures, la religion de l'État. Il a, pour but hautement avoué, une réversion au type déprédateur.

Il s'agit de nous débarrasser de toutes les lourdes charges sous lesquelles nous écrase la vieille civilisation sacerdotale, de nettoyer nos cellules cérébrales de tous les préjugés, de tous les instincts qu'elle y a accumulés, de les laisser nettes pour que la méthode objective en prenne possession à l'aise. C'est la grande œuvre, la tâche de notre éducation actuelle : mais combien, parmi les maîtres, y sont préparés?

Il faut encore briser les habitudes acquises, les routines qui maintiennent les influences sacerdotales, envoient les enfants au baptême, les mariés et les morts à l'église.

Il s'agit, en un mot, d'organiser la République sur le type industriel, avec toutes ses conséquences de respect pour les droits individuels et d'évolution intellectuelle. Y parviendrons-nous? Qui l'emportera de la civilisation sacerdotale et guerrière ou de la civilisation scientifique et industrielle?

Voilà le problème.

Mais je suis convaincu qu'on arrivera à réaliser cette tâche, si pendant quinze ans, jusqu'au moment où la génération qui se trouve aujourd'hui dans nos écoles arrivera à l'âge adulte, nous parvenons à éviter la guerre. Elle est le grand, l'effroyable danger. Elle remettrait tout en question. Elle provoquerait un terrible mouvement de réversion vers le passé.

Vainqueurs, elle nous donnerait pour dictateur le général victorieux, avec toutes les conséquences du gouvernement militaire; elle nous rendrait nos vanités, nos outrecuidances, et loin de rien résoudre, préparerait de nouvelles guerres.

Vaincus, elle nous livrerait à la merci d'un peuple qui s'est fait de la guerre une industrie, qui a toute la morgue brutale des vainqueurs; qui, peut-être, regrette de n'avoir pas mieux tiré partie de sa victoire de 1870.

Dans les deux éventualités, la civilisation subirait un nouvel arrêt; les instincts destructifs de l'homme européen reprendraient une nouvelle énergie. La civilisation guerrière aurait encore la prédominance.

A certains moments, dans le Dekkan, sur les plateaux du centre, l'Indien voit rouler vers lui comme une avalanche de nuages, tellement compacts que l'éclair ne peut les percer. Derrière, il entend le grondement d'Indra.

Ils viennent de l'Est. Quand le nimbus crève, il laisse tomber en grêle une lourde pluie qui, éclairée par les rayons du soleil couchant, paraît rouge. L'Indien dit :

— C'est la pluie sanglante !

Nous voyons aussi les nuages sombres qui la con-

tiennent : ils barrent le chemin de l'abbaye de Thélème, « en la règle de laquelle n'estoit que cette clause :

Fay ce que vouldras.

« Parce que gents libères, bien nés, bien instruicts, conversant en compagnies honestes, ont par nature un instinct et aguillon, qui tousjours les poulse à faicts vertueux et retiré de vice : lequel ils nommoient honneur. Iceulx, quand par vile subjection et contrainete sont déprimés et asservis, destournent la noble affection par laquelle à vertus franchement tendoient, à déposer et enfreindre ce joug de servitude. Par ceste liberté entravent en louable émulation de faire tout ce qu'à un seul voyoient plaire. »

Nous arriverons peut-être à cette bonne abbaye, si les Français veulent bien employer à fonder la paix toute l'énergie qu'ils ont tant de fois déployée dans la guerre : preuve que celle-ci est bien plus facile à faire que l'autre à organiser : la guerre, en effet, est œuvre de brutes, la paix, œuvre intellectuelle.

La science, développant l'intelligence, habituant à la méthode, sera le grand levier de cette œuvre. Peu à peu, chacun s'en imbibe. La pression est si forte qu'elle opère dans chaque cerveau, même le plus imperméable, le phénomène d'endosmose et d'exosmose : endosmose de la vérité, exosmose de l'erreur. Redoublons la pression.

Jusqu'à présent la prudence du paysan français, du petit et aussi du gros commerçant a été celle de l'autruche qui s'enfouit la tête dans le sable pour se dissimuler le danger.

Il s'est aveuglé, pour ne pas voir les rapports de son intérêt particulier avec les intérêts généraux. Les évé-

nements de 1870-1871, du 24 mai, du 16 mai ont commencé à lui désiller les yeux. Il craint les sauts dans l'inconnu que voudraient lui faire faire certains impresarii, d'autant plus braves pour leurs « sujets » qu'ils savent bien qu'ils ne seront point acteurs eux-mêmes. Le petit bourgeois, autrefois très disposé à envoyer tuer son remplaçant, est beaucoup moins pressé d'y aller lui-même. Le volontariat l'a déjà profondément dégoûté des misérables imbécillités de la vie militaire.

J'ai hâte qu'il soit soldat tout à fait, pour que sa haine soit complète.

En vain, un homme, rapportant tout à lui, voulant incarner la patrie dans son nom, a fait la théorie du pouvoir centripète, du gouvernement fort, seul agent de progrès. Sa théorie l'a écrasé. Il a été obligé d'ouvrir les doigts, de lâcher prise et de tomber piteusement, à plat, dégonflé (1).

Malgré les efforts combinés des fonctionnaires, des mandarins des écoles, des prêtres, des militaires, des magistrats, l'état, chaque jour, perd quelque plume. Depuis moins de dix ans, il a été obligé de renoncer à organiser l'ordre moral, et à décider entre les bonnes et les mauvaises doctrines; de reconnaître que les citoyens pouvaient penser, parler, écrire, se réunir, s'associer sans son autorisation. Demain, il sera forcé de consentir à l'élection des magistrats et de se séparer des prêtres. Il est vrai qu'il tente, en ce moment-ci, de reporter ses *impedimenta* dans l'ordre économique. Il n'y réussira pas.

(1) Au moment où j'allais donner le bon à tirer de ces lignes, est survenue la mort de M. Gambetta, l'incarnation, en France, de la civilisation guerrière. Sa disparition diminue les chances de guerre (1er janvier 1883).

Nous avons enfin, pour nous orienter, la devise lumineuse : liberté, égalité, fraternité. Elle renferme toute la morale objective.

Liberté : chacun se décidant par lui-même.

Egalité : nul ne voulant imposer sa volonté aux autres.

Fraternité : sympathie pour tous les humains, pauvres et riches, faibles et forts, jeunes et vieux, femelles et mâles, nègres, jaunes, blancs, à cheveux plats ou à cheveux crépus, bruns, blonds, rouges, brachycéphales ou dolicocéphales, des pôles à l'équateur, à tous les degrés de longitude !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE Ier

LA MORALE THÉOLOGIQUE

CHAPITRE Ier

CROQUEMITAINE

CHAPITRE II

LE MOI PHYSIOLOGIQUE

CHAPITRE III

LA FABRICATION RELIGIEUSE DE L'ACTION RÉFLEXE

CHAPITRE IV

LA MORALE, C'EST L'HYGIÈNE

CHAPITRE V

CARACTÈRES DE LA MORALE RELIGIEUSE

LIVRE II

LA MORALE MÉTAPHYSIQUE

CHAPITRE Ier

LES TROIS GRANDES ÉCOLES GRECQUES

CHAPITRE II

LA MORALE DU SENTIMENT

CHAPITRE III

L'IMPÉRATIF CATÉGORIQUE

CHAPITRE IV

LE LIBRE ARBITRE ET LES TRUFFES

CHAPITRE V

LA MORALE ÉCLECTIQUE

CHAPITRE VI

RÉSULTATS NÉGATIFS DE LA MORALE MÉTAPHYSIQUE

CHAPITRE VII

LE DERNIER MOT DE LA MÉTAPHYSIQUE

CHAPITRE VIII

RIEN

LIVRE III

VARIATIONS DE L'IDÉAL MORAL

CHAPITRE Ier

LE COLISÉE

CHAPITRE II

SAINT PIERRE

CHAPITRE III

LE PANTHÉON

CHAPITRE IV

SOUTH KENSINGTON

CHAPITRE V

L'IDÉAL NOUVEAU

LIVRE IV

LA MORALE OBJECTIVE

CHAPITRE Ier

LA MORALE D'ÉPICURE

CHAPITRE II

LA QUESTION RENVERSÉE

CHAPITRE III

L'INSTINCT ET L'INTELLIGENCE

CHAPITRE IV

LA MORALE DÉPRESSIVE

CHAPITRE V

LA MORALE EXPANSIVE

CHAPITRE VI

L'ALTRUISME

LIVRE V

LES PROBLÈMES

CHAPITRE Ier

ACTION MORALE DE L'ÉTAT

